VITT. EMANUELE III

NAZIONALE
B. Prov.
XIX
3
BIBLIOTECA
VITT. EM. III
NAPOLI

A 33 - 54
ROVINCIALE

Armadio

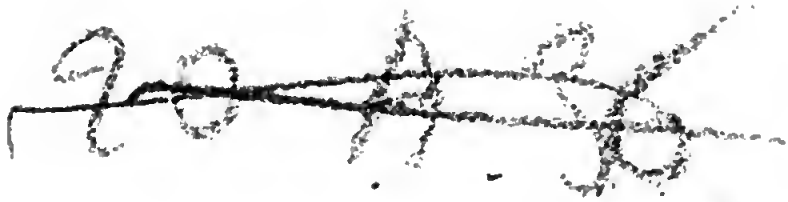
Palchetto

Num.° d' ordine 105

4051

N.

Digitized by Google



В. Пом.
IX
3-4
11 F
1
1920

642532

DISCOURS

SUR

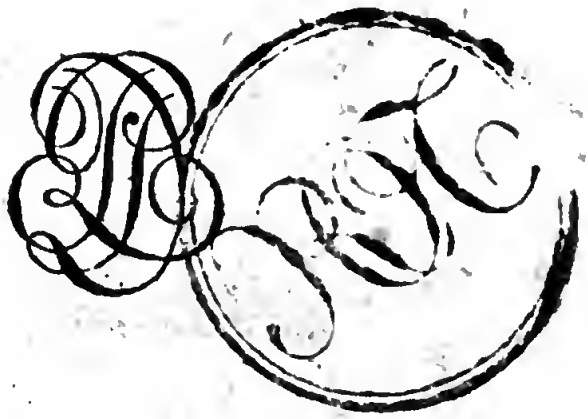
L'HISTOIRE UNIVERSELLE,

PAR BOSSUET;

DEPUIS LE COMMENCEMENT DU MONDE JUSQU'À L'EMPIRE DE CHARLEMAGNE.

TOME PREMIER.

ÉDITION STÉRÉOTYPE,
D'après le procédé de FIRMIN DIDOT.



BIBLIOTECA NAZIONALE "VITTORIO EMANUELE III"
NAPOLI

A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE ET DE LA FONDERIE STÉRÉOTYPES
DE PIERRE DIDOT L'AÎNÉ, ET DE FIRMIN DIDOT.

AN XI. (1803.)

DISCOURS

SUR

L'HISTOIRE UNIVERSELLE.

A MGR. LE DAUPHIN.

DESSEIN GÉNÉRAL DE CET OUVRAGE.

QUAND l'histoire seroit inutile aux autres hommes, il faudroit la faire lire aux princes : il n'y a pas de meilleur moyen de leur découvrir ce que peuvent les passions et les intérêts, les temps et les conjonctures, les bons et les mauvais conseils. Les histoires ne sont composées que des actions qui les occupent ; et tout semble y être fait pour leur usage. Si l'expérience leur est nécessaire pour acquérir cette prudence qui fait bien régner, il n'est rien de plus utile à leur instruction que de joindre aux exemples des siecles passés les expériences qu'ils font tous les jours. Au lieu qu'ordinairement ils n'apprennent qu'aux dépens de leurs sujets et de leur propre gloire à juger des affaires dangereuses qui leur arrivent, par le secours de l'histoire ils forment leur jugement, sans rien hasarder, sur les

évènements passés. Lorsqu'ils voient jusqu'aux vices les plus cachés des princes, malgré les fausses louanges qu'on leur donne pendant leur vie, exposés aux yeux de tous les hommes, ils ont honte de la vaine joie que leur cause la flatterie, et ils connoissent que la vraie gloire ne peut s'accorder qu'avec le mérite.

D'ailleurs il seroit honteux, je ne dis pas à un prince, mais en général à tout honnête homme, d'ignorer le genre humain et les changements mémorables que la suite des temps a faits dans le monde. Si on n'apprend de l'histoire à distinguer les temps, on représentera les hommes sous la loi de nature, ou sous la loi écrite, tels qu'ils sont sous la loi évangélique; on parlera des Perses vaincus sous Alexandre, comme on parle des Perses victorieux sous Cyrus; on fera la Grèce aussi libre du temps de Philippe que du temps de Thémistocle ou de Miltiade; le peuple romain aussi fier sous les empereurs que sous les consuls; l'église aussi tranquille sous Dioclétien que sous Constantin; et la France, agitée de guerres civiles du temps de Charles IX et de Henri III, aussi puissante que du temps de Louis XIV, où, réunie sous un si grand roi, seule elle triomphe de toute l'Europe.

C'est, monseigneur, pour éviter ces inconvénients que vous avez lu tant d'histoires anciennes et modernes. Il a fallu avant toutes choses vous faire lire dans l'écriture l'histoire du peuple de Dieu, qui fait le fondement de la religion. On ne vous a pas laissé ignorer l'histoire grecque ni la romaine; et, ce qui vous étoit plus important, on vous a mon-

tré avec soin l'histoire de ce grand royaume que vous êtes obligé de rendre heureux.

Mais, de peur que ces histoires et celles que vous avez encore à apprendre ne se confondent dans votre esprit, il n'y a rien de plus nécessaire que de vous représenter distinctement, mais en raccourci, toute la suite des siecles.

Cette maniere d'histoire universelle est, à l'égard des histoires de chaque pays et de chaque peuple, ce qu'est une carte générale à l'égard des cartes particulieres. Dans les cartes particulieres vous voyez tout le détail d'un royaume ou d'une province en elle-même: dans les cartes universelles vous apprenez à situer ces parties du monde dans leur tout; vous voyez ce que Paris ou l'Isle de France est dans le royaume, ce que le royaume est dans l'Europe, et ce que l'Europe est dans l'univers.

Ainsi les histoires particulieres représentent la suite des choses qui sont arrivées à un peuple dans tout leur détail: mais afin de tout entendre, il faut savoir le rapport que chaque histoire peut avoir avec les autres; ce qui se fait par un abrégé où l'on voie comme d'un coup-d'œil tout l'ordre des temps.

Un tel abrégé, monseigneur, vous propose un grand spectacle. Vous voyez tous les siecles précédents se développer, pour ainsi dire, en peu d heures devant vous; vous voyez comme les empires se succedent les uns aux autres, et comme la religion dans ses différents états se soutient également depuis le commencement du monde jusqu'à notre temps.

C'est la suite de ces deux choses, je veux dire

celle de la religion et celle des empires, que vous devez imprimer dans votre mémoire; et comme la religion et le gouvernement politique sont les deux points sur lesquels roulent les choses humaines, voir ce qui regarde ces choses renfermé dans un abrégé, et en découvrir par ce moyen tout l'ordre et toute la suite, c'est comprendre dans sa pensée tout ce qu'il y a de grand parmi les hommes, et tenir, pour ainsi dire, le fil de toutes les affaires de l'univers.

Comme donc en considérant une carte universelle vous sortez du pays où vous êtes né, et du lieu qui vous renferme, pour parcourir toute la terre habitable que vous embrassez par la pensée avec toutes ses mers et tous ses pays; ainsi, en considérant l'abrégé chronologique, vous sortez des bornes étroites de votre âge, et vous vous étendez dans tous les siecles.

Mais de même que, pour aider sa mémoire dans la connoissance des lieux, on retient certaines villes principales, autour desquelles on place les autres, chacune selon sa distance; ainsi dans l'ordre des siecles il faut avoir certains temps marqués par quelque grand evènement auquel on rapporte tout le reste.

C'est ce qui s'appelle ÉPOQUE, d'un mot grec qui signifie s'ARRÊTER, parcequ'on s'arrête là pour considérer comme d'un lieu de repos tout ce qui est arrivé devant ou après, et éviter par ce moyen les anachronismes, c'est-à-dire cette sorte d'erreur qui fait confondre les temps.

Il faut d'abord s'attacher à un petit nombre d'é-

poques, telles que sont dans les temps de l'histoire ancienne :

Adam, ou la création ;
Noé, ou le déluge ;
La vocation d'Abraham, ou le commencement de l'alliance de Dieu avec les hommes ;
Moïse, ou la loi écrite ;
La prise de Troie ;
Salomon, ou la fondation du temple ;
Romulus, ou Rome bâtie ;
Cyrus, ou le peuple de Dieu délivré de la captivité de Babylone ;
Scipion, ou Carthage vaincue ;
La naissance de Jésus-Christ ;
Constantin, ou la paix de l'église ;
Charlemagne, ou l'établissement du nouvel empire.

Je vous donne cet établissement du nouvel empire sous Charlemagne comme la fin de l'histoire ancienne, parceque c'est là que vous verrez finir tout-à-fait l'ancien empire romain : c'est pourquoi je vous arrête à un point si considérable de l'histoire universelle. La suite vous en sera proposée dans une seconde partie, qui vous menera jusqu'au siecle que nous voyons illustré par les actions immortelles du roi votre pere, et auquel l'ardeur que vous témoignez à suivre un si grand exemple fait encore espérer un nouveau lustre.

Après vous avoir expliqué en général le dessein de cet ouvrage, j'ai trois choses à faire pour en tirer toute l'utilité que j'en espere.

Il faut premièrement que je parcoure avec vous les époques que je vous propose, et que, vous mar-

quant en peu de mots les principaux évènements qui doivent être attachés à chacune d'elles, j'accoutume votre esprit à mettre ces évènements dans leur place, sans y regarder autre chose que l'ordre des temps. Mais, comme mon intention principale est de vous faire observer dans cette suite des temps celle de la religion et celle des grands empires, après avoir fait aller ensemble, selon le cours des années, les faits qui regardent ces deux choses, je reprendrai en particulier, avec les réflexions nécessaires, premièrement ceux qui nous font entendre la DURÉE PERPÉTUELLE DE LA RELIGION, et enfin ceux qui nous découvrent les CAUSES DES GRANDS CHANGEMENTS ARRIVÉS DANS LES EMPIRES.

Après cela, quelque partie de l'histoire ancienne que vous lisiez, tout vous tournera à profit. Il ne passera aucun fait dont vous n'apperceviez les conséquences. Vous admirerez la suite des conseils de Dieu dans les affaires de la religion : vous verrez aussi l'enchaînement des affaires humaines ; et par-là vous connoîtrez avec combien de réflexion et de prévoyance elles doivent être gouvernées.

PREMIERE PARTIE.

LES ÉPOQUES.

PREMIERE ÉPOQUE.

Adam, ou la création.

Premier âge du monde.

La premiere époque[a] vous présente d'abord un grand spectacle : Dieu qui crée le ciel et la terre par sa parole, et qui fait l'homme à son image. C'est par où commence Moise, le plus ancien des historiens, le plus sublime des philosophes, et le plus sage des législateurs.

Il pose ce fondement tant de son histoire que de sa doctrine et de ses lois. Après, il nous fait voir tous les hommes renfermés en un seul homme, et sa femme même tirée de lui ; la concorde des mariages et la société du genre humain établie sur ce fondement ; la perfection et la puissance de l'homme, tant qu'il porte l'image de Dieu en son entier ; son empire sur les animaux ; son innocence tout ensemble et sa félicité dans le paradis, dont la mémoire s'est conservée dans l'âge d'or des poëtes ; le précepte divin donné à nos premiers parents ; la malice de l'esprit tentateur, et son apparition sous

ANS DU MONDE. ANS AVANT J. C.

[a] 1 [a] 4004

la forme du serpent ; la chûte d'Adam et d'Eve, funeste à toute leur postérité ; le premier homme justement puni dans tous ses enfants, et le genre humain maudit de Dieu ; la premiere promesse de la rédemption, et la victoire future des hommes sur le démon qui les a perdus.

La terre commence à se remplir, et les crimes s'augmentent. Caïn, le premier enfant d'Adam et d'Eve, fait voir au monde naissant la premiere action tragique (1) ; et la vertu commence dès-lors à être persécutée par le vice. Là paroissent les mœurs contraires des deux freres : l'innocence d'Abel, sa vie pastorale, et ses offrandes agréables : celles de Caïn rejetées, son avarice, son impiété, son parricide, et la jalousie, mere des meurtres ; le châtiment de ce crime ; la conscience du parricide agitée de continuelles frayeurs ; la premiere ville bâtie par ce méchant, qui se cherchoit un asile contre la haine et l'horreur du genre humain ; l'invention de quelques arts par ses enfants ; la tyrannie des passions, et la prodigieuse malignité du cœur humain toujours porté à faire le mal ; la postérité de Seth, fidele à Dieu malgré cette dépravation ; le pieux Hénoch, miraculeusement tiré du monde, qui n'étoit pas digne de le posséder ; la distinction des enfants de Dieu d'avec les enfants des hommes, c'est-à-dire de ceux qui vivoient selon l'esprit d'avec ceux qui vivoient selon la chair ; leur mélange, et la corrup-

ANS DU MONDE. ANS AVANT J. C.
a 129 b 987 a 3875 b 3017

(1) Gen. V, 3, 4.

tion universelle du monde; la ruine des hommes résolue par un juste jugement de Dieu[a]; sa colere dénoncée aux pécheurs par son serviteur Noé; leur impénitence, et leur endurcissement puni enfin par le déluge;[b] Noé et sa famille réservés pour la réparation du genre humain.

Voilà ce qui s'est passé en 1656 ans. Tel est le commencement de toutes les histoires, où se découvre la toute-puissance, la sagesse et la bonté, de Dieu; l'innocence heureuse sous sa protection; sa justice à venger les crimes, et en même temps sa patience à attendre la conversion des pécheurs; la grandeur et la dignité de l'homme dans sa premiere institution; le génie du genre humain depuis qu'il fut corrompu; le naturel de la jalousie, et les causes secretes des violences et des guerres, c'est-à-dire tous les fondements de la religion et de la morale.

Avec le genre humain Noé conserva les arts, tant ceux qui servoient de fondement à la vie humaine, et que les hommes savoient dès leur origine, que ceux qu'ils avoient inventés depuis. Ces premiers arts que les hommes apprirent d'abord, et apparemment de leur créateur, sont l'agriculture (1), l'art pastoral (2), celui de se vêtir (3), et peut-être celui de se loger. Aussi ne voyons-nous pas le commencement de ces arts en orient, vers les lieux d'où le genre humain s'est répandu.

ANS DU MONDE.	ANS AVANT J. C.
[a] 1536 [b] 1656	[a] 2468 [b] 2348

(1) Gen. II, 15. III, 17, 18, 19. IV, 2.—(2) *Ibid.* IV, 2.—(3) *Ibid.* III, 21.

La tradition du déluge universel se trouve par toute la terre. L'arche où se sauverent les restes du genre humain a été de tout temps célebre en orient, principalement dans les lieux où elle s'arrêta après le déluge. Plusieurs autres circonstances de cette fameuse histoire se trouvent marquées dans les annales et dans les traditions des anciens peuples (1): les temps conviennent, et tout se rapporte autant qu'on le pouvoit espérer dans une antiquité si reculée.

SECONDE ÉPOQUE.

Noé, ou le déluge.

Second âge du monde.

Après du déluge se rangent le décroissement de la vie humaine[a]; le changement dans le vivre[b], et une nouvelle nourriture substituée aux fruits de la terre; quelques préceptes donnés à Noé de vive voix seulement; la confusion des langues arrivée à la tour de Babel[c], premier monument de l'orgueil et de la foiblesse des hommes; le partage des trois enfants de Noé, et la premiere distribution des terres.

ANS DU MONDE.	ANS AVANT J. C.
[a] 1656 [b] 1657 [c] 1757	[a] 2348 [b] 2347 [c] 2247

(1) Béros. Chald. Hist. Chald. Hiéron. Aegypt. Phœn. hist. Mnas. Nic. Damas. lib. 96. Abyd. de Med. et Assyr. ap. Jos. ant. lib. 1, c. 4; et lib. 1 cont. Apion. et Eus. lib. 9 præp. ev. c. 11, 12. Plut. opusc. Plusne solert. terr. an aquat. Lucian. de Dea Syr.

La mémoire de ces trois premiers auteurs des nations et des peuples s'est conservée parmi les hommes: Japhet, qui a peuplé la plus grande partie de l'occident, y est demeuré célebre sous le nom fameux d'Iapet: Cham et son fils Chanaan n'ont pas été moins connus parmi les Égyptiens et les Phéniciens; et la mémoire de Sem a toujours duré dans le peuple hébreu, qui en est sorti.

Un peu après ce premier partage du genre humain, Nemrod, homme farouche, devient par son humeur violente le premier des conquérants; et telle est l'origine des conquêtes. Il établit son royaume à Babylone (1), au même lieu où la tour avoit été commencée et déja élevée fort haut, mais non pas autant que le souhaitoit la vanité humaine. Environ dans le même temps Ninive fut bâtie, et quelques anciens royaumes établis. Ils étoient petits dans ces premiers temps; et on trouve dans la seule Égypte quatre dynasties ou principautés, celle de Thebes, celle de Thin, celle de Memphis, et celle de Tanis: c'étoit la capitale de la basse Égypte.

On peut aussi rapporter à ce temps le commencement des lois et de la police des Égyptiens, celui de leurs pyramides, qui durent encore, et celui des observations astronomiques[a] tant de ses peuples que des Chaldéens: aussi voit-on remonter jusqu'à ce temps, et pas plus haut, les observations (2) que

ANS DU MONDE. ANS AVANT J. C.
[a] 1771 [a] 2233

(1) Gen. X, 9, 10, 11. — (2) Porph. ap. Simp. l. 2, de cælo.

les Chaldéens, c'est-à-dire sans contestation les premiers observateurs des astres, donnerent dans Babylone à Callisthene pour Aristote.

Tout commence : il n'y a point d'histoire ancienne où il ne paroisse non seulement dans ces premiers temps, mais long-temps après, des vestiges manifestes de la nouveauté du monde. On voit les lois s'établir, les mœurs se polir, et les empires se former : le genre humain sort peu à peu de l'ignorance ; l'expérience l'instruit, et les arts sont inventés ou perfectionnés. A mesure que les hommes se multiplient, la terre se peuple de proche en proche ; on passe les montagnes et les précipices ; on traverse les fleuves et enfin les mers, et on établit de nouvelles habitations. La terre, qui n'étoit au commencement qu'une forêt immense, prend une autre forme ; les bois abattus font place aux champs, aux pâturages, aux hameaux, aux bourgades, et enfin aux villes. On s'instruit à prendre certains animaux, à apprivoiser les autres, et à les accoutumer au service. On eut d'abord à combattre les bêtes farouches : les premiers héros se signalerent dans ces guerres ; elles firent inventer les armes, que les hommes tournerent après contre leurs semblables. Nemrod, le premier guerrier et le premier conquérant, est appelé dans l'écriture un fort chasseur. Avec les animaux, l'homme sut encore adoucir les fruits et les plantes ; il plia jusqu'aux métaux à son usage ; et peu à peu il y fit servir toute la nature.

Comme il étoit naturel que le temps fit inventer beaucoup de choses, il devoit aussi en faire oublier d'autres, du moins à la plupart des hommes. Ces

premiers arts que Noé avoit conservés, et qu'on voit aussi toujours en vigueur dans les contrées où se fit le premier établissement du genre humain, se perdirent à mesure qu'on s'éloigna de ce pays: il fallut, ou les rapprendre avec le temps, ou que ceux qui les avoient conservés les reportassent aux autres. C'est pourquoi on voit tout venir de ces terres toujours habitées, où les fondements des arts demeurent en leur entier; et là même on apprenoit tous les jours beaucoup de choses importantes. La connoissance de Dieu, et la mémoire de la création, s'y conserva; mais elle alloit s'affoiblissant peu à peu: les anciennes traditions s'oublioient et s'obscurcissoient; les fables qui leur succéderent n'en retenoient plus que de grossieres idées; les fausses divinités se multiplioient; et c'est ce qui donna lieu à la vocation d'Abraham.

TROISIEME ÉPOQUE.

La vocation d'Abraham.

Troisieme âge du monde.

Quatre cent vingt-six ans après le déluge[a], comme les peuples marchoient chacun en sa voie, et oublioient celui qui les avoit faits, ce grand Dieu, pour empêcher le progrès d'un si grand mal, au milieu de la corruption, commença à se séparer un peuple élu. Abraham fut choisi pour être la tige et le pere de tous les croyants. Dieu l'appela dans la

ANS DU MONDE. ANS AVANT J. C.

[a] 2083 [a] 1921

terre de Chanaan, où il vouloit établir son culte et les enfants de ce patriarche, qu'il avoit résolu de multiplier comme les étoiles du ciel et comme le sable de la mer. A la promesse qu'il lui fit de donner cette terre à ses descendants il joignit quelque chose de bien plus illustre; et ce fut cette grande bénédiction qui devoit être répandue sur tous les peuples du monde en Jésus-Christ sorti de sa race. C'est ce Jésus-Christ qu'Abraham honore en la personne du grand pontife Melchisedech qui le représente (1); c'est à lui qu'il paie la dîme du butin qu'il avoit gagné sur les rois vaincus; et c'est par lui qu'il est béni.

Dans des richesses immenses, et dans une puissance qui égaloit celle des rois, Abraham conserva les mœurs antiques; il mena toujours une vie simple et pastorale, qui toutefois avoit sa magnificence, que ce patriarche faisoit paroître principalement en exerçant l'hospitalité envers tout le monde. Le ciel lui donna des hôtes[a]; les anges lui apprirent les conseils de Dieu: il y crut, et parut en tout plein de foi et de piété.

De son temps, Inachus, le plus ancien de tous les rois connus par les Grecs, fonda le royaume d'Argos.

Après Abraham, on trouve Isaac son fils, et Jacob son petit-fils, imitateurs de sa foi et de sa simplicité dans la même vie pastorale: Dieu leur réitere aussi

ANS DU MONDE. ANS AVANT J. C.
[a] 2148 [z] 1856

(1) Hebr. VII, 1, 2, 3, et seq.

les mêmes promesses qu'il avoit faites à leur pere, et les conduit comme lui en toutes choses. Isaac bénit Jacob au préjudice d'Esaü son frere aîné [a]; et trompé en apparence, en effet il exécute les conseils de Dieu.

Jacob, que Dieu protégeoit, excella en tout au-dessus d'Esaü. Un ange, contre qui il eut un combat plein de mysteres, lui donna le nom d'Israel, d'où ses enfants sont appelés les Israélites. De lui naquirent les douze patriarches, peres des douze tribus du peuple hébreu; entre autres Lévi, d'où devoient sortir les ministres des choses sacrées; Juda, d'où devoit sortir, avec la race royale, le Christ, roi des rois et seigneur des seigneurs; et Joseph, que Jacob aima plus que tous ses autres enfants.

Là se déclarent de nouveaux secrets de la providence divine. On y voit avant toutes choses l'innocence et la sagesse du jeune Joseph, toujours ennemie des vices, et soigneuse de les réprimer dans ses freres; ses songes mystérieux et prophétiques; ses freres jaloux, et la jalousie cause pour la seconde fois d'un parricide [b]; la vente de ce grand homme; la fidélité qu'il garde à son maître, et sa chasteté admirable [c]; les persécutions qu'elle lui attire; sa prison et sa constance [d]; ses prédictions; sa délivrance miraculeuse; cette fameuse explication des songes de Pharaon; le mérite d'un si grand homme reconnu; son génie élevé et droit, et la protection de Dieu qui le fait dominer par-tout où il est; sa prévoyance;

ANS DU MONDE.				ANS AVANT J. C.			
[a] 2245	[b] 2276	[c] 2287	[d] 2289	[a] 1759	[b] 1728	[c] 1717	[d] 1715

ses sages conseils [a], et son pouvoir absolu dans le royaume de la basse Égypte ; par ce moyen le salut de son pere Jacob et de sa famille. Cette famille chérie de Dieu s'établit ainsi dans cette partie de l'Égypte dont Tanis étoit la capitale, et dont les rois prenoient tous le nom de Pharaon.

Jacob meurt [b] ; et un peu devant sa mort il fait cette célebre prophétie où, découvrant à ses enfants l'état de leur postérité, il découvre en particulier à Juda les temps du Messie qui devoit sortir de sa race.

La maison de ce patriarche devient un grand peuple en peu de temps. Cette prodigieuse multiplication excite la jalousie des Égyptiens : les Hébreux sont injustement haïs, et impitoyablement persécutés : Dieu fait naître Moïse leur libérateur [c], qu'il délivre des eaux du Nil, et le fait tomber entre les mains de la fille de Pharaon : elle l'éleve comme son fils, et le fait instruire dans toute la sagesse des Égyptiens.

En ces temps les peuples d'Égypte s'établirent en divers endroits de la Grece. La colonie que Cécrops amena d'Égypte fonda douze villes [d], ou plutôt douze bourgs, dont il composa le royaume d'Athenes, et où il établit, avec les lois de son pays, les dieux qu'on y adoroit. Un peu après arriva le déluge de Deucalion dans la Thessalie, confondu par les Grecs (1) avec le déluge universel. Hellen, fils

ANS DU MONDE. ANS AVANT J. C.
[a] 2298 [b] 2315 [c] 2433 [d] 2448 [a] 1706 [b] 1689 [c] 1571 [d] 1556

(1) Marm. Arund. seu æra att.

de Deucalion, régna en Phthie, pays de la Thessalie, et donna son nom à la Grece. Ses peuples, auparavant appelés Grecs, prirent toujours depuis le nom d'Hellenes, quoique les Latins leur aient conservé leur ancien nom. Environ dans le même temps, Cadmus, fils d'Agénor, transporta en Grece une colonie de Phéniciens, et fonda la ville de Thebes dans la Béotie. Les dieux de Syrie et de Phénicie entrerent avec lui dans la Grece.

Cependant Moïse s'avançoit en âge.[a] A quarante ans il méprisa les richesses de la cour d'Égypte; et, touché des maux de ses freres les Israélites, il se mit en péril pour les soulager. Ceux-ci, loin de profiter de son zéle et de son courage, l'exposerent à la fureur de Pharaon, qui résolut sa perte. Moïse se sauva d'Égypte en Arabie, dans la terre de Madian, où sa vertu, toujours secourable aux oppressés, lui fit trouver une retraite assurée. Ce grand homme, perdant l'espérance de délivrer son peuple, ou attendant un meilleur temps, avoit passé quarante ans à paître les troupeaux de son beau-pere Jéthro, quand il vit dans le desert le buisson ardent[b], et entendit la voix du Dieu de ses peres qui le renvoyoit en Égypte pour tirer ses freres de la servitude. Là paroissent l'humilité, le courage et les miracles de ce divin législateur; l'endurcissement de Pharaon, et les terribles châtiments que Dieu lui envoie; la Pâque, et le lendemain, le passage de la Mer Rouge; Pharaon et les Égyptiens ensevelis dans les eaux; et l'entiere délivrance des Israélites.

ANS DU MONDE.		ANS AVANT J. C.	
[a] 2473	[b] 2513	[a] 1531	[b] 1491

QUATRIEME ÉPOQUE.

Moïse, ou la loi écrite.

Quatrieme âge du monde.

Les temps de la loi écrite commencent.[a] Elle fut donnée à Moïse 430 ans après la vocation d'Abraham, 856 ans après le déluge, et la même année que le peuple hébreu sortit d'Égypte. Cette date est remarquable, parcequ'on s'en sert pour désigner tout le temps qui s'écoule depuis Moïse jusqu'à Jésus-Christ. Tout ce temps est appelé le temps de la LOI ÉCRITE, pour le distinguer du temps précédent, qu'on appelle le temps de la LOI DE NATURE, où les hommes n'avoient pour se gouverner que la raison naturelle et les traditions de leurs ancêtres.

Dieu donc, ayant affranchi son peuple de la tyrannie des Égyptiens pour le conduire en la terre où il veut être servi, avant que de l'y établir lui propose la loi selon laquelle il y doit vivre. Il écrit de sa propre main, sur deux tables qu'il donne à Moïse au haut du mont Sinaï, le fondement de cette loi, c'est-à-dire, le décalogue, ou les dix commandements, qui contiennent les premiers principes du culte de Dieu et de la société humaine. Il dicte au même Moïse les autres préceptes, par desquels il établit le tabernacle, figure du temps futur (1);

ANS DU MONDE. ANS AVANT J. C.
[a] 2513 [a] 1491

(1) Hebr. IX, 9, 23.

l'arche où Dieu se montroit présent par ses oracles, et où les tables de la loi étoient renfermées ; l'élévation d'Aaron, frere de Moïse ; le souverain sacerdoce ou le pontificat, dignité unique, donnée à lui et à ses enfants ; les cérémonies de leur sacre, et la forme de leurs habits mystérieux ; les fonctions des prêtres, enfants d'Aaron ; celles des lévites, avec les autres observances de la religion ; et, ce qu'il y a de plus beau, les regles des bonnes mœurs, la police, et le gouvernement de son peuple élu, dont il veut être lui-même le législateur. Voilà ce qui est marqué par l'époque de la loi écrite. Après on voit le voyage continué dans le désert ; les révoltes, les idolâtries, les châtiments, les consolations, du peuple de Dieu, que ce législateur tout-puissant forme peu à peu par ce moyen ; le sacre d'Éléazar, souverain pontife[a], et la mort de son pere Aaron ; le zele de Phinées, fils d'Éléazar ; et le sacerdoce assuré à ses descendants par une promesse particuliere.

Durant ces temps, les Égyptiens continuent l'établissement de leurs colonies en divers endroits, principalement dans la Grece, où Danaüs, égyptien, se fait roi d'Argos, et dépossede les anciens rois venus d'Inachus.

Vers la fin des voyages du peuple de Dieu dans le désert, on voit commencer les combats[b], que les prieres de Moïse rendent heureux. Il meurt, et laisse aux Israélites toute leur histoire, qu'il avoit soigneusement digérée, dès l'origine du monde jus-

ANS DU MONDE. ANS AVANT J. C.
[a] 2552 [b] 2553 [a] 1452 [b] 1451

qu'au temps de sa mort. Cette histoire est continuée par l'ordre de Josué et de ses successeurs. On la divisa depuis en plusieurs livres ; et c'est de là que nous sont venus le livre de Josué, le livre des Juges, et les quatre livres des Rois. L'histoire que Moïse avoit écrite, et où toute la loi étoit renfermée, fut aussi partagée en cinq livres, qu'on appelle Pentateuque, et qui sont le fondement de la religion.

Après la mort de l'homme de Dieu, on trouve les guerres de Josué, la conquête et le partage de la terre sainte,[a] et les rebellions du peuple, châtié et rétabli à diverses fois. Là se voient les victoires d'Othoniel, qui le délivre de la tyrannie de Chusan[b], roi de Mésopotamie ; et, quatre-vingts ans après, celle d'Aod sur Eglon[c], roi de Moab.

Environ ce temps, Pélops, phrygien, fils de Tantale,[d] regne dans le Péloponese, et donne son nom à cette fameuse contrée. Bel, roi des Chaldéens, reçoit de ces peuples les honneurs divins.

Les Israélites ingrats retombent dans la servitude[e] : Jabin, roi de Chanaan, les assujettit. Mais Débora la prophétesse, qui jugeoit le peuple,[f] et Barac, fils d'Abinoem, défont Sisara, général des armées de ce roi. Trente ans après, Gédéon[aa], victorieux sans combattre, poursuit et abat les Madianites. Abimelec[bb] son fils usurpe l'autorité par le meurtre de ses freres, l'exerce tyranniquement,

ANS DU MONDE.	ANS AVANT J. C.
[a] 2559 [b] 2599 [c] 2679	[a] 1445 [b] 1405 [c] 1325
[d] 2682 [e] 2699 [f] 2719	[d] 1322 [e] 1305 [f] 1285
[aa] 2759 [bb] 2768	[aa] 1245 [bb] 1236

et la perd enfin avec la vie. Jephté ensanglante[a] sa victoire par un sacrifice qui ne peut être excusé que par un ordre secret de Dieu, sur lequel il ne lui a pas plu de nous rien faire connoître.

Durant ce siecle il arrive des choses très considérables parmi les gentils : car en suivant la supputation d'Hérodote (1), qui paroît la plus exacte, il faut placer en ces temps[b], 514 ans devant Rome, et du temps de Débora, Ninus, fils de Bel, et la fondation du premier empire des Assyriens. Le siege en fut établi à Ninive (2), ville ancienne et déja célebre, mais ornée et illustrée par Ninus. Ceux qui donnent 1300 ans aux premiers Assyriens ont leur fondement dans l'antiquité de la ville ; et Hérodote, qui ne leur en donne que 500, ne parle que de la durée de l'empire qu'ils ont commencé, sous Ninus, fils de Bel, à étendre dans la haute Asie.

Un peu apres, et durant le regne de ce conquérant, on doit mettre la fondation[c] ou le renouvellement de l'ancienne ville de Tyr (3), que la navigation et ses colonies rendent si célebre. Dans la suite, et quelque temps après Abimelec, on trouve les fameux combats d'Hercule, fils d'Amphitryon, et ceux de Thésée, roi d'Athenes, qui ne fit qu'une seule ville des douze bourgs de Cécrops, et donna une meilleure forme au gouvernement des Athéniens.

ANS DU MONDE.			ANS AVANT J. C.		
[a] 2817	[b] 2737	[c] 2752	[a] 1187	[b] 1267	[c] 1252

(1) Herod. lib. 1, c. 26. — (2) Genes. X, 11. — (3) Josue XIX, 29. Jos. Ant. VIII, 2.

Durant le temps de Jephté, pendant que Sémiramis, veuve de Ninus et tutrice de Ninias, augmentoit l'empire des Assyriens par ses conquêtes, la célebre ville de Troie, déja prise une fois par les Grecs sous Laomédon son troisieme roi, fut réduite en cendre[a], encore par les Grecs, sous Priam, fils de Laomédon, après un siege de dix ans.

CINQUIEME ÉPOQUE.

La prise de Troie.

Cette époque de la ruine de Troie,[b] arrivée environ l'an 308 après la sortie d'Égypte, et 1164 ans après le déluge, est considérable, tant à cause de l'importance d'un si grand évènement célébré par les deux plus grands poëtes de la Grece et de l'Italie, qu'à cause qu'on peut rapporter à cette date ce qu'il y a de plus remarquable dans les temps appelés fabuleux ou héroïques : fabuleux, à cause des fables dont les histoires de ces temps sont enveloppées ; héroïques, à cause de ceux que les poëtes ont appelés les enfants des dieux et les héros. Leur vie n'est pas éloignée de cette prise ; car du temps de Laomédon, pere de Priam, paroissent tous les héros de la toison d'or, Jason, Hercule, Orphée, Castor et Pollux, et les autres qui vous sont connus ; et du temps de Priam même, durant le dernier siege de Troie, on voit les Achille, les Agamemnon, les Ménélas, les Ulysse, Hector, Sarpédon, fils de Ju-

ANS DU MONDE. ANS AVANT J. C.
[a] 2820 [b] 2820 [a] 1184 [b] 1184

piter, Énée, fils de Vénus, que les Romains reconnoissent pour leur fondateur, et tant d'autres dont des familles illustres et des nations entieres ont fait gloire de descendre. Cette époque est donc propre pour rassembler ce que les temps fabuleux ont de plus certain et de plus beau.

Mais ce qu'on voit dans l'histoire sainte est en toutes façons plus remarquable : la force prodigieuse d'un Samson,[a] et sa foiblesse étonnante ; Éli[b], souverain pontife, vénérable par sa piété, et malheureux par le crime de ses enfants ; Samuel[c], juge irréprochable et prophete choisi de Dieu pour sacrer les rois ; Saül, premier roi du peuple de Dieu, ses victoires, sa présomption à sacrifier sans les prêtres, sa désobéissance mal excusée par le prétexte de la religion, sa réprobation, sa chûte funeste.

En ce temps Codrus, roi d'Athenes, se dévoua à la mort pour le salut de son peuple, et lui donna la victoire par sa mort. Ses enfants Médon et Nilée disputerent entre eux le royaume. A cette occasion les Athéniens abolirent la royauté, et déclarerent Jupiter le seul roi du peuple d'Athenes. Ils créerent des gouverneurs ou présidents perpétuels, mais sujets à rendre compte de leur administration : ces magistrats furent appelés Archontes. Médon, fils de Codrus, fut le premier qui exerça cette magistrature, et elle demeura long-temps dans sa famille. Les Athéniens répandirent leurs colonies dans cette partie de l'Asie mineure qui fut appelée Ionie. Les colonies éoliennes se firent à-peu-près dans le même

ANS DU MONDE. ANS AVANT J. C.
[a] 2887 [b] 2888 [c] 2909 [a] 1177 [b] 1176 [c] 1095

temps[a], et toute l'Asie mineure se remplit de villes grecques.

Après Saül paroit un David, cet admirable berger, vainqueur du fier Goliath et de tous les ennemis du peuple de Dieu ; grand roi, grand conquérant, grand prophete, digne de chanter les merveilles de la toute-puissance divine, homme enfin selon le cœur de Dieu, comme il le nomme lui-même ; et qui, par sa pénitence[b], a fait même tourner son crime à la gloire de son créateur.

A ce pieux guerrier succéda son fils Salomon[c], sage, juste, pacifique, dont les mains pures de sang furent jugées dignes de bâtir[d] le temple de Dieu.

SIXIEME ÉPOQUE.

Salomon, ou le temple achevé.

Cinquieme âge du monde.

Ce fut environ l'an 3000 du monde[e], le 488[e] depuis la sortie d'Égypte, et, pour ajuster les temps de l'histoire sainte avec ceux de la profane, 180 ans après la prise de Troie, 250 devant la fondation de Rome, et 1000 ans devant Jésus-Christ, que Salomon acheva ce merveilleux édifice. Il en célébra[f] la dédicace avec une piété et une magnificence extraordinaires. Cette célebre action est suivie des autres merveilles du regne de Salomon, qui finit par de

ANS DU MONDE.			ANS AVANT J. C.		
[a] 2949	[b] 2970	[c] 2990	[a] 1055	[b] 1034	[c] 1014
[d] 2992	[e] 3000	[f] 3001	[d] 1012	[e] 1004	[f] 1003

honteuses foiblesses. Il s'abandonne à l'amour des femmes; son esprit baisse, son cœur s'affoiblit, et sa piété dégénere en idolâtrie. Dieu, justement irrité, l'épargne en mémoire de David son serviteur: mais il ne voulut pas laisser son ingratitude entièrement impunie; il partagea son royaume après sa mort[a], et sous son fils Roboam. L'orgueil brutal de ce jeune prince lui fit perdre dix tribus, que Jéroboam sépara de leur Dieu et de leur roi. De peur qu'ils ne retournassent aux rois de Juda, il défendit d'aller sacrifier au temple de Jérusalem, et il érigea ses veaux d'or, auxquels il donna le nom du Dieu d'Israel, afin que le changement parût moins étrange. La même raison lui fit retenir la loi de Moïse, qu'il interprétoit à sa mode; mais il en faisoit observer presque toute la police tant civile que religieuse (1); de sorte que le Pentateuque demeura toujours en vénération dans les tribus séparées.

Ainsi fut élevé le royaume d'Israel contre le royaume de Juda. Dans celui d'Israel triompherent l'impiété et l'idolâtrie. La religion, souvent obscurcie dans celui de Juda, ne laissa pas de s'y conserver.

En ces temps les rois d'Égypte étoient puissants. Les quatre royaumes avoient été réunis sous celui de Thebes. On croit que Sésostris, ce fameux conquérant des Égyptiens, est le Sésac, roi d'Égypte, dont Dieu se servit pour châtier l'impiété de Roboam[b].

ANS DU MONDE.		ANS AVANT J. C.	
[a] 3029	[b] 3033	[a] 975	[b] 971

(1) 3 Reg. XII, 32.

Dans le regne d'Abiam, fils de Roboam, on voit la fameuse victoire que la piété de ce prince lui obtint sur les tribus schismatiques. Son fils Asa[a], dont la piété est louée dans l'écriture, y est marqué comme un homme qui songeoit plus dans ses maladies au secours de la médecine, qu'à la bonté de son Dieu. De son temps Amri, roi d'Israel, bâtit Samarie[b], où il établit le siege de son royaume.

Ce temps est suivi du regne admirable de Josaphat[c], où fleurissent la piété, la justice, la navigation et l'art militaire. Pendant qu'il faisoit voir au royaume de Juda un autre David, Achab et sa femme Jézabel, qui régnoient en Israel, joignoient à l'idolâtrie de Jéroboam toutes les impiétés des gentils. Ils périrent tous deux[d] misérablement. Dieu, qui avoit supporté leurs idolâtries, résolut de venger sur eux le sang de Naboth, qu'ils avoient fait mourir parcequ'il avoit refusé, comme l'ordonnoit la loi de Moïse, de leur vendre à perpétuité l'héritage de ses peres. Leur sentence leur fut prononcée[e] par la bouche du prophete Élie. Achab fut tué[f] quelque temps après, malgré les précautions qu'il prenoit pour se sauver.

Il faut placer vers ce temps la fondation de Carthage, que Didon, venue de Tyr, bâtit en un lieu où, à l'exemple de Tyr, elle pouvoit trafiquer avec avantage et aspirer à l'empire de la mer. Il est malaisé de marquer le temps où elle se forma en république; mais le mélange des Tyriens et des Africains

ANS DU MONDE.			ANS AVANT J. C.		
[a] 3087	[b] 3080	[c] 3090	[a] 917	[b] 924	[c] 914
[d] 3105	[e] 3107	[f] 3118	[d] 899	[e] 897	[f] 886

fit qu'elle fut tout ensemble guerriere et marchande. Les anciens historiens qui mettent son origine devant la ruine de Troie peuvent faire conjecturer que Didon l'avoit plutôt augmentée et fortifiée, qu'elle n'en avoit posé les fondements.

Les affaires changerent de face dans le royaume de Juda. [a]Athalie, fille d'Achab et de Jézabel, porta avec elle l'impiété dans la maison de Josaphat. Joram, fils d'un prince si pieux, aima mieux imiter son beau-pere que son pere. La main de Dieu fut sur lui. [b]Son regne fut court, et sa fin fut affreuse. Au milieu de ces châtiments, Dieu faisoit des prodiges inouis, même en faveur des Israélites, qu'il vouloit rappeler à la pénitence. Ils virent, sans se convertir, les merveilles d'Élie et d'Élisée, qui prophétiserent durant les regnes d'Achab et de cinq de ses successeurs.

En ce temps Homere fleurit (1), et Hésiode fleurissoit trente ans avant lui. Les mœurs antiques qu'ils nous représentent, et les vestiges, qu'ils gardent encore avec beaucoup de grandeur, de l'ancienne simplicité, ne servent pas peu à nous faire entendre les antiquités beaucoup plus reculées, et la divine simplicité de l'écriture.

Il y eut des spectacles effroyables dans les royaumes de Juda et d'Israel. [c]Jézabel fut précipitée du haut d'une tour par ordre de Jéhu. Il ne lui servit de rien de s'être parée : Jéhu la fit fouler aux pieds

ANS DU MONDE.	ANS AVANT J. C.
[a] 3116 [b] 3119 [c] 3120	[a] 888 [b] 885 [c] 884

(1) Marm. Arund.

des chevaux. Il fit tuer Joram, roi d'Israel, fils d'Achab : toute la maison d'Achab fut exterminée, et peu s'en fallut qu'elle n'entraînât celle des rois de Juda dans sa ruine. Le roi Ochosias, fils de Joram roi de Juda, et d'Athalie, fut tué dans Samarie avec ses freres, comme allié et ami des enfants d'Achab. Aussitôt que cette nouvelle fut portée à Jérusalem, Athalie résolut de faire mourir tout ce qui restoit de la famille royale, sans épargner ses enfants, et de régner par la perte de tous les siens. Le seul Joas, fils d'Ochosias, enfant encore au berceau, fut dérobé à la fureur de son aïeule. Jozabeth, sœur d'Ochosias, et femme de Joïada, souverain pontife, le cacha dans la maison de Dieu, et sauva ce précieux reste de la maison de David. Athalie, qui le crut tué avec tous les autres, vivoit sans crainte.

Lycurgue donnoit des lois à Lacédémone (1). Il est repris de les avoir faites toutes pour la guerre, à l'exemple de Minos, dont il avoit suivi les institutions ; et d'avoir peu pourvu à la modestie des femmes, pendant que, pour faire des soldats, il obligeoit les hommes à une vie si laborieuse et si tempérante.

Rien ne remuoit en Judée contre Athalie : elle se croyoit affermie par un regne de six ans. Mais Dieu lui nourrissoit un vengeur dans l'asile sacré de son temple. Quand il eut atteint l'âge de sept ans[a], Joïada

ANS DU MONDE. ANS AVANT J. C.
[a] 3126 [a] 878

(1) PLAT. de rep. lib. 8; de reg. lib. 1. Arist. Polit. lib. 2, c. 9.

le fit connoître à quelques uns des principaux chefs de l'armée royale qu'il avoit soigneusement ménagés; et, assisté des lévites, il sacra le jeune roi dans le temple. Tout le peuple reconnut sans peine l'héritier de David et de Josaphat. Athalie, accourue au bruit pour dissiper la conjuration, fut arrachée de l'enclos du temple, et reçut le traitement que ses crimes méritoient.

Tant que Joïada vécut, Joas fit garder la loi de Moïse. Après la mort de ce saint pontife, corrompu par les flatteries de ses courtisans, il s'abandonna avec eux à l'idolâtrie. Le pontife Zacharie, fils de Joïada, voulut les reprendre; et Joas, sans se souvenir de ce qu'il devoit à son père, [a]le fit lapider. La vengeance suivit de près. L'année suivante, Joas[b], battu par les Syriens et tombé dans le mépris, fut assassiné par les siens; et Amasias son fils, meilleur que lui, [c]fut mis sur le trône. Le royaume d'Israel, abattu par les victoires des rois de Syrie et par les guerres civiles, reprenoit ses forces sous Jéroboam II, plus pieux que ses prédécesseurs.

Ozias, autrement nommé Azarias, fils d'Amasias[d], ne gouvernoit pas avec moins de gloire le royaume de Juda. C'est ce fameux Ozias frappé de la lepre, et tant de fois repris dans l'écriture pour avoir, en ses derniers jours, osé entreprendre sur l'office sacerdotal, et, contre la défense de la loi, avoir lui-même offert de l'encens sur l'autel des parfums. Il fallut le séquestrer, tout roi qu'il étoit, selon la loi de Moïse; et Joatham son fils, qui fut depuis son

ANS DU MONDE.				ANS AVANT J. C.			
[a]3164	[b]3165	[c]3179	[d]3194	[a]840	[b]839	[c]825	[d]810

successeur, gouverna sagement le royaume. Sous le règne d'Ozias, les saints prophetes, dont les principaux en ce temps furent Osée et Isaïe (1), commencerent à publier leurs prophéties par écrit et dans des livres particuliers, dont ils déposoient les originaux dans le temple pour servir de monument à la postérité. Les prophéties de moindre étendue, et faites seulement de vive voix, s'enregistroient selon la coutume dans les archives du temple, avec l'histoire du temps.

Les jeux olympiques, institués par Hercule, et long-temps discontinués, furent rétablis. De ce rétablissement sont venues les olympiades, par où les Grecs comptoient les années. A ce terme finissent les temps que Varron nomme fabuleux, parceque, jusqu'à cette date, les histoires profanes sont pleines de confusion et de fables, et commencent les temps historiques, où les affaires du monde sont racontées par des relations plus fideles et plus précises. La premiere olympiade est marquée par la victoire de Corebe. Elles se renouvelloient tous les cinq ans, et apres quatre ans révolus. Là, dans l'assemblée de toute la Grece, à Pise premierement, et dans la suite à Élide, se célebroient ces fameux combats où les vainqueurs étoient couronnés avec des applaudissements incroyables. Ainsi les exercices étoient en honneur, et la Grece devenoit tous les jours plus forte et plus polie. L'Italie étoit encore presque toute

ANS DU MONDE.	ANS AVANT J. C.
3228	776

(1) Os. I, 1. Is. I, 1.

sauvage. Les rois latins de la postérité d'Énée régnoient à Albe.

Phul étoit roi d'Assyrie. On le croit pere de Sardanapale, appelé, selon la coutume des orientaux, Sardan-Pul, c'est-à-dire Sardan fils de Phul. On croit aussi que ce Phul, ou Pul, a été le roi de Ninive qui fit pénitence avec tout son peuple à la prédication de Jonas. [a]Ce prince, attiré par les brouilleries du royaume d'Israel, venoit l'envahir; mais, appaisé par Manahem, il l'affermit dans le trône qu'il venoit d'usurper par violence, et reçut en reconnoissance un tribut de mille talents. Sous son fils Sardanapale, et après Alcméon, dernier archonte perpétuel des Athéniens, ce peuple, que son humeur conduisoit insensiblement à l'état populaire, diminua le pouvoir de ses magistrats, et réduisit à dix ans l'administration des archontes. Le premier de cette sorte fut Charops.

SEPTIEME ÉPOQUE.

Romulus, ou Rome fondée.

Romulus et Rémus, sortis des anciens rois d'Albe par leur mere Ilia, rétablirent dans le royaume d'Albe leur grand-pere Numitor, que son frere Amulius en avoit dépossédé; et incontinent après ils fonderent Rome pendant que Joatham régnoit en Judée.

Cette ville, qui devoit être la maitresse de l'univers, et dans la suite le siege principal de la religion, fut fondée[b] sur la fin de la troisieme année de la sixieme olympiade, 430 ans environ après la prise

ANS DU MONDE. ANS AVANT J. C.

[a] 3233 [b] 3250 [a] 771 [b] 754

de Troie, de laquelle les Romains croyoient que leurs ancêtres étoient sortis, et 753 ans devant Jésus-Christ. [a]Romulus, nourri durement avec des bergers, et toujours dans les exercices de la guerre, consacra cette ville au dieu de la guerre, qu'il disoit son pere.

Vers les temps de la naissance de Rome, arriva, par la mollesse de Sardanapale, [b]la chûte du premier empire des Assyriens. Les Medes, peuple belliqueux, animés par les discours d'Arbace leur gouverneur, donnerent à tous les sujets de ce prince efféminé l'exemple de le mépriser. Tout se révolta contre lui; et il périt enfin dans sa ville capitale, où il se vit contraint à se brûler lui-même avec ses femmes, ses eunuques et ses richesses.

Des ruines de cet empire on voit sortir trois grands royaumes. Arbace ou Orbace, que quelques uns appellent Pharnace, affranchit les Medes, qui après une assez longue anarchie eurent des rois très puissants. Outre cela, incontinent après Sardanapale, on voit paroître un second royaume des Assyriens[c], dont Ninive demeura la capitale, et un royaume de Babylone. Ces deux derniers royaumes ne sont pas inconnus aux auteurs profanes, et sont célebres dans l'histoire sainte. Le second royaume de Ninive est fondé par Thilgath ou Théglath, fils de Phalasar, appelé pour cette raison Théglath-Phalasar, à qui on donne aussi le nom de Ninus le jeune. Baladan, que les Grecs nomment Bélésis, établit le royaume de Babylone, où il est connu sous le nom de Nabo-

ANS DE ROME. ANS AVANT J. C.
[a] 1 [b] 6 [c] 7 [a] 753 [b] 748 [c] 747

nassar. De là l'ere de Nabonassar, célebre chez Ptolomée et les anciens astronomes, qui comptoient leurs années par le regne de ce prince. Il est bon d'avertir ici que ce mot ERE signifie un dénombrement d'années commencé à un certain point que quelque grand évènement fait remarquer.

Achaz, roi de Juda, impie et méchant, [a]presse par Razin, roi de Syrie, et par Phacée, fils de Roméliasroi d'Israel, au lieu de recourir à Dieu, qui lui suscitoit ces ennemis pour le punir, appela Théglath-Phalasar, premier roi d'Assyrie ou de Ninive, qui réduisit à l'extrémité le royaume d'Israel, et détruisit tout-à-fait celui de Syrie : mais en même temps il ravagea celui de Juda, qui avoit imploré son assistance. Ainsi les rois d'Assyrie apprirent le chemin de la terre sainte, et en résolurent la conquête. [b]Ils commencerent par le royaume d'Israel, que Salmanasar, fils et successeur de Théglath-Phalasar, détruisit entièrement. Osée, roi d'Israel, s'étoit fié au secours de Sabacon, autrement nommé Sua, ou Sous, roi d'Éthiopie, qui avoit envahi l'Égypte. Mais ce puissant conquérant ne put le tirer des mains de Salmanasar. Les dix tribus où le culte de Dieu s'étoit éteint furent transportées à Ninive, et, dispersées parmi les gentils, s'y perdirent tellement, qu'on ne peut plus en découvrir aucune trace : il en resta quelques uns qui furent mêlés parmi les Juifs, et firent une petite partie du royaume de Juda.

En ce temps[c] arriva la mort de Romulus. Il fut

ANS DE ROME.	ANS AVANT J. C.
[a] 14 [b] 33 [c] 39	[a] 740 [b] 721 [c] 715

toujours en guerre, et toujours victorieux; mais, au milieu des guerres, il jeta les fondements de la religion et des lois. Une longue paix donna moyen à Numa[a] son successeur d'achever l'ouvrage. Il forma la religion, et adoucit les mœurs farouches du peuple romain. De son temps les colonies venues de Corinthe, et de quelques autres villes de Grece, fonderent Syracuse en Sicile, Crotone, Tarente, et peut-être quelques autres villes, dans cette partie de l'Italie à qui de plus anciennes colonies grecques, répandues dans tout le pays, avoient déja donné le nom de grande Grece.

Cependant Ézéchias, le plus pieux et le plus juste de tous les rois après David, régnoit en Judée. Sennachérib, fils et successeur de Salmanasar[b], l'assiégea dans Jérusalem avec une armée immense; elle périt en une nuit par la main d'un ange. Ézéchias, délivré d'une maniere si admirable, servit Dieu, avec tout son peuple, plus fidèlement que jamais. Mais après la mort de ce prince[c], et sous son fils Manassès, le peuple ingrat oublia Dieu; et les désordres s'y multiplierent.

L'état populaire se formoit alors parmi les Athéniens[d], et ils commencerent à choisir les archontes annuels, dont le premier fut Créon.

Pendant que l'impiété s'augmentoit dans le royaume de Juda, la puissance des rois d'Assyrie, qui devoient en être les vengeurs, s'accrut sous Asaraddon, fils de Sennachérib. Il réunit le royaume de Baby-

ANS DE ROME. ANS AVANT J. C.
[a] 40 [b] 44 [c] 56 [d] 67 [a] 714 [b] 710 [c] 698 [d] 687

lone à celui de Ninive[a], et égala dans la grande Asie la puissance des premiers Assyriens. Sous son regne les Cuthéens, peuples d'Assyrie, depuis appelés Samaritains, [b]furent envoyés pour habiter Samarie (1). Ceux-ci joignirent le culte de Dieu avec celui des idoles, et obtinrent d'Asaraddon un prêtre israélite qui leur apprit le service du Dieu du pays (2), c'est-à-dire les observances de la loi de Moïse. Dieu ne voulut pas que son nom fût entièrement aboli dans une terre qu'il avoit donnée à son peuple, et il y laissa sa loi en témoignage. Mais leur prêtre ne leur donna que les livres de Moïse que les dix tribus révoltées avoient retenus dans leur schisme. Les écritures composées depuis par les prophetes qui sacrifioient dans le temple étoient détestées parmi eux; et c'est pourquoi les Samaritains ne reçoivent encore aujourd'hui que le Pentateuque.

Pendant qu'Asaraddon et les Assyriens s'établissoient si puissamment dans la grande Asie, les Medes commençoient aussi à se rendre considérables. Déjocès leur premier roi, nommé Arphaxad dans l'écriture, fonda la superbe ville d'Ecbatane, et jeta les fondements d'un grand empire. Ils l'avoient mis sur le trône pour couronner ses vertus, et mettre fin aux désordres que l'anarchie causoit parmi eux (3). Conduits par un si grand roi, ils

ANS DE ROME.	ANS AVANT J. C.
[a]73 [b]77	[a]681 [b]677

(1) 4 Reg. XVII, 24. 1 Esd. IV, 2.—(2) 4 Reg. XVII, 27, 28, etc.—(3) Herod. lib. 1, c. 27.

se soutenoient contre leurs voisins, mais ils ne s'étendoient pas.

Rome s'accroissoit, mais foiblement. Sous Tullus Hostilius[a] son troisieme roi, et par le fameux combat des Horaces et des Curiaces, Albe fut vaincue et ruinée: ses citoyens, incorporés à la ville victorieuse, l'agrandirent et la fortifierent. Romulus avoit pratiqué le premier ce moyen d'augmenter la ville, où il reçut les Sabins et les autres peuples vaincus. Ils oublioient leur défaite, et devenoient des sujets affectionnés. Rome en étendant ses conquêtes régloit sa milice; et ce fut sous Tullus Hostilius qu'elle commença à apprendre cette belle discipline qui la rendit dans la suite maîtresse de l'univers.

Le royaume d'Égypte, affoibli par ses longues divisions,[b] se rétablissoit sous Psammétique. Ce prince, qui devoit son salut aux Ioniens et aux Cariens, les établit dans l'Égypte, fermée jusqu'alors aux étrangers. A cette occasion les Égyptiens entrerent en commerce avec les Grecs; et depuis ce temps aussi l'histoire d'Égypte, jusque-là mêlée de fables pompeuses par l'artifice des prêtres, commence, selon Hérodote, à avoir de la certitude (1).

Cependant les rois d'Assyrie devenoient de plus en plus redoutables à tout l'orient. Saosduchin[c], fils d'Asaraddon, appelé Nabuchodonosor dans le livre de Judith, défit en bataille rangée Arphaxad,

ANS DE ROME. ANS AVANT J. C.
[a] 83 [b] 84 [c] 97 [a] 671 [b] 670 [c] 657

(1) Herod. lib. 2, c. 95.

roi des Medes. Enflé de ce succès, il entreprit de conquérir toute la terre.[a] Dans ce dessein il passa l'Euphrate, et ravagea tout jusqu'en Judée.

Les Juifs avoient irrité Dieu et s'étoient abandonnés à l'idolâtrie, à l'exemple de Manassè ; mais ils avoient fait pénitence avec ce prince : Dieu les prit aussi en sa protection. Les conquêtes de Nabuchodonosor et d'Holoferne son général furent tout-à-coup arrêtées par la main d'une femme.

Déjocès, quoique battu par les Assyriens, laissa son royaume en état de s'accroître sous ses successeurs. Pendant que Phraorte son fils, et Cyaxare, fils de Phraorte, subjuguoient la Perse, et poussoient leurs conquêtes[b] dans l'Asie mineure jusqu'aux bords de l'Halys, la Judée vit passer le regne détestable[c] d'Amon, fils de Manassès ; et Josias, fils d'Amon, sage dès l'enfance, travailloit à réparer les désordres causés par l'impiété des rois ses prédécesseurs.

Rome, qui avoit pour roi Ancus Martius, domtoit quelques Latins sous sa conduite ; et, continuant à se faire des citoyens de ses ennemis, elle les renfermoit dans ses murailles. Ceux de Veies, déja affoiblis par Romulus, firent de nouvelles pertes. Ancus poussa ses conquêtes jusqu'à la mer voisine,[d] et bâtit la ville d'Ostie à l'embouchure du Tibre.

En ce temps le royaume de Babylone fut envahi par Nabopolassar. Ce traître, que Chinaladan, autrement Sarac, avoit fait général de ses armées con-

ANS DE ROME.				ANS AVANT J. C.			
[a] 98	[b] 111	[c] 113	[d] 128	[a] 656	[b] 643	[c] 641	[d] 626

tre Cyaxare, roi des Medes, se joignit avec Astyage, fils de Cyaxare; prit Chinaladan dans Ninive; détruisit cette grande ville, si long-temps maîtresse de l'orient, et se mit sur le trône de son maître. Sous un prince si ambitieux Babylone s'enorgueillit.

La Judée, dont l'impiété croissoit sans mesure, avoit tout à craindre. Le saint roi Josias suspendit pour un peu de temps[a], par son humilité profonde, le châtiment que son peuple avoit mérité; mais le mal s'augmenta sous ses enfants. Nabuchodonosor II, plus terrible que son pere Nabopolassar, lui succéda[b]: ce prince, nourri dans l'orgueil, et toujours exercé à la guerre,[c] fit des conquêtes prodigieuses en orient et en occident; et Babylone menaçoit toute la terre de la mettre en servitude. Ses menaces eurent bientôt leur effet à l'égard du peuple de Dieu. Jérusalem fut abandonnée à ce superbe vainqueur, qui la prit par trois fois: la premiere au commencement de son regne, et à la quatrieme année du regne de Joakim, d'où commencent les 70 ans de la captivité de Babylone marqués par le prophete Jérémie (1); la seconde sous Jéchonias[d], ou Joachin, fils de Joakim; et la derniere sous Sédécias, où la ville fut renversée de fond en comble[e], le temple réduit en cendre, et le roi mené captif à Babylone avec Saraïa, souverain pontife, et la meilleure partie du peuple. Les plus illustres

ANS DE ROME.				ANS AVANT J. C.			
[a] 130	[b] 144	[c] 147	[d] 155	[a] 624	[b] 610	[c] 607	[d] 599
[e] 156				[e] 598			

(1) Jer. XXV, 11, 12. XXIX, 10.

de ces captifs furent les prophetes Ézéchiel et Daniel. On compte aussi parmi eux les trois jeunes hommes que Nabuchodonosor ne put forcer à adorer sa statue, ni consumer par les flammes.

La Grece étoit florissante,[a] et ses sept sages se rendoient illustres. Quelque temps devant la derniere désolation de Jérusalem, Solon, l'un de ces sept sages, donnoit des lois aux Athéniens, et établissoit la liberté sur la justice: les Phocéens d'Ionie menoient à Marseille leur premiere colonie.

Tarquin l'ancien, roi de Rome,[b] après avoir subjugué une partie de la Toscane, et orné la ville de Rome par des ouvrages magnifiques, acheva son regne. De son temps les Gaulois, conduits par Bellovese, occuperent dans l'Italie tous les environs du Pô,[c] pendant que Ségovese son frere mena bien avant dans la Germanie un autre essaim de la nation. Servius Tullius, successeur de Tarquin, établit le cens, ou le dénombrement des citoyens distribués en certaines classes, par où cette grande ville se trouva réglée comme une famille particuliere.

Nabuchodonosor embellissoit Babylone, qui s'étoit enrichie des dépouilles de Jérusalem et de l'orient. Elle n'en jouit pas long-temps: ce roi[d], qui l'avoit ornée avec tant de magnificence (1), vit en mourant la perte prochaine de cette superbe ville. Son fils Evilmérodac, que ses débauches ren-

ANS DE ROME. [a] 160 [b] 176 [c] 188 [d] 192

ANS AVANT J. C. [a] 594 [b] 578 [c] 566 [d] 562

(1) Anyd. ap. Eus. lib. 9 Præp. ev. c. 41.

doient odieux, ne dura guere,[a] et fut tué par Nériglissor son beau-frere, qui usurpa le royaume.

Pisistrate usurpa aussi dans Athenes l'autorité souveraine, qu'il sut conserver trente ans durant parmi beaucoup de vicissitudes, et qu'il laissa même à ses enfants.

Nériglissor ne put souffrir la puissance des Medes, qui s'agrandissoient en orient, et leur déclara la guerre. Pendant qu'Astyage, fils de Cyaxare I, se préparoit à la résistance, il mourut, et laissa cette guerre à soutenir à Cyaxare II son fils[b], appelé par Daniel, Darius le Mede. Celui-ci nomma pour général de son armée Cyrus, fils de Mandane sa sœur et de Cambyse roi de Perse, sujet à l'empire des Medes. La réputation de Cyrus, qui s'étoit signalé en diverses guerres sous Astyage son grand-pere, réunit la plupart des rois d'orient sous les étendards de Cyaxare. Il prit dans sa ville capitale Crésus[c], roi de Lydie, et jouit de ses richesses immenses: il domta les autres alliés des rois de Babylone[d], et étendit sa domination non seulement sur la Syrie, mais encore bien avant dans l'Asie mineure. Enfin il marcha contre Babylone: il la prit[e], et la soumit à Cyaxare son oncle, qui, n'étant pas moins touché de sa fidélité que de ses exploits, lui donna sa fille unique et son héritiere en mariage.

Dans le regne de Cyaxare, Daniel[f], déja honoré sous les regnes précédents de plusieurs célestes visions, où il vit passer devant lui en figures si ma-

ANS DE ROME.	ANS AVANT J. C.
[a] 194 [b] 195 [c] 206 [d] 211	[a] 560 [b] 559 [c] 548 [d] 543
[e] 216 [f] 217	[e] 538 [f] 537

nifestes tant de rois et tant d'empires, apprit, par une nouvelle révélation, ces septante fameuses semaines où les temps du Christ et la destinée du peuple juif sont expliqués. C'étoient des semaines d'années, si bien qu'elles contenoient 490 ans; et cette maniere de compter étoit ordinaire aux Juifs, qui observoient la septieme année aussi bien que le septieme jour avec un repos religieux.

Quelque temps après cette vision, [a] Cyaxare mourut aussi bien que Cambyse, pere de Cyrus; et ce grand homme, qui leur succéda, joignit le royaume de Perse, obscur jusqu'alors, au royaume des Medes, si fort augmenté par ses conquêtes. Ainsi il fut maître paisible de tout l'orient, et fonda le plus grand empire qui eût été dans le monde.

Mais ce qu'il faut le plus remarquer pour la suite de nos époques, c'est que ce grand conquérant, dès la premiere année de son regne, donna son décret pour rétablir le temple de Dieu en Jérusalem, et les Juifs dans la Judée.

Il faut un peu s'arrêter en cet endroit, qui est le plus embrouillé de toute la chronologie ancienne, par la difficulté de concilier l'histoire profane avec l'histoire sainte. Vous aurez sans doute, monseigneur, déja remarqué que ce que je raconte de Cyrus est fort différent de ce que vous en avez lu dans Justin; qu'il ne parle point du second royaume des Assyriens, ni de ces fameux rois d'Assyrie et de Babylone, si célebres dans l'histoire sainte; et

ANS DE ROME. ANS AVANT J. C.
[a] 218 [a] 536

qu'enfin mon récit ne s'accorde guere avec ce que nous raconte cet auteur des trois premieres monarchies ; de celle des Assyriens, finie en la personne de Sardanapale ; de celle des Medes, finie en la personne d'Astyage, grand-pere de Cyrus ; et de celle des Perses, commencée par Cyrus et détruite par Alexandre.

A Justin vous pouvez joindre Diodore avec la plupart des auteurs grecs et latins dont les écrits nous sont restés, qui racontent ces histoires d'une autre maniere que celle que j'ai suivie.

Pour ce qui regarde Cyrus, les auteurs profanes ne sont point d'accord sur son histoire : mais j'ai cru devoir plutôt suivre Xénophon avec saint Jérôme (1), que Ctésias, auteur fabuleux, que la plupart des Grecs ont copié, comme Justin et les Latins ont fait les Grecs ; et plutôt même qu'Hérodote, quoiqu'il soit très judicieux. Ce qui m'a déterminé à ce choix, c'est que l'histoire de Xénophon, plus suivie et plus vraisemblable en elle-même, a encore cet avantage qu'elle est plus conforme à l'écriture, qui, par son antiquité et par le rapport des affaires du peuple juif avec celles de l'orient, mériteroit d'être préférée à toutes les histoires grecques, quand d'ailleurs on ne sauroit pas qu'elle a été dictée par le Saint-Esprit.

Quant aux trois premieres monarchies, ce qu'en ont écrit la plupart des Grecs a paru douteux aux plus sages de la Grece. Platon (2) fait voir en général, sous le nom des prêtres d'Égypte, que les

(1) Hieron. in Dan.—(2) Plat. in Tim.

Grecs ignoroient profondément les antiquités; et Aristote (1) a rangé parmi les conteurs de fables ceux qui ont écrit les Assyriaques.

C'est que les Grecs ont écrit tard, et que, voulant divertir par les histoires anciennes la Grece toujours curieuse, ils les ont composées sur des mémoires confus, qu'ils se sont contentés de mettre dans un ordre agréable, sans se trop soucier de la vérité.

Et certainement la maniere dont on arrange ordinairement les trois premieres monarchies est visiblement fabuleuse; car, après qu'on a fait périr, sous Sardanapale, l'empire des Assyriens, on fait paroître sur le théâtre les Medes, et puis les Perses; comme si les Medes avoient succédé à toute la puissance des Assyriens, et que les Perses se fussent établis en ruinant les Medes.

Mais au contraire il est certain que lorsqu'Arbace révolta les Medes contre Sardanapale, il ne fit que les affranchir, sans leur soumettre l'empire d'Assyrie. Hérodote (2), suivi en cela par les plus habiles chronologistes, fait paroître leur premier roi Déjocès 50 ans après leur révolte; et il est d'ailleurs constant, par le témoignage uniforme de ce grand historien et de Xénophon (3), pour ne point ici parler des autres, que, durant les temps qu'on attribue à l'empire des Medes, il y avoit en Assyrie des rois très puissants que tout l'orient redoutoit, et dont Cyrus abattit l'empire par la prise de Babylone.

---

(1) Arist. Polit. V, 10.—(2) Her. lib. 1, c. 26, 27. —(3) Xenoph. Cyrop. V, VI, etc.

Si donc la plupart des Grecs, et les Latins qui les ont suivis, ne parlent point de ces rois babyloniens ; s'ils ne donnent aucun rang à ce grand royaume parmi les premieres monarchies dont ils racontent la suite ; enfin si nous ne voyons presque rien dans leurs ouvrages de ces fameux rois, Théglath-Phalasar, Salmanasar, Sennachérib, Nabuchodonosor, et de tant d'autres si renommés dans l'écriture et dans les histoires orientales ; il le faut attribuer, ou à l'ignorance des Grecs, plus éloquents dans leurs narrations que curieux dans leurs recherches, ou à la perte que nous avons faite de ce qu'il y avoit de plus recherché et de plus exact dans leurs histoires.

En effet, Hérodote (1) avoit promis une histoire particuliere des Assyriens, que nous n'avons pas, soit qu'elle ait été perdue, ou qu'il n'ait pas eu le temps de la faire ; et on peut croire d'un historien si judicieux, qu'il n'y auroit pas oublié les rois du second empire des Assyriens, puisque même Sennachérib, qui en étoit l'un, se trouve encore nommé dans les livres que nous avons de ce grand auteur (2) comme roi des Assyriens et des Arabes.

Strabon (3), qui vivoit du temps d'Auguste, rapporte ce que Mégasthene, auteur ancien et voisin des temps d'Alexandre, avoit laissé par écrit sur les fameuses conquêtes de Nabuchodonosor, roi des Chaldéens, à qui il fait traverser l'Europe, pénétrer l'Espagne, et porter ses armes jusqu'aux co-

(1) Herod. lib. 1, c. 98, 47. — (2) *Ibid.* lib. 2, c. 91. — (3) Strab. lib. 15.

lonnes d'Hercule. AElien nomme Tilgamus (1) roi d'Assyrie, c'est-à-dire sans difficulté le Tilgath ou le Théglath de l'histoire sainte; et nous avons dans Ptolomée un dénombrement des princes qui ont tenu les grands empires, parmi lesquels se voit une longue suite de rois d'Assyrie inconnus aux Grecs, et qu'il est aisé d'accorder avec l'histoire sacrée.

Si je voulois rapporter ce que nous racontent les annales des Syriens, un Bérose, un Abydénus, un Nicolas de Damas, je ferois un trop long discours. Joseph (2) et Eusebé de Césarée nous ont conservé les précieux fragments de tous ces auteurs et d'une infinité d'autres qu'on avoit entiers de leur temps, dont le témoignage confirme ce que nous dit l'écriture sainte touchant les antiquités orientales, et en particulier touchant les histoires assyriennes.

Pour ce qui est de la monarchie des Medes, que la plupart des historiens profanes mettent la seconde dans le dénombrement des grands empires, comme séparée de celle des Perses, il est certain que l'écriture les unit toujours ensemble; et vous voyez, monseigneur, qu'outre l'autorité des livres saints, le seul ordre des faits montre que c'est à cela qu'il s'en faut tenir.

Les Medes, avant Cyrus, quoique puissants et considérables, étoient effacés par la grandeur des rois de Babylone. Mais Cyrus ayant conquis leur

(1) AELIAN. lib. 12. Hist. anim. c. 21.—(2) Jos. Ant. lib. 9, c. ult. et lib. 10, c. 11. Lib. 1 cont. Ap. Euseb. Præp. ev. IX.

royaume par les forces réunies des Medes et des Perses, dont il est ensuite devenu le maître par une succession légitime, comme nous l'avons remarqué après Xénophon, il paroît que le grand empire dont il a été le fondateur a dû prendre son nom des deux nations: de sorte que celui des Medes et celui des Perses ne sont que la même chose, quoique la gloire de Cyrus y ait fait prévaloir le nom des Perses.

On peut encore penser qu'avant la guerre de Babylone, les rois des Medes ayant étendu leurs conquêtes du côté des colonies grecques de l'Asie mineure, ont été par ce moyen célebres parmi les Grecs, qui leur ont attribué l'empire de la grande Asie, parcequ'ils ne connoissoient qu'eux de tous les rois d'orient. Cependant les rois de Ninive et de Babylone, plus puissants, mais plus inconnus à la Grece, ont été presque oubliés dans ce qui nous reste d'histoires grecques; et tout le temps qui s'est écoulé depuis Sardanapale jusqu'à Cyrus a été donné aux Medes seuls.

Ainsi il ne faut plus tant se donner de peine à concilier en ce point l'histoire profane avec l'histoire sacrée: car, quant à ce qui regarde le premier royaume des Assyriens, l'écriture n'en dit qu'un mot en passant, et ne nomme ni Ninus fondateur de cet empire, ni, à la réserve de Phul, aucun de ses successeurs, parceque leur histoire n'a rien de commun avec celle du peuple de Dieu. Pour les seconds Assyriens, la plupart des Grecs, ou les ont entièrement ignorés, ou, pour ne les avoir pas assez connus, ils les ont confondus avec les premiers.

Quand donc on objectera ceux des auteurs grecs qui arrangent à leur fantaisie les trois premieres monarchies, et qui font succéder les Medes à l'ancien empire d'Assyrie, sans parler du nouveau que l'écriture fait voir si puissant, il n'y a qu'à répondre qu'ils n'ont point connu cette partie de l'histoire, et qu'ils ne sont pas moins contraires aux plus curieux et aux mieux instruits des auteurs de leur nation, qu'à l'écriture.

Et, ce qui tranche en un mot toute la difficulté, les auteurs sacrés, plus voisins, par les temps et par les lieux, des royaumes d'orient, écrivant d'ailleurs l'histoire d'un peuple dont les affaires sont si mêlées avec celles de ces grands empires, quand ils n'auroient que cet avantage, pourroient faire taire les Grecs et les Latins qui les ont suivis.

Si toutefois on s'obstine à soutenir cet ordre célebre des trois premieres monarchies, et que, pour garder aux Medes seuls le second rang qui leur est donné, on veuille leur assujettir les rois de Babylone, en avouant toutefois qu'après environ cent ans de sujétion ceux-ci se sont affranchis par une révolte ; on sauve en quelque façon la suite de l'histoire sainte, mais on ne s'accorde guere avec les meilleurs historiens profanes, auxquels l'histoire sainte est plus favorable en ce qu'elle unit toujours l'empire des Medes à celui des Perses.

Il reste encore à vous découvrir une des causes de l'obscurité de ces anciennes histoires. C'est que, comme les rois d'orient prenoient plusieurs noms, ou, si vous voulez, plusieurs titres qui ensuite leur tenoient lieu de nom propre, et que les peuples

les traduisoient ou les prononcoient différemment, selon les divers idiômes de chaque langue ; des histoires si anciennes, dont il reste si peu de bons mémoires, ont dû être par-là fort obscurcies. La confusion des noms en aura sans doute beaucoup mis dans les choses mêmes et dans les personnes ; et de là vient la peine qu'on a de situer dans l'histoire grecque les rois qui ont eu le nom d'Assuérus, autant inconnu aux Grecs que connu aux orientaux.

Qui croiroit en effet que Cyaxare fût le même nom qu'Assuérus, composé du mot KY, c'est-à-dire seigneur, et du mot AXARE, qui revient manifestement à Axuérus ou Assuérus ? Trois ou quatre princes ont porté ce nom, quoiqu'ils en eussent encore d'autres. Si on n'étoit averti que Nabuchodonosor, Nabucodrosor, et Nabocolassar, ne sont que le même nom ou que le nom du même homme, on auroit peine à le croire ; et cependant la chose est certaine. Sargon est Sennachérib ; Ozias est Azarias ; Sédécias est Mathanias ; Joachas s'appeloit aussi Sellum ; Asaraddon, qu'on prononce indifféremment Esar-Haddon ou Asorhaddan, est nommé Asénaphar par les Cuthéens (1) ; et, par une bizarrerie dont on ne sait point l'origine, Sardanapale se trouve nommé par les Grecs Tonos-Concoléros. On pourroit vous faire une grande liste des orientaux dont chacun a eu dans les histoires plusieurs noms différents : mais il suffit d'être instruit en général de cette coutume. Elle n'est pas inconnue aux Latins, parmi

(1) 1 Esd. IV, 2, 10.

lesquels les titres et les adoptions ont multiplié les noms en tant de sortes. Ainsi le titre d'Auguste et celui d'Africain sont devenus les noms propres de César Octavien et des Scipions ; ainsi les Nérons ont été Césars. La chose n'est pas douteuse, et une plus longue discussion d'un fait si constant vous est inutile.

Je ne prétends plus, monseigneur, vous embarrasser, dans la suite, des difficultés de chronologie qui vous sont très peu nécessaires. Celle-ci étoit trop importante pour ne la pas éclaircir en cet endroit ; et après vous en avoir dit ce qui suffit à notre dessein, je reprends la suite de nos époques.

HUITIEME ÉPOQUE.

Cyrus, ou les Juifs rétablis.

Sixieme âge du monde.

Ce fut donc 218 ans après la fondation de Rome[a], 536 ans avant Jésus-Christ, après les 70 ans de la captivité de Babylone, et la même année que Cyrus fonda l'empire des Perses, que ce prince, choisi de Dieu pour être le libérateur de son peuple et le restaurateur de son temple, mit la main à ce grand ouvrage. Incontinent après la publication de son ordonnance, Zorobabel, accompagné de Jésus fils de Josédec souverain pontife, ramena les captifs, qui rebâtirent l'autel[b] et posèrent les fondements

ANS DE ROME. ANS AVANT J. C.
[a] 218 | 219 [a] 536 [b] 535.

du second temple. Les Samaritains, jaloux de leur gloire, voulurent prendre part à ce grand ouvrage; et, sous prétexte qu'ils adoroient le Dieu d'Israel, quoiqu'ils en joignissent le culte à celui de leurs faux dieux, ils prierent Zorobabel de leur permettre de rebâtir avec lui le temple de Dieu (1). Mais les enfants de Juda, qui détestoient leur culte mêlé, rejeterent leur proposition. Les Samaritains irrités traverserent leur dessein par toutes sortes d'artifices et de violences.

Environ ce temps, Servius Tullius, après avoir agrandi la ville de Rome, conçut le dessein de la mettre en république. Il périt au milieu de ses pensées[a], par les conseils de sa fille et par le commandement de Tarquin le superbe son gendre. Ce tyran envahit le royaume, où il exerça durant un long temps toutes sortes de violences.

Cependant l'empire des Perses alloit croissant: outre ces provinces immenses de la grande Asie, tout ce vaste continent de l'Asie inférieure leur obéit; les Syriens et les Arabes furent assujettis; l'Égypte, si jalouse de ses lois, [b]reçut les leurs. [c]La conquête s'en fit par Cambyse, fils de Cyrus. Ce brutal ne survécut guere à Smerdis son frere, qu'un songe ambigu lui fit tuer en secret. Le mage Smerdis regna[d] quelque temps sous le nom de Smerdis frere de Cambyse; mais sa fourbe fut bientôt découverte. Les sept principaux seigneurs conjurerent

ANS DE ROME.				ANS AVANT J. C.			
[a] 221	[b] 229	[c] 232	[d] 233	[a] 533	[b] 525	[c] 522	[d] 521

(1) I Esd. IV, 2. 3.

contre lui, et l'un d'eux fut mis sur le trône. Ce fut Darius, fils d'Hystaspe (1), qui s'appeloit dans ses inscriptions le meilleur et le mieux fait de tous les hommes. Plusieurs marques le font reconnoître pour l'Assuérus du livre d'Esther, quoiqu'on n'en convienne pas (2). Au commencement de son regne le temple fut achevé, après diverses interruptions causées par les Samaritains. Une haine irréconciliable se mit entre les deux peuples, et il n'y eut rien de plus opposé que Jérusalem et Samarie.

C'est du temps de Darius que commencent la liberté de Rome et d'Athenes, [a]et la grande gloire de la Grece. Harmodius et Aristogiton, athéniens, délivrent leur pays d'Hipparque, fils de Pisistrate, et sont tués par ses gardes. Hippias, frere d'Hipparque, tâche en vain de se soutenir. Il est chassé : la tyrannie des Pisistratides[b] est entièrement éteinte. Les Athéniens affranchis dressent des statues à leurs libérateurs, et rétablissent l'état populaire. Hippias se jette entre les bras de Darius, qu'il trouve déja disposé à entreprendre la conquête de la Grece, et n'a plus d'espérance qu'en sa protection.

Dans le temps qu'il fut chassé, Rome se défit aussi de ses tyrans. Tarquin le superbe avoit rendu par ses violences la royauté odieuse[c] : l'impudicité de Sexte son fils acheva de la détruire. Lucrece, déshonorée se tua elle-même : son sang et les harangues de Brutus animerent les Romains. Les rois

ANS DE ROME.	ANS AVANT J. C.
[a] 241 [b] 244 [c] 245	[a] 513 [b] 510 [c] 509

(1) Herod. lib. 4, c. 159.—(2) 1 Esd. V, VI.

furent bannis, et l'empire consulaire fut établi suivant les projets de Servius Tullius : mais il fut bientôt affoibli par la jalousie du peuple. Dès le premier consulat, P. Valérius, consul, célebre par ses victoires, devint suspect à ses citoyens ; et il fallut pour les contenter établir la loi qui permit d'appeler au peuple, du sénat et des consuls, dans toutes les causes où il s'agissoit de châtier un citoyen. Les Tarquins chassés trouverent des défenseurs : les rois voisins regarderent leur bannissement comme une injure faite à tous les rois ; et Porsenna, roi des Clusiens, peuple d'Étrurie,[a] prit les armes contre Rome. Réduite à l'extrémité, et presque prise, elle fut sauvée par la valeur d'Horatius Coclès. Les Romains firent des prodiges pour leur liberté : Scévola, jeune citoyen, se brûla la main qui avoit manqué Porsenna ; Clélie, nne jeune fille, étonna ce prince par sa hardiesse. Porsenna laissa Rome en paix ; et les Tarquins demeurerent sans ressource.

Hippias, pour qui Darius se déclara[b], avoit de meilleures espérances. Toute la Perse se remuoit en sa faveur, et Athenes étoit menacée d'une grande guerre.

Durant que Darius en faisoit les préparatifs[c], Rome, qui s'étoit si bien défendue contre les étrangers, pensa périr par elle-même : la jalousie s'étoit réveillée entre les patriciens et le peuple. La puissance consulaire, quoique déja modérée par la loi de P. Valérius, parut encore excessive à ce peuple trop jaloux de sa liberté : il se retira au mont Aven-

ANS DE ROME. ANS AVANT J. C.
[a] 247 [b] 254 [c] 261 [a] 507 [b] 500 [c] 493

tin. Les conseils violents furent inutiles : le peuple ne put être ramené que par les paisibles remontrances de Ménénius Agrippa ; mais il fallut trouver des tempéraments, et donner des tribuns au peuple pour le défendre contre les consuls. La loi qui établit cette nouvelle magistrature fut appelée la loi sacrée, et ce fut là que commencerent les tribuns du peuple.

Darius avoit enfin éclaté contre la Grece. Son gendre Mardonius, après avoir traversé l'Asie, croyoit accabler les Grecs par le nombre de ses soldats ; mais Miltiade défit cette armée immense[a], dans la plaine de Marathon, avec dix mille Athéniens.

Rome battoit tous ses ennemis aux environs, et sembloit n'avoir à craindre que d'elle-même. Coriolan, zélé patricien, et le plus grand de ses capitaines, chassé malgré ses services par la faction populaire, médita la ruine de sa patrie, mena les Volsques contre elle[b], la réduisit à l'extrémité, [c]et ne put être appaisé que par sa mere.

La Grece ne jouit pas long-temps du repos que la bataille de Marathon lui avoit donné. Pour venger l'affront de la Perse et de Darius, [d]Xerxès son fils et son successeur, et petit-fils de Cyrus par sa mere Atosse, attaqua les Grecs avec onze cent mille combattants (d'autres disent dix-sept cent mille) sans compter son armée navale de douze cents vaisseaux. Léonidas, roi de Sparte, qui n'avoit que trois cents hommes, lui en tua vingt mille au passage des

ANS DE ROME. ANS AVANT J. C.

[a] 264 [b] 265 [c] 266 [d] 274 [a] 490 [b] 489 [c] 488 [d] 480

Thermopyles, et périt avec les siens. Par les conseils de Thémistocle, athénien, l'armée navale de Xerxès est défaite la même année, près de Salamine. Ce prince repasse l'Hellespont avec frayeur ; et, un an après, son armée de terre, que Mardonius commandoit, [a]est taillée en pieces auprès de Platée par Pausanias, roi de Lacédémone, et par Aristide, athénien, appelé le Juste. La bataille se donna le matin ; et le soir de cette fameuse journée, les Grecs ioniens qui avoient secoué le joug des Perses leur tuerent trente mille hommes dans la bataille de Mycale, sous la conduite de Léotychides. Ce général, pour encourager ses soldats, leur dit que Mardonius venoit d'être défait dans la Grece. La nouvelle se trouva véritable, ou par un effet prodigieux de la renommée, ou plutôt par une heureuse rencontre, et tous les Grecs de l'Asie mineure se mirent en liberté. Cette nation remportoit par-tout de grands avantages ; et, un peu auparavant, les Carthaginois, puissants alors, furent battus dans la Sicile, où ils vouloient étendre leur domination à la sollicitation des Perses. Malgré ce mauvais succès, ils ne cesserent depuis de faire de nouveaux desseins sur une isle si commode à leur assurer l'empire de la mer, que leur république affectoit. La Grece le tenoit alors, mais elle ne regardoit que l'orient et les Perses. [b] Pausanias venoit d'affranchir l'isle de Cypre de leur joug[c], quand il conçut le dessein d'asservir son pays. Tous ses projets furent vains, quoique Xerxès lui promît tout : le traître fut trahi par celui

ANS DE ROME. ANS AVANT J. C.
[a] 275 [b] 277 [c] 278 [a] 479 [b] 477 [c] 476

qu'il aimoit le plus ;[a] et son infâme amour lui coûta la vie. La même année Xerxès fut tué par Artaban, son capitaine des gardes, soit que ce perfide voulût occuper le trône de son maître, ou qu'il craignît les rigueurs d'un prince dont il n'avoit pas exécuté assez promptement les ordres cruels (1).

Artaxerxe à la longue main, son fils, commença son regne, et reçut peu de temps après une lettre de Thémistocle[b], qui, proscrit par ses citoyens, lui offroit ses services contre les Grecs. Il sut estimer autant qu'il devoit un capitaine si renommé, et lui fit un grand établissement malgré la jalousie des satrapes.

Ce roi magnanime protégea[c] le peuple juif (2); et, dans sa vingtieme année, que les suites rendent mémorable,[d] il permit à Néhémias de rétablir Jérusalem avec ses murailles (3). Ce décret d'Artaxerxe diffère de celui de Cyrus, en ce que celui de Cyrus regardoit le temple, et celui-ci est fait pour la ville.

A ce décret prévu par Daniel (4), et marqué dans sa prophétie, les 490 ans de ses semaines commencent. Cette importante date a de solides fondements. Le bannissement de Thémistocle est placé, dans la chronique d'Eusebe, à la derniere année de la 76[e] olympiade, qui revient à la 280[e] de Rome. Les autres chronologistes le mettent un peu au-dessous : la différence est petite, et les circonstances du temps

ANS DE ROME.				ANS AVANT J. C.			
[a] 280	[b] 281	[c] 287	[d] 300	[a] 474	[b] 473	[b] 467	[d] 454

(1) Arist. Polit. V, 10. — (2) 1 Esd. VII, VIII. — (3) 2 Esd. II, 1. — (4) Dan. IX, 25.

assurent la date d'Eusebe. Elles se tirent de Thucydide (1), historien très exact ; et ce grave auteur, contemporain presque aussi bien que concitoyen de Thémistocle, lui fait écrire sa lettre au commencement du regne d'Artaxerxe. Cornélius Népos (2), auteur ancien, et judicieux autant qu'élégant, ne veut pas qu'on doute de cette date après l'autorité de Thucydide : raisonnement d'autant plus solide, qu'un autre auteur plus ancien encore que Thucydide s'accorde avec lui. C'est Charon de Lampsaque, cité par Plutarque (3) ; et Plutarque ajoute lui-même que les annales, c'est-à-dire celles de Perse, sont conformes à ces deux auteurs. Il ne les suit pourtant pas, mais il n'en dit aucune raison ; et les historiens qui commencent huit ou neuf ans plus tard le regne d'Artaxerxe ne sont ni du temps ni d'une si grande autorité. Il paroît donc indubitable qu'il en faut placer le commencement vers la fin de la 76e olympiade, et approchant de l'année 280 de Rome, par où la 20e année de ce prince doit arriver vers la fin de la 81e olympiade, et environ l'an 300 de Rome. Au reste ceux qui rejettent plus bas le commencement d'Artaxerxe, pour concilier les auteurs, sont réduits à conjecturer que son pere l'avoit du moins associé au royaume quand Thémistocle écrivit sa lettre ; et, en quelque façon que ce soit, notre date est assurée. Ce fondement étant posé, le reste du compte est aisé à faire, et la suite le rendra sensible.

---

(1) Thucyd. lib. 1.—(2) Corn. Ner. in Themist.—(3) Plut. in Themist.

Après le décret d'Artaxerxe, les Juifs travaillerent à rétablir leur ville et ses murailles, comme Daniel l'avoit prédit (1). Néhémias conduisit l'ouvrage avec beaucoup de prudence et de fermeté au milieu de la résistance des Samaritains, des Arabes, et des Ammonites. Le peuple fit un effort : et Eliasib, souverain pontife, l'anima par son exemple.

Cependant les nouveaux magistrats qu'on avoit donnés au peuple romain augmentoient les divisions de la ville ; et Rome, formée sous des rois, manquoit des lois nécessaires à la bonne constitution d'une république. La réputation de la Grece, plus célebre encore par son gouvernement que par ses victoires, excita les Romains à se régler sur son exemple. [a] Ainsi ils envoyerent des députés pour rechercher les lois des villes de Grece, et sur-tout celles d'Athenes, plus conformes à l'état de leur république. Sur ce modele, dix magistrats absolus, [b] qu'on créa l'année d'après sous le nom de décemvirs, [c] rédigerent les lois des douze tables, qui sont le fondement du droit romain. Le peuple, ravi de l'équité avec laquelle ils les composerent, leur laissa empiéter le pouvoir suprême, dont ils userent tyranniquement. [d] Il se fit alors de grands mouvements par l'intempérance d'Appius Claudius, un des décemvirs, et par le meurtre de Virginie, que son pere aima mieux tuer de sa propre main que de la laisser abandonnée à la passion d'Appius. Le sang

ANS DE ROME. ANS AVANT J. C.
[a] 302 [b] 303 [c] 304 [d] 305 [a] 452 [b] 451 [c] 450 [d] 449

(1) DAN. IX, 25.

de cette seconde Lucrece réveilla le peuple romain ; et les décemvirs furent chassés.

Pendant que les lois romaines se formoient sous les décemvirs, Esdras, docteur de la loi, et Néhémias, gouverneur du peuple de Dieu nouvellement rétabli dans la Judée, réformoient les abus, et faisoient observer la loi de Moïse qu'ils observoient les premiers. Un des principaux articles de leur réformation (1) fut d'obliger tout le peuple, et principalement les prêtres, à quitter les femmes étrangeres qu'ils avoient épousées contre la défense de la loi. Esdras mit en ordre les livres saints, dont il fit une exacte révision, et ramassa les anciens mémoires du peuple de Dieu pour en composer les deux livres des Paralipomenes ou Chroniques, auxquels il ajouta l'histoire de son temps, qui fut achevée par Néhémias. C'est par leurs livres que se termine cette longue histoire que Moïse avoit commencée, et que les auteurs suivants continuerent sans interruption jusqu'au rétablissement de Jérusalem. Le reste de l'histoire sainte n'est pas écrit dans la même suite.

Pendant qu'Esdras et Néhémias faisoient la derniere partie de ce grand ouvrage, Hérodote, que les auteurs profanes appellent le pere de l'histoire, commençoit à écrire. Ainsi les derniers auteurs de l'histoire sainte se rencontrent avec le premier auteur de l'histoire grecque ; et quand elle commence, celle du peuple de Dieu, à la prendre seulement depuis Abraham, enfermoit déja quinze siecles. Hérodote

(1) 2 Esd. XIII. Deut. XXIII, 3.

n'avoit garde de parler des Juifs dans l'histoire qu'il nous a laissée ; et les Grecs n'avoient besoin d'être informés que des peuples que la guerre, le commerce, ou un grand éclat, leur faisoit connoître. La Judée, qui commençoit à peine à se relever de sa ruine, n'attiroit pas les regards.

Ce fut dans des temps si malheureux que la langue hébraïque cessa d'être vulgaire. Durant la captivité, et ensuite par le commerce qu'il fallut avoir avec les Chaldéens, les Juifs apprirent la langue chaldaïque, fort approchante de la leur, et qui avoit presque le même génie. Cette raison leur fit changer l'ancienne figure des lettres hébraïques, et ils écrivirent l'hébreu avec les lettres des Chaldéens, plus usitées parmi eux et plus aisées à former. Ce changement fut aisé entre deux langues voisines dont les lettres étoient de même valeur, et ne différoient que dans la figure. Depuis ce temps on ne trouve l'écriture sainte parmi les Juifs qu'en lettres chaldaïques ; mais les Samaritains retinrent toujours l'ancienne maniere de l'écrire. Leurs descendants ont persévéré dans cet usage jusqu'à nos jours, et nous ont par ce moyen conservé le Pentateuque qu'on appelle Samaritain, en anciens caracteres hébraïques, tels qu'on les trouve dans les médailles et dans tous les monuments des siecles passés.

Les Juifs vivoient avec douceur sous l'autorité d'Artaxerxe. Ce prince, réduit par Cimon, fils de Miltiade, général des Athéniens, à faire une paix honteuse, désespéra de vaincre les Grecs par la force, et ne songea plus qu'à profiter de leurs divisions. Il en arriva de grandes entre les Athéniens et

les Lacédémoniens. Ces deux peuples jaloux l'un de l'autre partagerent toute la Grece. Périclès, athénien,[a] commença la guerre du Péloponnese, durant laquelle Théramene, Thrasybule et Alcibiade, athéniens, se rendent célebres. Brasidas et Myndare, lacédémoniens, y meurent en combattant pour leur pays. Cette guerre dura vingt-sept ans, et finit à l'avantage de Lacédémone, qui avoit mis dans son parti Darius nommé le bâtard, fils et successeur d'Artaxerxe. Lysandre, général de l'armée navale des Lacédémoniens, prit Athenes[b], et en changea le gouvernement. Mais la Perse s'apperçut bientôt qu'elle avoit rendu les Lacédémoniens trop puissants. Ils soutinrent le jeune Cyrus dans sa révolte contre Artaxerxe son aîné[c], appelé Mnémon à cause de son excellente mémoire, fils et successeur de Darius. Ce jeune prince, sauvé de la prison et de la mort par sa mere Parysatis, songe à la vengeance, gagne les satrapes par ses agréments infinis, traverse l'Asie mineure, va présenter la bataille au roi son frere dans le cœur de son empire, le blesse de sa propre main, et, se croyant trop tôt vainqueur, périt par sa témérité. Les dix mille Grecs qui le servoient font cette retraite étonnante où commandoit à la fin Xénophon, grand philosophe et grand capitaine, qui en a écrit l'histoire. Les Lacédémoniens continuoient à attaquer l'empire des Perses[d], qu'Agésilas, roi de Sparte, fit trembler dans l'Asie mineure: mais les divisions de la Grece le rappelerent en son pays.

ANS DE ROME. ANS AVANT J. C.

[a] 323 [b] 350 [c] 353 [d] 358 [a] 431 [b] 404 [c] 401 [d] 396

En ce temps la ville de Veies, qui égaloit presque la gloire de Rome, après un siege de dix ans et beaucoup de divers succès, fut prise par les Romains sous la conduite de Camille. Sa générosité lui fit encore une autre conquête : les Falisques qu'il assiégeoit se donnerent à lui[a], touchés de ce qu'il leur avoit renvoyé leurs enfants, qu'un maître d'école lui avoit livrés. Rome ne vouloit pas vaincre par des trahisons, ni profiter de la perfidie d'un lâche qui abusoit de l'obéissance d'un âge innocent. Un peu après, les Gaulois sénonois entrerent en Italie[b], et assiégerent Clusium. Les Romains perdirent contre eux la fameuse bataille d'Allia.[c] Leur ville fut prise et brûlée. Pendant qu'ils se défendoient dans le Capitole, leurs affaires furent rétablies par Camille qu'ils avoient banni (1). Les Gaulois demeurerent sept mois maîtres de Rome ; et, appelés ailleurs par d'autres affaires, ils se retirerent chargés de butin.

Durant les brouilleries de la Grece, Epaminondas[d], thébain, se signala par son équité et par sa modération autant que par ses victoires. On remarque qu'il avoit pour regle de ne mentir jamais, même en riant. Ses grandes actions éclatent dans les dernieres années de Mnémon et dans les premieres d'Ochus. Sous un si grand capitaine, les Thébains sont victorieux, et la puissance de Lacédémone est abattue.

Celle des rois de Macédoine commence avec Phi-

ANS DE ROME.				ANS AVANT J. C.			
[a] 360	[b] 363	[c] 364	[d] 383	[a] 394	[b] 391	[c] 390	[d] 371

(1) Polyb. lib. 1, c. 6, lib. 2, c. 18, 22.

lippe[a], pere d'Alexandre le grand. Malgré les oppositions d'Ochus et d'Arsès son fils, rois de Perse, et malgré les difficultés plus grandes encore que lui suscitoit dans Athenes l'éloquence de Démosthene, puissant défenseur de la liberté, ce prince, victorieux durant vingt ans, assujettit toute la Grece[b], où la bataille de Chéronée qu'il gagna sur les Athéniens et sur leurs alliés lui donna une puissance absolue. Dans cette fameuse bataille, pendant qu'il rompoit les Athéniens, il eut la joie de voir Alexandre à l'âge de dix-huit ans enfoncer les troupes thébaines de la discipline d'Epaminondas, et entre autres la troupe sacrée qu'on appeloit des amis, qui se croyoit invincible. Ainsi maître de la Grece, et soutenu par un fils d'une si grande espérance, il conçut de plus hauts desseins, et ne médita rien moins que la ruine des Perses,[c] contre lesquels il fut déclaré capitaine général. Mais leur perte étoit réservée à Alexandre. Au milieu des solennités d'un nouveau mariage, Philippe fut assassiné par Pausanias[d], jeune homme de bonne maison à qui il n'avoit pas rendu justice. L'eunuque Bagoas tua dans la même année Arsès, roi de Perse, et fit régner à sa place Darius, fils d'Arsame, surnommé Codomanus. Il mérite par sa valeur qu'on se range à l'opinion, d'ailleurs la plus vraisemblable, qui le fait sortir de la famille royale.

Ainsi deux rois courageux commencerent ensemble leur regne, Darius, fils d'Arsame, et Alexandre, fils de Philippe. Ils se regardoient d'un œil jaloux,

ANS DE ROME. ANS AVANT J. C.
[a] 395 [b] 416 [c] 417 [d] 418 [a] 359 [b] 338 [c] 337 [d] 336

et sembloient nés pour se disputer l'empire du monde. Mais Alexandre voulut s'affermir avant que d'entreprendre son rival. Il vengea la mort de son pere ; il domta les peuples rebelles qui méprisoient sa jeunesse ;[a] il battit les Grecs, qui tenterent vainement de secouer le joug ; et ruina Thebes, où il n'épargna que la maison et les descendants de Pindare, dont la Grece admiroit les odes.[b] Puissant et victorieux, il marche après tant d'exploits à la tête des Grecs contre Darius,[c] qu'il défait en trois batailles rangées ;[d] entre triomphant dans Babylone et dans Suse ;[e] détruit Persépolis, ancien siege des rois de Perse ;[f] pousse ses conquêtes jusqu'aux Indes ; et vient mourir[aa] à Babylone âgé de trente-trois ans.

De son temps Manassès, frere de Jaddus souverain pontife, excita des brouilleries parmi les Juifs. Il avoit épousé[bb] la fille de Sanaballat, samaritain, que Darius avoit fait satrape de ce pays. Plutôt que de répudier cette étrangere, à quoi le conseil de Jérusalem et son frere Jaddus vouloient l'obliger, il embrassa le schisme des Samaritains. Plusieurs Juifs, pour éviter de pareilles censures, se joignirent à lui. Dès-lors il résolut de bâtir un temple près de Samarie sur la montagne de Garizim, que les Samaritains croyoient bénite, et de s'en faire le pontife. Son beau-pere, très accrédité auprès de Darius, l'assura de la protection de ce prince, et les suites lui furent encore plus favorables. Alexandre s'éleva.[cc] Sanabal-

ANS DE ROME.				ANS AVANT J. C.			
[a] 419	[b] 420	[c] 421	[d] 423	[a] 335	[b] 334	[c] 333	[d] 331
[e] 424	[f] 427	[aa] 430	[bb] 421	[e] 330	[f] 327	[aa] 324	[bb] 333
[cc] 422				[cc] 332			

lat quitta son maître, et mena des troupes au victorieux durant le siege de Tyr. Ainsi il obtint tout ce qu'il voulut; le temple de Garizim fut bâti, et l'ambition de Manassès fut satisfaite. Les Juifs cependant, toujours fideles aux Perses, refuserent à Alexandre le secours qu'il leur demandoit. Il alloit à Jérusalem, résolu de se venger; mais il fut changé à la vue du souverain pontife, qui vint au-devant de lui avec les sacrificateurs revêtus de leurs habits de cérémonie et précédés de tout le peuple habillé de blanc. On lui montra des prophéties qui prédisoient ses victoires : c'étoient celles de Daniel. Il accorda aux Juifs toutes leurs demandes, et ils lui garderent la même fidélité qu'ils avoient toujours gardée aux rois de Perse.

Durant ses conquêtes, Rome étoit aux mains avec les Samnites ses voisins[a], et avoit une peine extrême à les réduire, malgré la valeur et la conduite de Papirius Cursor, le plus illustre de ses généraux.

Après la mort d'Alexandre son empire fut partagé:[b] Perdiccas, Ptolomée fils de Lagus, Antigonus, Séleucus, Lysimaque, Antipater et son fils Cassander, en un mot tous ses capitaines, nourris dans la guerre sous un si grand conquérant, songerent à s'en rendre maîtres par les armes; ils immolerent à leur ambition toute la famille d'Alexandre[c], son frere, sa mere, ses femmes, ses enfants, et jusqu'à ses sœurs : on ne vit que des batailles sanglantes et d'effroyables révolutions.

Au milieu de tant de désordres, plusieurs peuples

ANS DE ROME. ANS AVANT J. C.

[a] 428 à 430 [b] 430 [c] 430 à 445 [b] 324

de l'Asie mineure et du voisinage s'affranchirent, et formèrent les royaumes de Pont, de Bithynie et de Pergame. La bonté du pays les rendit ensuite riches et puissants. L'Arménie secoua aussi dans le même temps le joug des Macédoniens, et devint un grand royaume. Les deux Mithridates pere et fils fonderent celui de Cappadoce. Mais les deux plus puissantes monarchies qui se soient élevées alors, furent celle d'Égypte,[a] fondée par Ptolomée fils de Lagus, d'où viennent les Lagides; et celle d'Asie ou de Syrie,[b] fondée par Séleucus, d'où viennent les Séleucides. Celle-ci comprenoit, outre la Syrie, ces vastes et riches provinces de la haute Asie qui composoient l'empire des Perses. Ainsi tout l'orient reconnut la Grece, et en apprit le langage.

La Grece elle-même étoit opprimée par les capitaines d'Alexandre. La Macédoine son ancien royaume, qui donnoit des maîtres à l'orient, étoit en proie au premier venu. Les enfants de Cassander se chasserent les uns les autres de ce royaume.[c] Pyrrhus, roi des Épirotes, qui en avoit occupé une partie,[d] fut chassé par Démétrius Poliorcete, fils d'Antigonus,[e] qu'il chassa aussi à son tour:[f] il est lui-même chassé encore une fois par Lysimaque,[aa] et Lysimaque par Séleucus, que Ptolomée Céraunus[bb], chassé d'Égypte par son pere Ptolomée I, tua en traître malgré ses bienfaits. Ce perfide n'eut pas plutôt envahi la Macédoine, qu'il fut attaqué par

ANS DE ROME.				ANS AVANT J. C.			
[a] 431	[b] 442	[c] 458	[d] 460	[a] 323	[b] 312	[c] 296	[d] 294
[e] 465	[f] 468	[aa] 473	[bb] 474	[e] 289	[f] 286	[aa] 281	[bb] 280

les Gaulois,[a] et périt dans un combat qu'il leur donna.

Durant les troubles de l'orient ces peuples vinrent dans l'Asie mineure, conduits par leur roi Brennus, et s'établirent dans la Gallogrece ou Galatie, nommée ainsi de leur nom, d'où ils se jeterent dans la Macédoine qu'ils ravagerent, et firent trembler toute la Grece. Mais leur armée périt[b] dans l'entreprise sacrilege du temple de Delphes. Cette nation remuoit par-tout, et par-tout elle étoit malheureuse.

Quelques années devant l'affaire de Delphes,[c] les Gaulois d'Italie, que leurs guerres continuelles et leurs victoires fréquentes rendoient la terreur des Romains, furent excités contre eux par les Samnites, les Brutiens et les Étruriens (1). Ils remporterent d'abord une nouvelle victoire, mais ils en souillerent la gloire en tuant des ambassadeurs. Les Romains indignés marchent contre eux[d], les défont, entrent dans leurs terres où ils fondent une colonie, les battent encore deux fois, en assujettissent une partie, et réduisent l'autre à demander la paix.

Après que les Gaulois d'orient eurent été chassés de la Grece[e], Antigonus Gonatas, fils de Démétrius Poliorcete, qui régnoit depuis douze ans dans la Grece, mais fort peu paisible, envahit sans peine la Macédoine. Pyrrhus étoit occupé ailleurs. Chassé

ANS DE ROME.				ANS AVANT J. C.			
[a] 475	[b] 476	[c] 481	[d] 472	[a] 279	[b] 278	[c] 283	[d] 282
[e] 477				[e] 277			

(1) Polyb. lib. 2, c. 20

de ce royaume[a], il espéra de contenter son ambition par la conquête de l'Italie, où il fut appelé par les Tarentins : la bataille que les Romains venoient de gagner sur eux et sur les Samnites ne leur laissoit que cette ressource. Il remporta contre les Romains[b] des victoires qui le ruinoient. Les éléphants de Pyrrhus les étonnerent : mais le consul Fabrice fit bientôt voir aux Romains que Pyrrhus pouvoit être vaincu. Le roi et le consul sembloient se disputer la gloire de la générosité plus encore que celle des armes : Pyrrhus rendit au consul tous les prisonniers sans rançon, disant qu'il falloit faire la guerre avec le fer, et non point avec l'argent ;[c] et Fabrice renvoya au roi son perfide médecin qui étoit venu lui offrir d'empoisonner son maître.

En ces temps la religion et la nation judaïque commence à éclater parmi les Grecs. Ce peuple, bien traité par les rois de Syrie, vivoit tranquillement selon ses lois. Antiochus le dieu, petit-fils de Séleucus, les répandit dans l'Asie mineure, d'où ils s'étendirent dans la Grece, et jouirent par-tout des mêmes droits et de la même liberté que les autres citoyens(1). Ptolomée, fils de Lagus, les avoit déja établis en Egypte. Sous son fils Ptolomée Philadelphe,[d] leurs écritures furent tournées en grec, et on vit paroître cette célebre version appelée la version des septante. C'étoient de savants vieillards qu'Eléazar, souverain pontife, envoya au roi, qui les demandoit. Quelques

ANS DE ROME. ANS AVANT J. C.
[a] 474 [b] 475 [c] 476 [d] 477 [a] 280 [b] 279 [c] 278 [d] 277

(1) Jos. Ant. XII, 3.

uns veulent qu'ils n'aient traduit que les cinq livres de la loi (1). Le reste des livres sacrés pourroit dans la suite avoir été mis en grec pour l'usage des Juifs répandus dans l'Égypte et dans la Grece, où ils oublierent non seulement leur ancienne langue, qui étoit l'hébreu, mais encore le chaldéen, que la captivité leur avoit appris. Ils se firent un grec mêlé d'hébraïsmes, qu'on appelle le langage hellénistique : les septante et tout le nouveau testament est écrit en ce langage. Durant cette dispersion des Juifs leur temple fut célebre par toute la terre, et tous les rois d'orient y présentoient leurs offrandes.

L'occident étoit attentif à la guerre des Romains et de Pyrrhus. Enfin ce roi fut défait par le consul Curius[a], et repassa en Épire. Il n'y demeura pas long-temps en repos, et voulut se récompenser sur la Macédoine des mauvais succès d'Italie. Antigonus Gonatas fut renfermé dans Thessalonique,[b] et contraint d'abandonner à Pyrrhus tout le reste du royaume. Il reprit cœur pendant que Pyrrhus inquiet et ambitieux faisoit la guerre[c] aux Lacédémoniens et aux Argiens. Les deux rois ennemis furent introduits dans Argos en même temps par deux cabales contraires et par deux portes différentes. Il se donna dans la ville un grand combat : une mere qui vit son fils poursuivi par Pyrrhus qu'il avoit blessé écrasa ce prince d'un coup de pierre. Antigonus, défait d'un tel ennemi, rentra dans la Macédoine,

ANS DE ROME.	ANS AVANT J. C.
[a] 479 [b] 480 [c] 482	[a] 275 [b] 274 [c] 272

(1) Jos. Ant. I, 1 ; XII, 2.

qui, après quelques changements, demeura paisible à sa famille. La ligue des Achéens l'empêcha de s'accroître : c'étoit le dernier rempart de la liberté de la Grece, et ce fut elle qui en produisit les derniers héros avec Aratus et Philopœmen.

Les Tarentins, que Pyrrhus entretenoit d'espérance, appelerent les Carthaginois après sa mort. Ce secours leur fut inutile : ils furent battus avec les Brutiens et les Samnites leurs alliés. Ceux-ci, après soixante et douze ans de guerre continuelle, furent forcés à subir le joug des Romains. Tarente les suivit de près; les peuples voisins ne tinrent pas : ainsi tous les anciens peuples d'Italie furent subjugués. Les Gaulois, souvent battus, n'osoient remuer.

Après 480 ans de guerre les Romains se virent les maîtres en Italie (1), et commencerent à regarder les affaires du dehors : ils entrerent en jalousie contre les Carthaginois, trop puissants dans leur voisinage par les conquêtes qu'ils faisoient dans la Sicile, d'où ils venoient d'entreprendre sur eux et sur l'Italie, en secourant les Tarentins.

La république de Carthage tenoit les deux côtes de la mer Méditerranée. Outre celle d'Afrique qu'elle possédoit presque toute entiere, elle s'étoit étendue du côté d'Espagne par le détroit. Maîtresse de la mer et du commerce, elle avoit envahi les isles de Corse et de Sardaigne. La Sicile avoit peine à se défendre, et l'Italie étoit menacée de trop près

(1) Polyb. lib. 1, 2, c. 1.

pour ne pas craindre. De là les guerres puniques[a], malgré les traités mal observés de part et d'autre.

La premiere[b] apprit aux Romains à combattre sur la mer. Ils furent maîtres d'abord dans un art qu'ils ne connoissoient pas, et le consul Duilius, qui donna la premiere bataille navale[c], la gagna. Régulus soutint cette gloire,[d] et aborda en Afrique, où il eut à combattre ce prodigieux serpent contre lequel il fallut employer toute son armée. Tout cede : Carthage réduite à l'extrémité ne se sauve que par le secours de Xantippe, lacédémonien. Le général romain est battu et pris[e] : mais sa prison le rend plus illustre que ses victoires. Renvoyé sur sa parole pour ménager l'échange des prisonniers, il vient soutenir dans le sénat la loi qui ôtoit toute espérance à ceux qui se laissoient prendre, et retourne à une mort assurée. Deux épouvantables naufrages contraignirent les Romains d'abandonner de nouveau l'empire de la mer aux Carthaginois. La victoire demeura long-temps douteuse entre les deux peuples ; et les Romains furent prêts à céder : mais ils réparerent leur flotte. Une seule bataille décida[f], et le consul Lutatius acheva la guerre. Carthage fut obligée à payer tribut et à quitter avec la Sicile toutes les isles qui étoient entre la Sicile et l'Italie. Les Romains gagnerent cette isle toute entiere, à la réserve de ce qu'y tenoit Hiéron, roi de Syracuse, leur allié (1).

ANS DE ROME.				ANS AVANT J. C.			
[a] 490	[b] 494	[c] 495	[d] 498	[a] 264	[b] 260	[c] 259	[d] 256
[e] 499	[f] 513			[e] 255	[f] 241		

(1) Polyb. lib. 1, c. 62, 63; lib. 2, c. 1.

Après la guerre achevée, les Carthaginois penserent périr par le soulèvement de leur armée : ils l'avoient composée, selon leur coutume, de troupes étrangeres, qui se révolterent pour leur paie. Leur cruelle domination fit joindre à ces troupes mutinées presque toutes les villes de leur empire; et Carthage étroitement assiégée étoit perdue sans Amilcar, surnommé Barcas. Lui seul avoit soutenu la derniere guerre.[a] Ses citoyens lui durent encore la victoire qu'ils remporterent sur les rebelles : il leur en coûta la Sardaigne, que la révolte de leur garnison ouvrit aux Romains (1). De peur de s'embarrasser avec eux dans une nouvelle querelle, Carthage céda malgré elle une isle si importante, et augmenta son tribut. Elle songeoit à rétablir en Espagne son empire ébranlé par la révolte : Amilcar passa dans cette province avec son fils Annibal[b], âgé de neuf ans, et y mourut dans une bataille. Durant neuf ans qu'il y fit la guerre avec autant d'adresse que de valeur, son fils se formoit sous un si grand capitaine, et tout ensemble il concevoit une haine implacable contre les Romains. Son allié Asdrubal fut donné pour successeur à son pere. Il gouverna sa province avec beaucoup de prudence, et y bâtit Carthage la neuve, qui tenoit l'Espagne en sujétion.

Les Romains étoient occupés dans la guerre contre Teuta, reine d'Illyrie, qui exerçoit impunément la

ANS DE ROME.	ANS AVANT J. C.
[a] 516 [b] 524	[a] 238 [b] 230.

(1) Polyb. lib. 1, c. 79, 83, 88.

piraterie sur toute la côte. Enflée du butin qu'elle faisoit sur les Grecs et sur les Epirotes[a], elle méprisa les Romains, et tua leur ambassadeur. Elle fut bientôt accablée : les Romains ne lui laisserent qu'une petite partie de l'Illyrie,[b] et gagnerent l'isle de Corfou que cette reine avoit usurpée. Ils se firent alors respecter en Grece par une solennelle ambassade ; et ce fut la premiere fois qu'on y connut leur puissance. Les grands progrès d'Asdrubal leur donnoient de la jalousie : mais les Gaulois d'Italie (1) les empêchoient de pourvoir aux affaires de l'Espagne. Il y avoit quarante-cinq ans qu'ils demeuroient en repos : la jeunesse qui s'étoit élevée durant ce temps ne songeoit plus aux pertes passées, et commençoit à menacer Rome (2). Les Romains, pour attaquer avec sûreté de si turbulents voisins, s'assurerent des Carthaginois. Le traité fut conclu avec Asdrubal, qui promit de ne passer point au-delà de l'Ebre.

La guerre entre les Romains et les Gaulois se fit avec fureur de part et d'autre[c] : les transalpins se joignirent aux cisalpins : tous furent battus. Concolitanus, un des rois gaulois, fut pris dans la bataille : Anéroestus, un autre roi, se tua lui-même. Les Romains victorieux passerent le Pô pour la premiere fois, résolus d'ôter aux Gaulois les environs de ce fleuve dont ils étoient en possession de-

ANS DE ROME.			ANS AVANT J. C.		
[a] 525	[b] 526	[c] 530	[a] 229	[b] 228	[c] 224

(1) Polyb. lib. 2, c. 12, 22.—(2) *id. ibid.* c. 21.

puis tant de siecles. La victoire les suivit par-tout; Milan fut pris; presque tout le pays fut assujetti.

En ce temps Asdrubal mourut[a]; et Annibal, quoiqu'il n'eût encore que 25 ans, fut mis à sa place. Dès-lors on prévit la guerre. Le nouveau gouverneur entreprit ouvertement de domter l'Espagne sans aucun respect des traités.[b] Rome alors écouta les plaintes de Sagonte son alliée. Les ambassadeurs romains vont à Carthage. Les Carthaginois rétablis n'étoient plus d'humeur à céder : la Sicile ravie de leurs mains, la Sardaigne injustement enlevée, et le tribut augmenté, leur tenoient au cœur. Ainsi la faction qui vouloit qu'on abandonnât Annibal se trouva foible.

Ce général songeoit à tout. De secretes ambassades l'avoient assuré des Gaulois d'Italie, qui, n'étant plus en état de rien entreprendre par leurs propres forces, embrasserent cette occasion de se relever. Annibal traverse l'Ebre, les Pyrénées, toute la Gaule transalpine, les Alpes, et tombe comme en un moment sur l'Italie. Les Gaulois ne manquent point de fortifier son armée, et font un dernier effort pour leur liberté.[c] Quatre batailles perdues font croire que Rome alloit tomber.[d] La Sicile prend le parti du vainqueur. Hiéronyme[e], roi de Syracuse, se déclare contre les Romains; presque toute l'Italie les abandonne[f]; et la derniere ressource de la république semble périr en Espagne avec les deux Scipions[aa].

ANS DE ROME.				ANS AVANT J. C.			
[a] 534	[b] 535	[c] 536	[d] 537	[a] 220	[b] 219	[c] 218	[d] 217
[e] 538	[f] 539	[aa] 542.		[e] 216	[f] 215	[aa] 212.	

Dans de telles extrémités Rome dut son salut à trois grands hommes. La constance de Fabius Maximus, qui, se mettant au-dessus des bruits populaires, faisoit la guerre en retraite, fut un rempart à sa patrie. Marcellus, qui fit lever le siege de Nole[a] et prit Syracuse[b], donnoit vigueur aux troupes par ces actions. Mais Rome, qui admiroit ces deux grands hommes, crut voir dans le jeune Scipion quelque chose de plus grand. Les merveilleux succès de ses conseils confirmerent l'opinion qu'on avoit qu'il etoit de race divine, et qu'il conversoit avec les dieux. A l'âge de 24 ans[c] il entreprend d'aller en Espagne, où son pere et son oncle venoient de périr :[d] il attaque Carthage la neuve comme s'il eût agi par inspiration, et ses soldats l'emportent d'abord. Tous ceux qui le voient sont gagnés au peuple romain : les Carthaginois lui quittent l'Espagne[e] : à son abord en Afrique, les rois se donnent à lui, Carthage tremble à son tour, et voit ses armées défaites[f] : Annibal, victorieux durant seize ans, est vainement rappelé, et ne peut défendre sa patrie : Scipion y donne la loi[aa] : le nom d'Africain est sa récompense. Le peuple romain ayant abattu les Gaulois et les Africains ne voit plus rien à craindre, et combat dorénavant sans péril.

Au milieu de la premiere guerre punique, Théodote, gouverneur de la Bactrienne,[bb] enleva mille villes à Antiochus appelé le dieu, fils d'Antiochus Soter, roi de Syrie. Presque tout l'orient suivit cet

ANS DE ROME,				ANS AVANT J. C.			
[a] 540	[b] 542	[c] 543	[d] 544	[a] 214	[b] 212	[c] 211	[d] 210
[e] 548	[f] 551	[aa] 552	[bb] 504	[e] 206	[f] 203	[aa] 202	[bb] 250

exemple. Les Parthes se révolterent sous la conduite d'Arsace, chef de la maison des Arsacides, et fondateur d'un empire qui s'étendit peu-à-peu dans toute la haute Asie.

Les rois de Syrie et ceux d'Égypte, acharnés les uns contre les autres, ne songeoient qu'à se ruiner mutuellement, ou par la force, ou par la fraude. Damas et son territoire, qu'on appeloit la Cœlésyrie, et qui confinoit aux deux royaumes, fut le sujet de leurs guerres; et les affaires de l'Asie étoient entièrement séparées de celles de l'Europe.

Durant tous ces temps la philosophie florissoit dans la Grece. La secte des philosophes italiques et celle des ioniques la remplissoient de grands hommes, parmi lesquels il se mêla beaucoup d'extravagants à qui la Grece curieuse ne laissa pas de donner le nom de philosophes. Du temps de Cyrus et de Cambyse, Pythagore commença la secte italique dans la grande Grece, aux environs de Naples. A-peu-près dans le même temps, Thalès, milésien, forma la secte ionique. De là sont sortis ces grands philosophes, Héraclite, Démocrite, Empédocle, Parménides; Anaxagore, qui, un peu avant la guerre du Péloponnese, fit voir le monde construit par un Esprit éternel; Socrate, qui, un peu après, ramena la philosophie à l'étude des bonnes mœurs, et fut le pere de la philosophie morale; Platon, son disciple, chef de l'académie; Aristote, disciple de Platon et précepteur d'Alexandre, chef des péripatéticiens; sous les successeurs d'Alexandre, Zénon, nommé Cittien, d'une ville de l'isle de Cypre où il étoit né, chef des stoïciens; et Epicure, athénien,

chef des philosophes qui portent son nom, si toutefois on peut nommer philosophes ceux qui nioient ouvertement la providence, et qui, ignorant ce que c'est que le devoir, définissoient la vertu par le plaisir. On peut compter parmi les plus grands philosophes, Hippocrate, le pere de la médecine, qui éclata au milieu des autres dans ces heureux temps de la Grece.

Les Romains avoient dans le même temps une autre espece de philosophie qui ne consistoit point en disputes ni en discours, mais dans la frugalité, dans la pauvreté, dans les travaux de la vie rustique et dans ceux de la guerre, où ils faisoient leur gloire de celle de leur patrie et du nom romain : ce qui les rendit enfin maîtres de l'Italie et de Carthage.

NEUVIEME ÉPOQUE.

Scipion, ou Carthage vaincue.

L'AN 552 de la fondation de Rome, environ 250 ans après la fondation de la monarchie des Perses, et 202 ans avant Jésus-Christ, Carthage fut assujettie aux Romains. Annibal ne laissoit pas sous main de leur susciter des ennemis par-tout où il pouvoit : mais il ne fit qu'entraîner tous ses amis anciens et nouveaux dans la ruine de sa patrie et dans la sienne. Par les victoires du consul Flaminius, Philippe, roi de Macédoine, allié des Carthaginois, fut abattu[a]; les rois de Macédoine réduits à

ANS DE ROME. ANS AVANT J. C.

[a] 556 [a] 198

l'étroit, et la Grece[a] affranchie de leur joug. Les Romains entreprirent de faire périr Annibal, qu'ils trouvoient encore redoutable après sa perte. Ce grand capitaine,[b] réduit à se sauver de son pays, remua l'orient contre eux, et attira leurs armes en Asie. Par ses puissants raisonnements, Antiochus surnommé le grand, roi de Syrie, devint jaloux de leur puissance,[c] et leur fit la guerre : mais il ne suivit pas en la faisant les conseils d'Annibal qui l'y avoit engagé. Battu par mer et par terre, il reçut la loi que lui imposa le consul Lucius Scipion, frere de Scipion l'Africain, et il fut renfermé dans le mont Taurus. Annibal, réfugié chez Prusias, roi de Bithynie,[d] échappa aux Romains par le poison. Ils sont redoutés par toute la terre, et ne veulent plus souffrir d'autre puissance que la leur. Les rois étoient obligés de leur donner leurs enfants pour ôtage de leur foi. Antiochus, depuis appelé l'illustre ou Epiphanes, second fils d'Antiochus le grand, roi de Syrie, demeura long-temps à Rome en cette qualité ; mais sur la fin du regne de Séleucus Philopator, son frere aîné, il fut rendu ;[e] et les Romains voulurent avoir à sa place Démétrius Soter, fils du roi, alors âgé de dix ans. Dans ce contre-temps, Séleucus mourut[f] ; et Antiochus usurpa le royaume sur son neveu. Les Romains étoient appliqués aux affaires de la Macédoine, où Persée inquiétoit ses voisins et ne vouloit plus s'en tenir aux conditions imposées au roi Philippe son pere.

ANS DE ROME.				ANS AVANT J. C.			
[a] 558	[b] 559	[c] 561	[d] 572	[a] 196	[b] 195	[c] 193	[d] 182
[e] 578	[f] 579			[e] 176	[f] 175		

Ce fut alors que commencerent[a] les persécutions du peuple de Dieu. Antiochus l'illustre régnoit comme un furieux: il tourna toute sa fureur contre les Juifs, et entreprit de ruiner le temple, la loi de Moïse, et toute la nation. L'autorité des Romains l'empêcha de se rendre maître de l'Égypte.[b] Ils faisoient la guerre à Persée, qui, plus prompt à entreprendre qu'à exécuter, perdoit ses alliés par son avarice, et ses armées par sa lâcheté. Vaincu par le consul Paul Emile,[c] il fut contraint de se livrer entre ses mains. Gentius, roi de l'Illyrie, son allié, abattu en trente jours par le préteur Anicius, venoit d'avoir un sort semblable. Le royaume de Macédoine, qui avoit duré 700 ans, et avoit, près de 200 ans, donné des maîtres non seulement à la Grece, mais encore à tout l'orient, ne fut plus qu'une province romaine. Les fureurs d'Antiochus s'augmentoient contre le peuple de Dieu. On voit paroître alors la résistance de Mathathias, sacrificateur, de la race de Phinées, et imitateur de son zele; les ordres qu'il donne en mourant pour le salut de son peuple[d]; les victoires de Judas le Machabée[e], son fils, malgré le nombre infini de ses ennemis; l'élévation de la famille des Asmonéens, ou des Machabées[f]; la nouvelle dédicace du temple, que les gentils avoient profané; le pontificat de Judas, et la gloire du sacerdoce rétablie[aa]; la mort d'Antiochus, digne de son impiété et de son orgueil; sa fausse conversion durant sa derniere maladie, et l'implacable

ANS DE ROME.	ANS AVANT J. C.
[a] 581 [b] 583 [c] 586 [d] 587 [e] 588 [f] 589 [aa] 590	[a] 173 [b] 171 [c] 168 [d] 167 [e] 166 [f] 165 [aa] 164.

colere de Dieu sur ce roi superbe. Son fils Antiochus Eupator, encore en bas âge, lui succéda, sous la tutele de Lysias son gouverneur. Durant cette minorité, Démétrius Soter, qui étoit en ôtage à Rome, crut se pouvoir rétablir; mais il ne put obtenir du sénat d'être renvoyé dans son royaume: la politique romaine aimoit mieux un roi enfant.

Sous Antiochus Eupator la persécution du peuple de Dieu[a] et les victoires de Judas le Machabée continuent.[b] La division se met dans le royaume de Syrie. Démétrius s'échappe de Rome; les peuples le reconnoissent; le jeune Antiochus est tué avec Lysias son tuteur. Mais les Juifs ne sont pas mieux traités sous Démétrius que sous ses prédécesseurs: il éprouve le même sort; ses généraux sont battus par Judas le Machabée; et la main du superbe Nicanor, dont il avoit si souvent menacé le temple, y est attachée. Mais un peu après, Judas, accablé par la multitude,[c] fut tué en combattant avec une valeur étonnante. Son frere Jonathas succede à sa charge, et soutient sa réputation. Réduit à l'extrémité, son courage ne l'abandonna pas. Les Romains, ravis d'humilier les rois de Syrie, accorderent leur protection aux Juifs; et l'alliance que Judas avoit envoyé leur demander fut accordée, sans aucun secours toutefois: mais la gloire du nom romain ne laissoit pas d'être un grand support au peuple affligé.

Les troubles de la Syrie croissoient tous les jours. Alexandre Balas, qui se vantoit d'être fils d'Antio-

ANS DE ROME. ANS AVANT J. C.
[a] 591 [b] 592 [c] 593 [a] 163 [b] 162 [c] 161

chus l'illustre,[a] fut mis sur le trône par ceux d'Antioche. Les rois d'Égypte, perpétuels ennemis de la Syrie, se mêloient dans ses divisions pour en profiter. Ptolomée Philométor soutint Balas. La guerre fut sanglante : Démétrius Soter y fut tué[b], et ne laissa pour venger sa mort que deux jeunes princes encore en bas âge, Démétrius Nicator et Antiochus Sidetes. Ainsi l'usurpateur demeura paisible, et le roi d'Égypte lui donna sa fille Cléopâtre en mariage. Balas, qui se crut au-dessus de tout, se plongea dans la débauche, et s'attira le mépris de tous ses sujets.

En ce temps Philométor[c] jugea le fameux procès que les Samaritains firent aux Juifs (1). Ces schismatiques, toujours opposés au peuple de Dieu, ne manquoient point de se joindre à leurs ennemis ; et, pour plaire à Antiochus l'illustre, leur persécuteur, ils avoient consacré leur temple de Garizim[d] à Jupiter hospitalier. Malgré cette profanation, ces impies ne laissèrent pas de soutenir quelque temps après à Alexandrie, devant Ptolomée Philométor, que ce temple devoit l'emporter sur celui de Jérusalem. Les parties contestèrent devant le roi (2), et s'engagèrent de part et d'autre, à peine de la vie, à justifier leurs prétentions par les termes de la loi de Moïse. Les Juifs gagnèrent leur cause, et les Samaritains furent punis de mort selon la

ANS DE ROME.				ANS AVANT J. C.			
[a] 600	[b] 604	[c] 604	[d] 587	[a] 154	[b] 150	[c] 150	[d] 167

(1) 2 Mac. VI, 2. Jos. Ant. lib. 12, 7. — (2) Jos. Ant. lib. 13, c. 6.

convention. Le même roi permit à Onias, de la race sacerdotale, de bâtir en Égypte le temple d'Héliopolis sur le modele de celui de Jérusalem (1); entreprise qui fut condamnée par tout le conseil des Juifs, et jugée contraire à la loi.

Cependant Carthage remuoit, et souffroit avec peine les lois que Scipion l'Africain lui avoit imposées. Les Romains résolurent sa perte totale; et la troisieme guerre punique fut entreprise.

Le jeune Démétrius Nicator[a], sorti de l'enfance, songeoit à se rétablir sur le trône de ses ancêtres; et la mollesse de l'usurpateur lui faisoit tout espérer. A son approche Balas se troubla[b]; son beau-pere Philométor se déclara contre lui, parceque Balas ne voulut pas lui laisser prendre son royaume: l'ambitieuse Cléopâtre sa femme le quitta pour épouser son ennemi; et il périt enfin de la main des siens après la perte d'une bataille. Philométor mourut peu de jours après des blessures qu'il y reçut; et la Syrie fut délivrée de deux ennemis.

On vit tomber en ce même temps deux grandes villes. Carthage fut prise et réduite en cendre par Scipion AEmilien, qui confirma, par cette victoire, le nom d'Africain dans sa maison, et se montra digne héritier du grand Scipion son aïeul. Corinthe eut la même destinée, et la république des Achéens périt avec elle. Le consul Mummius ruina de fond en comble cette ville la plus voluptueuse de la Grece

ANS DE ROME.	ANS AVANT J. C.
[a] 606 [b] 608	[a] 148 [b] 146

(1) Jos. Ant. lib. 13, c. 6.

et la plus ornée. Il en transporta à Rome les incomparables statues, sans en connoître le prix : les Romains ignoroient les arts de la Grece, et se contentoient de savoir la guerre, la politique et l'agriculture.

Durant les troubles de Syrie les Juifs se fortifierent : Jonathas se vit recherché des deux partis ; et Nicator victorieux le traita de frere. Il en fut bientôt récompensé ; dans une sédition,[a] les Juifs accourus le tirerent d'entre les mains des rebelles : Jonathas fut comblé d'honneurs. Mais quand le roi se crut assuré, il reprit les desseins de ses ancêtres, et les Juifs furent tourmentés comme auparavant.

Les troubles de Syrie recommencerent : Diodote, surnommé Tryphon, éleva un fils de Balas, qu'il nomma Antiochus le dieu, et lui servit de tuteur pendant son bas âge. L'orgueil de Démétrius souleva les peuples ; toute la Syrie étoit en feu : Jonathas sut profiter de la conjoncture,[b] et renouvella l'alliance avec les Romains. Tout lui succédoit, quand Tryphon, par un manquement de parole, le fit périr avec ses enfants. Son frere Simon, le plus prudent et le plus heureux des Machabées, lui succéda ; et les Romains le favoriserent, comme ils avoient fait ses prédécesseurs. Tryphon ne fut pas moins infidele à son pupille Antiochus qu'il l'avoit été à Jonathas : il fit mourir cet enfant, par le moyen des médecins, sous prétexte de le faire tailler de la pierre qu'il n'avoit pas, et se rendit maître d'une partie du royaume. Simon prit le parti de Démétrius Nicator, roi légitime ; et après avoir obtenu de lui

ANS DE ROME.	ANS AVANT J. C.
[a] 610 [b] 611	[a] 144 [b] 143

la liberté de son pays, il la soutint par les armes contre le rebelle Tryphon. Les Syriens furent chassés de la citadelle qu'ils tenoient dans Jérusalem[a], et ensuite de toutes les places de la Judée. Ainsi les Juifs, affranchis du joug des gentils par la valeur de Simon, accorderent les droits royaux à lui et à sa famille ; et Démétrius Nicator consentit à ce nouvel établissement. Là commence le nouveau royaume du peuple de Dieu, et la principauté des Asmonéens, toujours jointe au souverain sacerdoce.

En ces temps l'empire des Parthes s'étendit sur la Bactrienne et sur les Indes par les victoires de Mithridate[b], le plus vaillant des Arsacides. Pendant qu'il s'avançoit vers l'Euphrate, Démétrius Nicator, appelé par les peuples de cette contrée que Mithridate venoit de soumettre, espéroit de réduire à l'obéissance les Parthes que les Syriens traitoient toujours de rebelles. Il remporta plusieurs victoires ; et prêt à retourner dans la Syrie pour y accabler Tryphon, il tomba dans un piege qu'un général de Mithridate lui avoit tendu : ainsi il demeura prisonnier des Parthes. Tryphon, qui se croyoit assuré par le malheur de ce prince, se vit tout d'un coup abandonné des siens[c] : ils ne pouvoient plus souffrir son orgueil. Durant la prison de Démétrius leur roi légitime, ils se donnerent à sa femme Cléopâtre et à ses enfants : mais il fallut chercher un défenseur à ces princes encore en bas âge. Ce soin regardoit naturellement Antiochus Sidetes, frere de Démétrius. Cléopâtre le fit reconnoître dans

ANS DE ROME. ANS AVANT J. C.
[a] 612 [b] 613 [c] 614 [a] 142 [b] 141 [c] 140

tout le royaume. Elle fit plus : Phraate, frere et successeur de Mithridate, traita Nicator en roi, et lui donna sa fille Rodogune en mariage ; en haine de cette rivale, Cléopâtre, à qui elle ôtoit la couronne avec son mari, épousa Antiochus Sidetes, et se résolut à régner par toute sorte de crimes. Le nouveau roi attaqua Tryphon : Simon se joignit à lui dans cette entreprise[a] ; et le tyran, forcé dans toutes ses places, finit comme il le méritoit. Antiochus, maître du royaume,[b] oublia bientôt les services que Simon lui avoit rendus dans cette guerre, et le fit périr. Pendant qu'il ramassoit contre les Juifs toutes les forces de la Syrie, Jean Hyrcan, fils de Simon, succéda au pontificat de son pere, et tout le peuple se soumit à lui. Il soutint le siege dans Jérusalem avec beaucoup de valeur ; et la guerre qu'Antiochus méditoit contre les Parthes, pour délivrer son frere captif, lui fit accorder aux Juifs des conditions supportables.

En même temps que cette paix se conclut, les Romains, qui commençoient à être trop riches, trouverent de redoutables ennemis dans la multitude effroyable de leurs esclaves. Eunus, esclave lui-même, les souleva en Sicile[c] ; et il fallut employer à les réduire toute la puissance romaine.

Un peu après, la succession d'Attalus, roi de Pergame, qui fit par son testament le peuple romain son héritier, mit la division dans la ville. Les troubles des Gracques commencerent. Le séditieux tribunat de Tibérius Gracchus, un des premiers

ANS DE ROME.	ANS AVANT J. C.
[a] 615 [b] 619 [c] 621	[a] 139 [b] 135 [c] 133

hommes de Rome, le fit périr: tout le sénat le tua par la main de Scipion Nasica, et ne vit que ce moyen d'empêcher la dangereuse distribution d'argent dont cet éloquent tribun flattoit le peuple. Scipion AEmilien rétablissoit la discipline militaire; et ce grand homme, qui avoit détruit Carthage, ruina encore en Espagne Numance, la seconde terreur des Romains.

Les Parthes se trouverent foibles contre Sidetes: ses troupes[a], quoique corrompues par un luxe prodigieux, eurent un succès surprenant. Jean Hyrcan, qui l'avoit suivi dans cette guerre avec ses Juifs, y signala sa valeur, et fit respecter la religion judaïque lorsque l'armée s'arrêta, pour lui donner le loisir de célébrer le jour du repos. Tout cédoit; et Phraate vit son empire réduit à ses anciennes limites: mais, loin de désespérer de ses affaires, il crut que son prisonnier lui serviroit à les rétablir et à envahir la Syrie. Dans cette conjoncture, Démétrius éprouva un sort bizarre: il fut souvent relâché, et autant de fois retenu, suivant que l'espérance ou la crainte prévaloient dans l'esprit de son beau-pere; enfin un moment heureux, où Phraate ne vit de ressource que dans la diversion qu'il vouloit faire en Syrie par son moyen,[b] le mit tout-à-fait en liberté. A ce moment le sort tourna: Sidetes, qui ne pouvoit soutenir ses effroyables dépenses que par des rapines insupportables, fut accablé tout d'un coup par un soulèvement général des peuples, et périt avec son armée tant de fois victorieuse. Ce fut en vain

ANS DE ROME.	ANS AVANT J. C.
[a] 622 [b] 624	[a] 132 [b] 130

que Phraate fit courir après Démétrius : il n'étoit plus temps ; ce prince étoit rentré dans son royaume. Sa femme Cléopâtre, qui ne vouloit que régner, retourna bientôt avec lui ; et Rodogune fut oubliée.

Hyrcan profita du temps : il prit Sichem aux Samaritains, et renversa de fond en comble le temple de Garizim, deux cents ans après qu'il avoit été bâti par Sanaballat. Sa ruine n'empêcha pas les Samaritains de continuer leur culte sur cette montagne ; et les deux peuples demeurerent irréconciliables. L'année d'après[a], toute l'Idumée, unie par les victoires d'Hyrcan au royaume de Judée, reçut la loi de Moïse avec la circoncision. Les Romains continuerent leur protection à Hyrcan, et lui firent rendre les villes que les Syriens lui avoient ôtées.

L'orgueil et les violences de Démétrius Nicator[b] ne laisserent pas la Syrie long-temps tranquille. Les peuples se révolterent.[c] Pour entretenir leur révolte, l'Égypte ennemie leur donna un roi : ce fut Alexandre Zébina, fils de Balas. Démétrius fut battu ; et Cléopâtre, qui crut régner plus absolument sous ses enfants que sous son mari, le fit périr. Elle ne traita pas mieux son fils aîné Séleucus, qui vouloit régner malgré elle. Son second fils Antiochus[d], appelé Grypus, avoit défait les rebelles, et revenoit victorieux : [e]Cléopâtre lui présenta en cérémonie la coupe empoisonnée, que son fils, averti de ses desseins pernicieux, lui fit avaler. Elle laissa en mourant une semence éternelle de division entre

ANS DE ROME.				ANS AVANT J. C.			
[a] 625	[b] 626	[c] 629	[d] 630	[a] 129	[b] 128	[c] 125	[d] 124
[e] 633				[e] 121			

les enfants qu'elle avoit eus des deux freres, Démétrius Nicator et Antiochus Sidetes.[a] La Syrie ainsi agitée ne fut plus en état de troubler les Juifs. Jean Hyrcan prit Samarie, et ne put convertir les Samaritains. Cinq ans après il mourut : la Judée demeura paisible à ses deux enfants, Aristobule[b] et Alexandre Jannée[c], qui régnerent l'un après l'autre sans être incommodés des rois de Syrie.

Les Romains laissoient ce riche royaume se consumer par lui-même, et s'étendoient du côté de l'occident. Durant les guerres de Démétrius Nicator et de Zébina[d], ils commencerent à s'étendre au-delà des Alpes[e] ; et Sextius, vainqueur des Gaulois nommés Saliens, établit dans la ville d'Aix une colonie qui porte encore son nom. Les Gaulois se défendoient mal. Fabius domta les Allobroges et tous les peuples voisins[f] ; et la même année que Grypus fit boire à sa mere le poison qu'elle lui avoit préparé[aa], la Gaule narbonnoise, réduite en province, reçut le nom de province romaine. Ainsi l'empire romain s'agrandissoit, et occupoit peu à peu toutes les terres et toutes les mers du monde connu. Mais autant que la face de la république paroissoit belle au-dehors par les conquêtes, autant étoit-elle défigurée par l'ambition désordonnée de ses citoyens et par ses guerres intestines. Les plus illustres des Romains devinrent les plus pernicieux au bien public. Les deux Gracques, en flattant le peuple, commencerent des divisions qui ne finirent qu'avec la

ANS DE ROME.				ANS AVANT J. C.			
[a] 645	[b] 650	[c] 651	[d] 629	[a] 109	[b] 104	[c] 103	[d] 125
[e] 630	[f] 631	[aa] 633		[e] 124	[f] 123	[aa] 121	

république. Caïus, frere de Tibérius, ne put souffrir qu'on eût fait mourir un si grand homme d'une maniere si tragique : animé à la vengeance par des mouvements qu'on crut inspirés par l'ombre de Tibérius, il arma tous les citoyens les uns contre les autres ; et, à la veille de tout détruire, il périt d'une mort semblable à celle qu'il vouloit venger.

L'argent faisoit tout à Rome. Jugurtha[a], roi de Numidie, souillé du meurtre de ses freres que le peuple romain protégeoit, se défendit plus longtemps par ses largesses que par ses armes ; et Marius[b], qui acheva de le vaincre, ne put parvenir au commandement qu'en animant le peuple contre la noblesse.

Les esclaves armerent encore une fois dans la Sicile[c], et leur seconde révolte ne coûta pas moins de sang aux Romains que la premiere. Marius battit les Teutons[d], les Cimbres, et les autres peuples du nord qui pénétroient dans les Gaules, dans l'Espagne, et dans l'Italie. Les victoires[e] qu'il en remporta furent une occasion de proposer de nouveaux partages de terres : Métellus, qui s'y opposoit, fut contraint de céder au temps[f] ; et les divisions ne furent éteintes que par le sang de Saturninus, tribun du peuple.

Pendant que Rome protégeoit[aa] la Cappadoce contre Mithridate, roi de Pont, et qu'un si grand ennemi cédoit[bb] aux forces romaines avec la Grece qui étoit entrée dans ses intérêts, l'Italie, exercée

ANS DE ROME.	ANS AVANT J. C.
[a]635à641 [b]648 [c]651 [d]652	[b]106 [c]103 [d]102
[e]654 [f]660 [aa]666 [bb]668	[e]100 [f]94 [aa]88 [bb]86

aux armes par tant de guerres soutenues ou contre les Romains ou avec eux,[a] mit leur empire en péril par une révolte universelle. Rome se vit déchirée dans les mêmes temps par les fureurs de Marius[b] et de Sylla, dont l'un avoit fait trembler le midi et le nord, et l'autre étoit le vainqueur de la Grece et de l'Asie. Sylla[c], qu'on nommoit l'heureux, le fut trop contre sa patrie, que sa dictature tyrannique mit en servitude.[d] Il put bien quitter volontairement la souveraine puissance; mais il ne put empêcher l'effet du mauvais exemple : chacun voulut dominer.

Sertorius, zélé partisan de Marius, se cantonna dans l'Espagne[e], et se ligua avec Mithridate. Contre un si grand capitaine, la force fut inutile; et Pompée ne put réduire ce parti qu'en y mettant la division[f].

Il n'y eut pas jusqu'à Spartacus, gladiateur, qui ne crût pouvoir aspirer au commandement. Cet esclave ne fit pas moins de peine aux préteurs et aux consuls[aa], que Mithridate en faisoit à Lucullus. La guerre des gladiateurs devint redoutable à la puissance romaine : Crassus avoit peine à la finir, et il fallut envoyer contre eux le grand Pompée.

Lucullus prenoit le dessus en orient. Les Romains passerent l'Euphrate[bb]; mais leur général, invincible contre l'ennemi, ne put tenir dans le devoir ses propres soldats. Mithridate, souvent battu sans jamais perdre courage, se relevoit; et le bonheur de

ANS DE ROME.				ANS AVANT J. C.			
[a] 663	[b] 666 et suiv.	[c] 672		[a] 91		[c] 82	
[d] 675	[e] 680	[f] 681	[aa] 683	[d] 79	[e] 74	[f] 73	[aa] 71
[bb] 686				[bb] 68			

Pompée sembloit nécessaire à terminer cette guerre. Il venoit de purger les mers[a] des pirates qui les infestoient depuis la Syrie jusqu'aux colonnes d'Hercule, quand il fut envoyé contre Mithridate. Sa gloire parut alors élevée au comble. Il achevoit de soumettre ce vaillant roi[b], l'Arménie où il s'étoit réfugié, l'Ibérie et l'Albanie qui le soutenoient, la Syrie déchirée par ses factions, [c]la Judée où la division des Asmonéens ne laissa à Hyrcan II, fils d'Alexandre Jannée, qu'une ombre de puissance, et enfin tout l'orient : mais il n'eût pas eu où triompher de tant d'ennemis sans le consul Cicéron, qui sauvoit la ville des feux que lui préparoit Catilina suivi de la plus illustre noblesse de Rome. Ce redoutable parti fut ruiné par l'éloquence de Cicéron plutôt que par les armes de C. Antonius, son collegue.

La liberté du peuple romain n'en fut pas plus assurée. Pompée régnoit dans le sénat, et son grand nom le rendoit maître absolu de toutes les délibérations. Jules César, en domtant les Gaules[d], fit à sa patrie la plus utile conquête qu'elle eût jamais faite. Un si grand service le mit en état d'établir sa domination dans son pays. Il voulut premièrement égaler, et ensuite surpasser Pompée.

Les immenses richesses de Crassus lui firent croire qu'il pourroit partager la gloire de ces deux grands hommes, comme il partageoit leur autorité. Il entreprit témérairement la guerre[e] contre les Parthes, funeste à lui et à sa patrie. Les Arsacides vainqueurs[f]

ANS DE ROME.				ANS AVANT J. C.			
[a] 687	[b] 689	[c] 691	[d] 696 et suiv.	[a] 67	[b] 65	[c] 63	[d] 58 et suiv.
[e] 700	[f] 701			[e] 54	[f] 53		

insulterent par de cruelles railleries à l'ambition des Romains et à l'avarice insatiable de leur général.

Mais la honte du nom romain ne fut pas le plus mauvais effet de la défaite de Crassus. Sa puissance contrebalançoit celle de Pompée et de César, qu'il tenoit unis comme malgré eux. Par sa mort[a], la digue qui les retenoit fut rompue. Les deux rivaux, qui avoient en main toutes les forces de la république, décidèrent leur querelle à Pharsale par une bataille sanglante[b]: César, victorieux, parut en un moment par tout l'univers, en Egypte, en Asie[c], en Mauritanie[d], en Espagne[e]: vainqueur de tous côtés, il fut reconnu comme maître à Rome[f] et dans tout l'empire. Brutus et Cassius crurent affranchir leurs citoyens en le tuant[aa] comme un tyran, malgré sa clémence.

Rome retomba entre les mains de Marc Antoine, de Lépide, et du jeune César Octavien, petit-neveu de Jules César, et son fils par adoption: [bb]trois insupportables tyrans dont le triumvirat et les proscriptions font encore horreur en les lisant. Mais elles furent trop violentes pour durer long-temps. Ces trois hommes partagent l'empire. César garde l'Italie; et, changeant incontinent en douceur ses premières cruautés, il fait croire qu'il y a été entraîné par ses collegues. [cc]Les restes de la république périssent avec Brutus et Cassius. Antoine et César, après avoir ruiné Lépide, [dd]se tournent l'un contre

ANS DE ROME.				ANS AVANT J. C.			
[a] 705	[b] 706	[c] 707	[d] 708	[a] 49	[b] 48	[c] 47	[d] 46
[e] 709	[f] 710	[aa] 711	[bb] 712	[e] 45	[f] 44	[aa] 43	[bb] 42
[cc] 718	[dd] 722			[cc] 36	[dd] 32		

l'autre. Toute la puissance romaine se met sur la mer.

César gagne la bataille actiaque[a] : les forces de l'Égypte et de l'orient qu'Antoine menoit avec lui sont dissipées : tous ses amis l'abandonnent, et même sa Cléopâtre pour laquelle il s'étoit perdu. Hérode, iduméen, qui lui devoit tout, est contraint de se donner au vainqueur[b], et se maintient par ce moyen dans la possession du royaume de Judée, que la foiblesse du vieux Hyrcan avoit fait perdre entièrement aux Asmonéens. Tout cede à la fortune de César : Alexandrie lui ouvre ses portes : l'Égypte devient une province romaine : Cléopâtre, qui désespere de la pouvoir conserver, se tue elle-même après Antoine : Rome tend les bras à César[c], qui demeure, sous le nom d'Auguste et sous le titre d'empereur, seul maître de tout l'empire. Il domte, vers les Pyrénées, [d]les Cantabres et les Asturiens révoltés : l'Ethiopie lui demande la paix[e] : les Parthes, épouvantés, [f]lui renvoient les étendards pris sur Crassus avec tous les prisonniers romains : les Indes recherchent son alliance[aa] : ses armes se font sentir aux Rhetes ou Grisons[bb], que leurs montagnes ne peuvent défendre : la Pannonie le reconnoît : la Germanie le redoute, [cc]et le Weser reçoit ses lois. Victorieux par mer et par terre, [dd]il ferme le temple de Janus. Tout l'univers vit en paix sous sa puissance, et [ee]Jésus-Christ vient au monde.

ANS DE ROME.	ANS AVANT J. C.
[a] 723 [b] 724 [c] 727 [d] 730	[a] 31 [b] 30 [c] 27 [d] 24
[e] 732 [f] 734 [aa] 739 [bb] 742	[e] 22 [f] 20 [aa] 15 [bb] 12
[cc] 747 [dd] 753 [ee] 754	[cc] 7

DIXIEME ÉPOQUE.

Naissance de Jésus-Christ.

Septieme et dernier âge du monde.

Nous voilà enfin arrivés à ces temps, tant desirés par nos peres, de la venue du Messie. Ce nom veut dire le Christ ou l'oint du Seigneur; et Jésus-Christ le mérite comme pontife, comme roi, et comme prophete.

On ne convient pas de l'année précise où il vint au monde, et on convient que sa vraie naissance devance de quelques années notre ere vulgaire, que nous suivrons pourtant avec tous les autres pour une plus grande commodité. Sans disputer davantage sur l'année de la naissance de Notre Seigneur, il suffit que nous sachions qu'elle est arrivée environ l'an 4000 du monde. Les uns la mettent un peu auparavant, les autres un peu après, et les autres précisément en cette année: diversité qui provient autant de l'incertitude des années du monde, que de celle de la naissance de Notre Seigneur. Quoi qu'il en soit, ce fut environ ce temps, 1000 ans après la dédicace du temple, et l'an 754 de Rome, que Jésus-Christ, fils de Dieu dans l'éternité, fils d'Abraham et de David dans le temps, naquit d'une vierge. Cette époque est la plus considérable de toutes, non seulement par l'importance d'un si grand évènement, mais encore parceque c'est celle d'où il y a plusieurs siecles que les chrétiens commencent à compter leurs années. Elle a encore ceci de remar-

quable, qu'elle concourt à-peu-près avec le temps où Rome retourne à l'état monarchique sous l'empire paisible d'Auguste.

Tous les arts fleurirent du temps d'Auguste; et la poésie latine fut portée à sa derniere perfection par Virgile et par Horace, que ce prince n'excita pas seulement par ses bienfaits, mais encore en leur donnant un libre accès auprès de lui.

La naissance de Jésus-Christ fut suivie de près de la mort d'Hérode. [a]Son royaume fut partagé entre ses enfants : et le principal partage ne tarda pas à tomber entre les mains des Romains. Auguste acheva son regne avec beaucoup de gloire.

Tibere, qu'il avoit adopté, lui succeda sans contradiction; et l'empire fut reconnu pour héréditaire dans la maison des Césars. Rome eut beaucoup à souffrir de la cruelle politique de Tibere; le reste de l'empire fut assez tranquille. Germanicus, neveu de Tibere, appaisa les armées rebelles, refusa l'empire, [c]battit le fier Arminius, [d]poussa ses conquêtes jusqu'à l'Elbe; et s'étant attiré avec l'amour de tous les peuples la jalousie de son oncle, ce barbare le fit mourir[e] ou de chagrin ou par le poison.

A la quinzieme année de Tibere, [f]saint Jean-Baptiste paroît : Jésus-Christ se fait baptiser par ce divin précurseur[aa] : le Pere éternel reconnoît son fils bien-aimé par une voix qui vient d'en-haut : le S. Esprit descend sur le Sauveur sous la figure pacifique d'une colombe : toute la Trinité se manifeste. Là commence, avec la 70[e] semaine de Daniel, la prédication de Jésus-Christ. Cette derniere semaine étoit

ANS DE J. C. [a] 8 [b] 14 [c] 16 [d] 17 [e] 19 [f] 28 [aa] 30

la plus importante et la plus marquée. Daniel l'avoit séparée des autres, comme la semaine où l'alliance devoit être confirmée, et au milieu de laquelle les anciens sacrifices devoient perdre leur vertu (1). Nous la pouvons appeler la semaine des mysteres : Jésus-Christ y établit sa mission et sa doctrine par des miracles innombrables, et ensuite par sa mort. Elle arriva la quatrieme année de son ministere, qui fut aussi la quatrieme année de la derniere semaine de Daniel ; et cette grande semaine se trouve de cette sorte justement coupée au milieu par cette mort.

Ainsi le compte des semaines est aisé à faire, ou plutôt il est tout fait ; il n'y a qu'à ajouter à 453 ans, qui se trouveront depuis l'an 300 de Rome et le 20e d'Artaxerxe, jusqu'au commencement de l'ere vulgaire, les 30 ans de cette ere qu'on voit aboutir à la quinzieme année de Tibere et au baptême de Notre Seigneur ; il se fera de ces deux sommes 483 ans : des sept ans qui restent encore pour en achever 490, le quatrieme, qui fait le milieu, est celui où Jésus-Christ est mort ; et tout ce que Daniel a prophétisé est visiblement renfermé dans le terme qu'il s'est prescrit. On n'auroit pas même besoin de tant de justesse ; et rien ne force à prendre dans cette extrême rigueur le milieu marqué par Daniel : les plus difficiles se contenteroient de le trouver en quelque point que ce fût entre les deux extrémités : ce que je dis afin que ceux qui croiroient avoir des raisons

(1) DAN. IX, 27.

pour mettre un peu plus haut ou un peu plus bas le commencement d'Artaxerxe, ou la mort de Notre Seigneur, ne se gênent pas dans leur calcul; et que ceux qui voudroient tenter d'embarrasser une chose claire par des chicanes de chronologie se défassent de leur inutile subtilité.

Les ténebres qui couvrirent toute la face de la terre en plein midi, et au moment que Jésus-Christ fut crucifié (1), sont prises pour une éclipse ordinaire par les auteurs païens qui ont remarqué ce mémorable évènement (2). Mais les premiers chrétiens qui en ont parlé aux Romains comme d'un prodige marqué non seulement par leurs auteurs, mais encore par les registres publics, ont fait voir que, ni au temps de la pleine lune où Jésus-Christ étoit mort, ni dans toute l'année où cette éclipse est observée, il ne pouvoit en être arrivé aucune qui ne fût surnaturelle. Nous avons les propres paroles de Phlégon, affranchi d'Adrien, citées dans un temps où son livre étoit entre les mains de tout le monde, aussi bien que les histoires syriaques de Thallus qui l'a suivi; et la 4e année de la 202e olympiade, marquée dans les annales de Phlégon, est celle de la mort de Notre Seigneur.

Pour achever les mysteres, Jésus-Christ sort du tombeau le troisieme jour; il apparoît à ses disciples; il monte aux cieux en leur présence; il leur envoie le Saint-Esprit; l'église se forme; la persécu-

(1) Matth. XXV, 45.—(2) Phleg. 13 Olymp. Thall. hist. 3. Tertull. Apol. 21. Orig. 2 cont. Cels. et Tr. 35 in Matth. Eus. et Hieron. in chron. Jul. Afric. *ibid.*

tion commence ; saint Étienne est lapidé ; saint Paul est converti.

Un peu après[a], Tibere meurt. Caligula son petit-neveu, son fils par adoption, et son successeur, étonne l'univers par sa folie cruelle et brutale : il se fait adorer, et ordonne que sa statue soit placée dans le temple de Jérusalem. [b]Chéréas délivre le monde de ce monstre.

Claudius regne[c] malgré sa stupidité. Il est déshonoré par Messaline sa femme[d], qu'il redemande après l'avoir fait mourir. On le remarie avec Agrippine[e], fille de Germanicus.

Les apôtres tiennent le concile[f] de Jérusalem (1), où saint Pierre parle le premier, comme il fait partout ailleurs. Les gentils convertis y sont affranchis des cérémonies de la loi. La sentence en est prononcée au nom du Saint-Esprit et de l'Église. Saint Paul et saint Barnabé portent le décret du concile aux églises (2), et enseignent aux fideles à s'y soumettre. Telle fut la forme du premier concile.

Le stupide empereur déshérita son fils Britannicus, et adopta Néron[aa], fils d'Agrippine. En récompense elle empoisonna ce trop facile mari : mais l'empire de son fils ne lui fut pas moins funeste à elle-même qu'à tout le reste de la république. Corbulon fit tout l'honneur de ce regne par les victoires[bb] qu'il remporta sur les Parthes et sur les Arméniens.

Néron commença dans le même temps la guerre[cc]

ANS DE J. C. [a]37 [b]40 [c]41 [d]48 [e]49 [f]50 [aa]54 [bb]58, etc. [cc]66

(1) Act. XV.—(2) Act. XVI, 4.

contre les Juifs et la persécution contre les chrétiens. C'est le premier empereur qui ait persécuté l'église. Il fit mourir à Rome[a] saint Pierre et saint Paul. Mais comme dans le même temps il persécutoit tout le genre humain, [b]on se révolta contre lui de tous côtés : il apprit que le sénat l'avoit condamné[c], et se tua lui-même. Chaque armée fit un empereur : la querelle se décida auprès de Rome, et dans Rome même, par d'effroyables combats : Galba, Othon et Vitellius, y périrent.

L'empire affligé se reposa[d] sous Vespasien. Mais les Juifs furent réduits à l'extrémité : Jérusalem fut prise et brûlée. Tite, fils et successeur de Vespasien, donna au monde une courte joie ; [e]et ses jours, qu'il croyoit perdus quand ils n'étoient pas marqués de quelque bienfait, se précipiterent trop vite. On vit revivre Néron en la personne de Domitien.

La persécution se renouvella. Saint Jean, sorti de l'huile bouillante, [f]fut relégué dans l'isle de Pathmos, où il écrivit son apocalypse. Un peu après[aa] il écrivit son évangile, âgé de quatre-vingt-dix ans, et joignit la qualité d'évangéliste à celle d'apôtre et de prophete.

Depuis ce temps les chrétiens furent toujours persécutés, tant sous les bons que sous les mauvais empereurs. Ces persecutions se faisoient, tantôt par les ordres des empereurs et par la haine particuliere des magistrats, tantôt par le soulèvement des peuples, et tantôt par des décrets prononcés authentiquement dans le sénat sur les rescrits des princes, ou en leur présence. Alors la persécution étoit plus

ANS DE J. C. [a]67 [b]68 [c]69 [d]70 [e]79 [f]93 [aa]95

universelle et plus sanglante; et ainsi la haine des infideles, toujours obstinée à perdre l'église, s'excitoit de temps en temps elle-même à de nouvelles fureurs. C'est par ces renouvellements de violence que les historiens ecclésiastiques comptent dix persécutions sous dix empereurs. Dans de si longues souffrances, les chrétiens ne firent jamais la moindre sédition. Parmi tous les fideles, les évêques étoient toujours les plus attaqués: parmi toutes les églises, l'église de Rome fut persécutée avec le plus de violence, et trente papes confirmerent par leur sang l'évangile qu'ils annonçoient à toute la terre.

Domitien est tué: [a]l'empire commence à respirer sous Nerva. Son grand âge ne lui permet pas de rétablir les affaires: mais pour faire durer le repos public, [b]il choisit Trajan pour son successeur. L'empire, [c]tranquille au-dedans et triomphant au-dehors, ne cesse d'admirer un si bon prince. Aussi avoit-il pour maxime, qu'il falloit que ses citoyens le trouvassent tel qu'il eût voulu trouver l'empereur s'il eût été simple citoyen. Ce prince domta les Daces et Décebale leur roi[d]; étendit ses conquêtes en orient[e]; donna un roi aux Parthes[f], et leur fit craindre la puissance romaine[aa]; heureux que l'ivrognerie et ses infâmes amours, vices si déplorables dans un si grand prince, ne lui aient rien fait entreprendre contre la justice!

A des temps si avantageux pour la république[bb] succéderent ceux d'Adrien mêlés de bien et de mal. Ce prince maintint la discipline militaire, vécut lui-

ANS DE J. C. [a]96 [b]97 [c]98 [d]102 [e]106 [f]115 [aa]116 [bb]117

même militairement et avec beaucoup de frugalité, soulagea les provinces, [a]fit fleurir les arts, et la Grece, qui en étoit la mere. Les barbares furent tenus en crainte par ses armes et par son autorité. [b]Il rebâtit Jérusalem, à qui il donna son nom; et c'est de là que lui vient le nom d'AElia: mais il en bannit les Juifs, toujours rebelles à l'empire. [c]Ces opiniâtres trouverent en lui un impitoyable vengeur. Il déshonora par ses cruautés et par ses amours monstrueuses un regne si éclatant[d]: son infâme Antinoüs, dont il fit un dieu, couvre de honte toute sa vie. L'empereur sembla réparer ses fautes, [e]et rétablir sa gloire effacée, en adoptant Antonin le pieux, qui adopta Marc Aurele le sage et le philosophe.

En ces deux princes paroissent deux beaux caracteres. Le pere, toujours en paix[f], est toujours prêt dans le besoin à faire la guerre: le fils est toujours en guerre[aa], toujours prêt à donner la paix à ses ennemis et à l'empire. Son pere Antonin lui avoit appris qu'il valoit mieux sauver un seul citoyen que de défaire mille ennemis. [bb]Les Parthes et les Marcomans éprouverent la valeur de Marc Aurele: les derniers étoient des Germains[cc] que cet empereur achevoit de domter quand il mourut[dd]. Par la vertu des deux Antonins, ce nom devint les délices des Romains.

La gloire d'un si beau nom ne fut effacée, ni par la mollesse de Lucius Vérus, frere de Marc Aurele et son collegue dans l'empire, ni par les brutalités de Commode son fils et son successeur. Celui-ci, in-

ANS DE J. C. [a] 120 à 127 [b] 130 [c] 135 [d] 131 [e] 138 [f] 139 [aa] 161 [bb] 162 [cc] 169 [dd] 180

digne d'avoir un tel pere, en oublia les enseignements et les exemples. Le sénat et les peuples le détesterent : ses plus assidus courtisans et sa maitresse le firent mourir. Son successeur Pertinax[a], vigoureux défenseur de la discipline militaire, se vit immolé[b] à la fureur des soldats licencieux qui l'avoient un peu auparavant élevé malgré lui à la souveraine puissance.

L'empire, mis à l'encan par l'armée, trouva un acheteur. Le jurisconsulte Didius Julianus hasarda ce hardi marché[c] : il lui en coûta la vie ; Sévere, africain, le fit mourir, vengea Pertinax, passa d'orient en occident, triompha en Syrie, en Gaule, et dans la grande Bretagne. Rapide conquérant[d], il égala César par ses victoires, mais il n'imita pas sa clémence : il ne put mettre la paix parmi ses enfants. Bassien ou Caracalla son fils aîné[e], faux imitateur d'Alexandre, aussitôt après la mort de son pere[f], tua son frere Géta[aa], empereur comme lui, dans le sein de Julie leur mere commune, passa sa vie dans la cruauté et dans le carnage, et s'attira à lui-même une mort tragique. Sévere lui avoit gagné le cœur des soldats et des peuples, en lui donnant le nom d'Antonin ; mais il n'en sut pas soutenir la gloire. Le syrien Héliogabale, ou plutôt Alagabale, son fils[bb], ou du moins réputé pour tel, quoique le nom d'Antonin lui eût donné d'abord le cœur des soldats et la victoire sur Macrin, devint aussitôt après, par ses infamies, l'horreur du genre humain, et se perdit lui-même. Alexandre Sévere[cc], fils de Mammée, son

ANS DE J. C. [a]192 [b]193 [c]194, etc. [d]207 [e]209 [f]211 [aa]212 [bb]218 [cc]222

parent et son successeur, vécut trop peu pour le bien du monde. Il se plaignoit d'avoir plus de peine à contenir ses soldats qu'à vaincre ses ennemis. [a]Sa mere, qui le gouvernoit, fut cause de sa perte, comme elle l'avoit été de sa gloire. Sous lui Artaxerxe[b], persien, tua son maître Artaban, dernier roi des Parthes, et rétablit l'empire des Perses en orient.

En ces temps l'église encore naissante remplissoit toute la terre (1), et non seulement l'orient où elle avoit commencé, c'est-à-dire la Palestine, la Syrie, l'Égypte, l'Asie mineure et la Grece, mais encore dans l'occident, outre l'Italie, les diverses nations des Gaules, toutes les provinces d'Espagne, l'Afrique, la Germanie, la grande Bretagne dans les endroits impénétrables aux armes romaines, et encore, hors de l'empire, l'Arménie, la Perse, les Indes, les peuples les plus barbares, les Sarmates, les Daces, les Scythes, les Maures, les Gétulieus, et jusqu'aux isles les plus inconnues. Le sang de ses martyrs la rendoit féconde. Sous Trajan, saint Ignace, évêque d'Antioche, [c]fut exposé aux bêtes farouches. Marc Aurele, malheureusement prévenu des calomnies dont on chargeoit le christianisme, [d]fit mourir saint Justin le philosophe et l'apologiste de la religion chrétienne. S. Polycarpe[e], évêque de Smyrne, disciple de saint Jean, à l'âge de quatre-vingts ans fut condamné au feu sous le même prince. Les saints martyrs de Lyon et de Vienne endurerent des sup-

ANS DE J. C. [a]235 [b]233 [c]107 [d]163 [e]167

(1) TERTULL. adv. Jud. 7. Apol. 37.

plices inouis[a], à l'exemple de saint Photin leur évêque, âgé de quatre-vingt-dix ans. L'église gallicane remplit tout l'univers de sa gloire. Saint Irénée, disciple de saint Polycarpe et successeur de saint Photin, imita son prédécesseur,[b] et mourut martyr sous Sévere avec un grand nombre de fideles de son église.

Quelquefois la persécution se ralentissoit. [c]Dans une extrême disette d'eau que Marc Aurele souffrit en Germanie, une légion chrétienne obtint une pluie capable d'étancher la soif de son armée, et accompagnée de coups de foudre qui épouvanterent ses ennemis. Le nom de foudroyante fut donné ou confirmé à la légion par ce miracle. L'empereur en fut touché, et écrivit au sénat en faveur des chrétiens. A la fin ses devins lui persuaderent d'attribuer à ses dieux et à ses prieres un miracle que les païens ne s'avisoient pas seulement de souhaiter.

D'autres causes suspendoient ou adoucissoient quelquefois la persécution pour un peu de temps; mais la superstition, vice que Marc Aurele ne put éviter, la haine publique, et les calomnies qu'on imposoit aux chrétiens, prévaloient bientôt. La fureur des païens se rallumoit, et tout l'empire ruisseloit du sang des martyrs. La doctrine accompagnoit les souffrances.

Sous Sévere, et un peu après, Tertullien, prêtre de Carthage, éclaira l'église par ses écrits, la défendit par une admirable apologétique,[d] et la quitta enfin aveuglé par une orgueilleuse sévérité, et séduit par les visions du faux prophete Montanus.

ANS DE J. C. [a] 177 [b] 202 [c] 174 [d] 215

A-peu-près dans le même temps le saint prêtre Clément Alexandrin déterra les antiquités du paganisme pour le confondre. Origene, fils du saint martyr Léonide, se rendit célebre par toute l'église dès sa premiere jeunesse, et enseigna de grandes vérités qu'il mêloit de beaucoup d'erreurs. Le philosophe Ammonius fit servir à la religion la philosophie platonicienne, et s'attira le respect même des païens.

Cependant les Valentiniens, les gnostiques, et d'autres sectes impies, combattoient l'évangile par de fausses traditions : saint Irénée leur oppose la tradition et l'autorité des églises apostoliques, surtout de celle de Rome fondée par les apôtres saint Pierre et saint Paul, et la principale de toutes (1). Tertullien fait la même chose (2). L'église n'est ébranlée, ni par les hérésies, ni par les schismes, ni par la chûte de ses docteurs les plus illustres. La sainteté de ses mœurs est si éclatante, qu'elle lui attire les louanges de ses ennemis.

Les affaires de l'empire se brouilloient d'une terrible maniere.[a] Après la mort d'Alexandre, le tyran Maximin, qui l'avoit tué, se rendit le maître, quoique de race gothique. Le sénat lui opposa quatre empereurs, qui périrent tous en moins de deux ans.[b] Parmi eux étoient les deux Gordiens pere et fils, chéris du peuple romain. Le jeune Gordien leur fils, quoique dans une extrême jeunesse il

ANS DE J. C. [a] 235 [b] 236 à 238

(1) Iren. lib. 3, 1, 2, 3. — (2) De Præse. adv. hær. c. 36.

montrât une sagesse consommée,[a] défendit à peine contre les Perses l'empire affoibli par tant de divisions. Il avoit repris sur eux beaucoup de places importantes[b]; mais Philippe Arabe tua un si bon prince[c]; et de peur d'être accablé par deux empereurs que le sénat élut l'un après l'autre, il fit une paix honteuse avec Sapor, roi de Perse. C'est le premier des Romains qui ait abandonné par traité quelques terres de l'empire. On dit qu'il embrassa la religion chrétienne dans un temps où tout-à-coup il parut meilleur, et il est vrai qu'il fut favorable aux chrétiens (1). En haine de cet empereur, Dece, qui le tua, renouvella la persécution avec plus de violence que jamais.

L'église s'étendit de tous côtés, principalement dans les Gaules[d]; et l'empire perdit bientôt Dece, qui le défendoit vigoureusement (2). Gallus et Volusien passerent bien vîte[e]: Emilien ne fit que paroître[f]: la souveraine puissance fut donnée à Valérien; et ce vénérable vieillard y monta par toutes les dignités.[aa] Il ne fut cruel qu'aux chrétiens. Sous lui le pape saint Etienne, et saint Cyprien[bb], évêque de Carthage, malgré toutes leurs disputes qui n'avoient point rompu la communion, reçurent tous deux la même couronne. L'erreur de saint Cyprien,[cc] qui rejetoit le baptême donné par les hérétiques, ne nuisit ni à lui, ni à l'église. La tradition

ANS DE J. C. [a]242 [b]244 [c]245 [d]249 [e]251 [f]254 [aa]257 [bb]258 [cc]256

(1) Eus. lib. 6, c. 39.—(2) Greg. Tur. lib. 1, Hist. Franc. 28.

du saint siege se soutint par sa propre force contre les spécieux raisonnements et contre l'autorité d'un si grand homme, encore que d'autres grands hommes défendissent la même doctrine. Une autre dispute fit plus de mal :[a] Sabellius confondit ensemble les trois personnes divines, et ne connut en Dieu qu'une seule personne sous trois noms. Cette nouveauté étonna l'église ; et saint Denys, évêque d'Alexandrie,[b] découvrit au pape saint Sixte II les erreurs de cet hérésiarque (1). Ce saint pape suivit de près au martyre saint Étienne son prédécesseur : il eut la tête tranchée, et laissa un plus grand combat à soutenir à son diacre saint Laurent.

C'est alors qu'on voit commencer l'inondation des barbares. Les Bourguignons et d'autres peuples germains[c], les Goths, autrefois appelés les Getes, et d'autres peuples qui habitoient vers le Pont-Euxin et au-delà du Danube, entrerent dans l'Europe : l'orient fut envahi par les Scythes asiatiques et par les Perses. Ceux-ci défirent Valérien, qu'ils prirent ensuite par une infidélité ; et, après lui avoir laissé achever sa vie dans un pénible esclavage,[d] ils l'écorcherent pour faire servir sa peau déchirée de monument à leur victoire. Gallien son fils et son collegue acheva de tout perdre par sa mollesse. Trente tyrans partagerent l'empire.

Odenat, roi de Palmyre[e], ville ancienne dont Salomon est le fondateur, fut le plus illustre de tous : il sauva les provinces d'orient des mains des

ANS DE J. C. [a]257 [b]259 [c]258 à 260 [d]261 [e]264

(1) Eus. Hist. ecc. lib. 7, c. 6.

barbares, et s'y fit reconnaître. Sa femme Zénobie marchoit avec lui à la tête des armées, qu'elle commanda seule après sa mort, et se rendit célebre par toute la terre pour avoir joint la chasteté avec la beauté, et le savoir avec la valeur. Claudius II, et Aurélien après lui,[a] rétablirent les affaires de l'empire. Pendant qu'ils abattoient[b] les Goths avec les Germains par des victoires signalées, Zénobie conservoit à ses enfants les conquêtes de leur pere. Cette princesse penchoit au judaïsme. Pour l'attirer, Paul de Samosate (1), evêque d'Antioche, homme vain et inquiet, enseigna son opinion judaïque sur la personne de Jésus-Christ, qu'il ne faisoit qu'un pur homme.[c] Après une longue dissimulation d'une si nouvelle doctrine,[d] il fut convaincu et condamné au concile d'Antioche. La reine Zénobie soutint la guerre contre Aurélien, qui ne dédaigna pas de triompher d'une femme si célebre. Parmi de perpétuels combats il sut faire garder aux gens de guerre la discipline romaine, et montra qu'en suivant les anciens ordres et l'ancienne frugalité, on pouvoit faire agir de grandes armées au-dedans et au-dehors sans être à charge à l'empire.

Les Francs commençoient alors à se faire craindre (2). C'étoit une ligue de peuples germains qui habitoient le long du Rhin. Leur nom montre qu'ils

ANS DE J. C. [a] 268 [b] 270 [c] 273 [d] 274

(1) Eus. Hist. eccl. VII, c. 27 et seq. Athan. ad solit. Theod. lib. 2, hær. fab. 8. Niceph. lib. 6, c. 27. — (2) Hist. Aug. Aurel. c. 7. Flor. c. 2. Prob. c. 11, 12. Firm. etc. c. 13.

étoient unis par l'amour de la liberté. Aurélien les avoit battus étant particulier, et les tint en crainte étant empereur. Un tel prince se fit haïr par ses actions sanguinaires. Sa colere trop redoutée lui causa la mort[a]: ceux qui se croyoient en péril le prévinrent, et son secrétaire menacé se mit à la tête de la conjuration. L'armée, qui le vit périr par la conspiration de tant de chefs, refusa d'élire un empereur, de peur de mettre sur le trône un des assassins d'Aurélien; et le sénat, rétabli dans son ancien droit, élut Tacite. Ce nouveau prince étoit vénérable par son âge et par sa vertu; mais il devint odieux par les violences d'un parent à qui il donna le commandement de l'armée, et périt avec lui dans une sédition[b] le sixieme mois de son regne. Ainsi son élévation ne fit que précipiter le cours de sa vie. Son frere Florien prétendit l'empire par droit de succession, comme le plus proche héritier. Ce droit ne fut pas reconnu: Florien fut tué, et Probus forcé par les soldats à recevoir l'empire, encore qu'il les menaçât de les faire vivre dans l'ordre.

Tout fléchit sous un si grand capitaine[c]; les Germains et les Francs[d] qui vouloient entrer dans les Gaules furent repoussés; et en orient aussi bien qu'en occident[e] tous les barbares respecterent les armes romaines. Un guerrier si redoutable aspiroit à la paix, et fit espérer à l'empire de n'avoir plus besoin de gens de guerre. L'armée se vengea de cette parole et de la regle sévere que son empereur lui faisoit garder. Un moment après, étonnée de la violence qu'elle exerça sur un si grand prince, elle ho-

ANS DE J. C. [a]275 [b]276 [c]277 [d]278 [e]280 à 282

nora sa mémoire, et lui donna pour successeur Carus, qui n'étoit pas moins zélé que lui pour la discipline. [a]Ce vaillant prince vengea son prédécesseur, et réprima les barbares, à qui la mort de Probus avoit rendu le courage. Il alla en orient combattre les Perses avec Numérien son second fils, et opposa aux ennemis du côté du nord son fils aîné Carinus, qu'il fit césar : c'étoit la seconde dignité, et le plus proche degré pour parvenir à l'empire. Tout l'orient trembla devant Carus : la Mésopotamie se soumit ; les Perses divisés ne purent lui résister. Pendant que tout lui cédoit, le ciel l'arrêta par un coup de foudre. A force de le pleurer, Numérien fut prêt à perdre les yeux. Que ne fait dans les cœurs l'envie de régner ! Loin d'être touché de ses maux, son beau-pere Aper le tua ; mais Dioclétien vengea sa mort[b], et parvint enfin à l'empire qu'il avoit desiré avec tant d'ardeur. Carinus se réveilla malgré sa mollesse, et battit Dioclétien[c] ; mais en poursuivant les fuyards, il fut tué par un des siens dont il avoit corrompu la femme. Ainsi l'empire fut défait du plus violent et du plus perdu de tous les hommes.

Dioclétien gouverna avec vigueur, mais avec une insupportable vanité. Pour résister à tant d'ennemis qui s'élevoient de tous côtés au-dedans et au-dehors, [d]il nomma Maximien empereur avec lui, et sut néanmoins se conserver l'autorité principale. Chaque empereur fit un césar : Constantius Chlorus et Galérius[e] furent élevés à ce haut rang. Les quatre princes soutinrent à peine le fardeau de tant de guerres. Dioclétien fuit Rome, qu'il trouvoit trop

ANS DE J. C. [a] 283 [b] 284 [c] 285 [d] 286 [e] 291

libre, et s'établit à Nicomédie, où il se fit adorer à la mode des orientaux. Cependant les Perses, [a] vaincus par Galérius, abandonnerent aux Romains de grandes provinces et des royaumes entiers. Après de si grands succès, Galérius ne veut plus être sujet, et dédaigne le nom de césar. Il commence par intimider Maximien. Une longue maladie avoit fait baisser l'esprit de Dioclétien; et Galérius, quoique son gendre, le força de quitter l'empire: il fallut que Maximien suivît son exemple (1).

Ainsi l'empire vint entre les mains de Constantius Chlorus et de Galérius[b]; et deux nouveaux césars, Severe et Maximin, furent créés en leur place par les empereurs qui se déposoient. Les Gaules, l'Espagne et la grande Bretagne, furent heureuses, mais trop peu de temps, sous Constantius Chlorus. Ennemi des exactions, et accusé par-là de ruiner le fisc, il montra qu'il avoit des trésors immenses dans la bonne volonté de ses sujets. Le reste de l'empire souffroit beaucoup sous tant d'empereurs et tant de césars: les officiers se multiplioient avec les princes: les dépenses et les exactions étoient infinies (2).

Le jeune Constantin, fils de Constantius Chlorus, se rendoit illustre; mais il se trouvoit entre les mains de Galérius. Tous les jours cet empereur, jaloux de sa gloire, l'exposoit à de nouveaux périls. Il lui

ANS DE J. C. [a] 297 [b] 304.

(1) Eus. Hist. lib. 8, 13. Orat. Const. ad sanct. cœt. 25. Lact. de mort. persec. c. 17, 18. — (2) LACT. *ib.* c. 24.

falloit combattre les bêtes farouches par une espece de jeu : mais Galérius n'étoit pas moins à craindre qu'elles. Constantin, échappé de ses mains, trouva son pere expirant. En ce temps Maxence[a], fils de Maximien et gendre de Galérius, se fit empereur à Rome malgré son beau-pere ; et les divisions intestines se joignirent aux autres maux de l'état. L'image de Constantin, qui venoit de succéder à son pere, portée à Rome selon la coutume, y fut rejetée par les ordres de Maxence (1). La réception des images étoit la forme ordinaire de reconnoître les nouveaux princes. On se prépare à la guerre de tous côtés. Le césar Sévere[b], que Galérius envoya contre Maxence, le fit trembler dans Rome. Pour se donner de l'appui dans sa frayeur, il rappela son pere Maximien. Le vieillard ambitieux quitta sa retraite, où il n'étoit qu'à regret, et tâcha en vain de retirer Dioclétien son collegue du jardin qu'il cultivoit à Salone. Au nom de Maximien, empereur pour la seconde fois, les soldats de Sévere le quittent. Le vieil empereur le fait tuer ; et en même temps, pour s'appuyer contre Galérius, il donne à Constantin sa fille Fauste. Il falloit aussi de l'appui à Galérius après la mort de Sévere ; c'est ce qui le fit résoudre à nommer Licinius empereur (2) : mais ce choix piqua Maximin, qui, en qualité de césar, se croyoit plus proche du suprême honneur. Rien ne put lui

ANS DE J. C. [a] 306 [b] 307

(1) Lact. de mort. persec. c. 26, 27.—(2) *Id. ibid.* c. 28, 29, 30, 31, 32.

persuader de se soumettre à Licinius ; et il se rendit indépendant dans l'orient. Il ne restoit presque à Galérius que l'Illyrie, où il s'étoit retiré après avoir été chassé d'Italie.

Le reste de l'occident obéissoit à Maximien, à son fils Maxence et à son gendre Constantin. Mais il ne vouloit non plus pour compagnons de l'empire ses enfants que les étrangers. Il tâcha de chasser de Rome son fils Maxence, qui le chassa lui-même. Constantin, qui le reçut dans les Gaules, ne le trouva pas moins perfide. Après divers attentats, Maximien fit un dernier complot[a], où il crut avoir engagé sa fille Fauste contre son mari. Elle le trompoit; et Maximien, qui pensoit avoir tué Constantin en tuant l'eunuque qu'on avoit mis dans son lit, fut contraint de se donner la mort à lui-même (1). Une nouvelle guerre s'allume; et Maxence, sous prétexte de venger son pere,[b] se déclare contre Constantin, qui marche à Rome avec ses troupes. En même temps il fait renverser les statues de Maximien: celles de Dioclétien, qui y étoient jointes, eurent le même sort. Le repos de Dioclétien fut troublé de ce mépris; et il mourut quelque temps après autant de chagrin que de vieillesse.

En ces temps, Rome, toujours ennemie du christianisme, fit un dernier effort pour l'éteindre, et acheva de l'établir. Galérius, marqué par les histo-

ANS DE J. C. [a] 310 [b] 312

(1) LACT. de mort. persec. c. 42. 43.

riens (1) comme l'auteur de la dernière persécution, deux ans devant qu'il eût obligé Dioclétien à quitter l'empire, [a]le contraignit à faire ce sanglant édit qui ordonnoit de persécuter les chrétiens plus violemment que jamais. Maximien, qui les haïssoit, et n'avoit jamais cessé de les tourmenter, animoit les magistrats et les bourreaux: mais sa violence, quelque extrême qu'elle fût, n'égaloit point celle de Maximin et de Galérius. On inventoit tous les jours de nouveaux supplices. La pudeur des vierges chrétiennes n'étoit pas moins attaquée que leur foi. On recherchoit les livres sacrés avec des soins extraordinaires pour en abolir la mémoire; et les chrétiens n'osoient les avoir dans leurs maisons, ni presque les lire. Ainsi, après trois cents ans de persécution, la haine des persécuteurs devenoit plus âpre. Les chrétiens les lassèrent par leur patience. Les peuples, touchés de leur sainte vie, se convertissoient en foule. Galérius désespéra de les pouvoir vaincre. Frappé d'une maladie extraordinaire, il révoqua ses édits, [b] et mourut de la mort d'Antiochus, avec une aussi fausse pénitence. Maximin continua la persécution: mais Constantin le grand, prince sage et victorieux, embrassa publiquement le christianisme[c].

ANS DE J. C. [a] 302 [b] 311 [c] 312

(1) Eus. Hist. eccl. lib. 8, c. 16. Const. I, 57. Lact. de mort. persec. c. 9 et seq.

ONZIEME ÉPOQUE.

Constantin, ou la paix de l'Eglise.

Cette célebre déclaration de Constantin arriva l'an 312 de Notre Seigneur. Tandis qu'il assiégeoit Maxence dans Rome, une croix lumineuse lui parut en l'air, devant tout le monde, avec une inscription qui lui promettoit la victoire : la même chose lui est confirmée dans un songe. Le lendemain il gagna cette célebre bataille qui défit Rome d'un tyran, et l'église d'un persécuteur.[a] La croix fut étalée comme la défense du peuple romain et de tout l'empire. Un peu après, Maximin fut vaincu par Licinius, qui étoit d'accord avec Constantin, et il fit une fin semblable à celle de Galérius. La paix fut donnée à l'église. Constantin la combla d'honneurs et de biens. La victoire le suivit partout, et les barbares furent réprimés, tant par lui que par ses enfants. Cependant Licinius se brouille avec lui,[b] et renouvelle la persécution. Battu par mer et par terre[c], il est contraint de quitter l'empire, et enfin de perdre la vie.

En ce temps Constantin assembla[d] à Nicée en Bithynie le premier concile général, où 318 évêques, qui représentoient toute l'église, condamnerent le prêtre Arius, ennemi de la divinité du fils de Dieu, et dresserent le symbole où la consubstantialité du pere et du fils est établie. Les prêtres de l'église romaine, envoyés par le pape saint Sylvestre,

ans de J. C. [a] 313 [b] 315 [c] 324 [d] 325

précéderent tous les évêques dans cette assemblée; et un ancien auteur (1) grec compte parmi les légats du saint siege le célebre Osius, évêque de Cordoue, qui présida au concile. Constantin y prit sa séance, et en reçut les décisions comme un oracle du ciel. Les Ariens cacherent leurs erreurs, et rentrerent dans ses bonnes graces en dissimulant.

Pendant que sa valeur maintenoit l'empire dans une souveraine tranquillité[a], le repos de sa famille fut troublé par les artifices de Fauste sa femme. Crispe, fils de Constantin, mais d'un autre mariage, accusé par cette marâtre de l'avoir voulu corrompre, trouva son pere inflexible. Sa mort fut bientôt vengée: Fauste, convaincue, fut suffoquée dans le bain. Mais Constantin, déshonoré par la malice de sa femme, reçut en même temps beaucoup d'honneur par la piété de sa mere. Elle découvrit dans les ruines de l'ancienne Jérusalem la vraie croix féconde en miracles. Le saint sépulcre fut aussi trouvé. La nouvelle ville de Jérusalem qu'Adrien avoit fait bâtir, la grotte où étoit né le Sauveur du monde, et tous les saints lieux, furent ornés de temples superbes par Hélene et par Constantin. Quatre ans après, l'empereur rebâtit Byzance[b], qu'il appela Constantinople, et en fit le second siege de l'empire.

L'église, paisible sous Constantin, fut cruellement affligée en Perse:[c] une infinité de martyrs signalerent leur foi. L'empereur tâcha en vain d'appaiser Sapor, et de l'attirer au christianisme: la

ANS DE J. C. [a] 326 [b] 330 [c] 336

(1) GEL. Cyzic. Hist. conc. Nic. lib. 2, 6, 27.

protection de Constantin ne donna aux chrétiens persécutés qu'une favorable retraite. Ce prince, béni de toute l'église,[a] mourut plein de joie et d'espérance, après avoir partagé l'empire entre ses trois fils, Constantin, Constance et Constant. Leur concorde fut bientôt troublée. Constantin périt[b] dans la guerre qu'il eut avec son frere Constant pour les limites de leur empire. Constance et Constant ne furent guere plus unis. Constant soutint la foi de Nicée que Constance combattoit. Alors l'église admira les longues souffrances de saint Athanase, patriarche d'Alexandrie, et défenseur du concile de Nicée. Chassé de son siege par Constance[c], il fut rétabli canoniquement par le pape saint Jules I, dont Constant appuya le décret (1). Ce bon prince ne dura guere. Le tyran Magnence le tua par trahison[d]: mais tôt après, vaincu par Constance, il se tua lui-même[e].

Dans la bataille où ses affaires furent ruinées, Valens, évêque arien, secrètement averti par ses amis[f], assura Constance que l'armée du tyran étoit en fuite, et fit accroire au foible empereur qu'il le savoit par révélation. Sur cette fausse révélation Constance se livre aux ariens. Les évêques orthodoxes sont chassés de leurs sieges: toute l'église est remplie de confusion et de trouble: la constance du pape Libere cede aux ennuis de l'exil;[aa] les tourments font succomber le vieil Osius, autrefois le

ANS DE J. C. [a]337 [b]340 [c]341 [d]350 [e]351 [f]353 [aa]357

(1) SOCRAT. Hist. eccl. II, 15. Sozom. III, 8.

soutien de l'église : le concile de Rimini[a], si ferme d'abord, fléchit à la fin par surprise et par violence : rien ne se fait dans les formes : l'autorité de l'empereur est la seule loi ; mais les ariens, qui font tout par-là, ne peuvent s'accorder entre eux, et changent tous les jours leur symbole : la foi de Nicée subsiste : saint Athanase, et saint Hilaire, évêque de Poitiers, ses principaux défenseurs, se rendent célebres par toute la terre.

Pendant que l'empereur Constance, occupé des affaires de l'arianisme, faisoit négligemment celles de l'empire, les Perses remporterent de grands avantages.[b] Les Allemands et les Francs tenterent de toutes parts l'entrée des Gaules : Julien, parent de l'empereur, les arrêta, et les battit. L'empereur lui-même défit les Sarmates, et marcha contre les Perses. Là paroît la révolte de Julien contre l'empereur, son apostasie[c], la mort de Constance[d], le regne de Julien, son gouvernement équitable, et le nouveau genre de persécution qu'il fit souffrir à l'église. Il en entretint les divisions ; il exclut les chrétiens non seulement des honneurs, mais des études ; et, en imitant la sainte discipline de l'église, il crut tourner contre elle ses propres armes. Les supplices furent ménagés, et ordonnés sous d'autres prétextes que celui de la religion. Les chrétiens demeurerent fideles à leur empereur : mais la gloire qu'il cherchoit trop le fit périr[e] ; il fut tué dans la Perse, où il s'étoit engagé témérairement. Jovien son successeur, zélé chrétien, trouva les affaires désespérées, et ne vécut que pour conclure une paix honteuse.

ANS DE J. C. [a]359 [b]357 à 359 [c]360 [d]361 [e]363

Après Jovien, Valentinien fit la guerre en grand capitaine[a]: il y mena son fils Gratien[b] dès sa premiere jeunesse, maintint la discipline militaire, battit les barbares, fortifia les frontieres de l'empire, et protégea en occident la foi de Nicée. Valens son frere, qu'il fit son collegue, la persécutoit en orient; et ne pouvant gagner ni abattre saint Basile et saint Grégoire de Nazianze, il désespéroit de la pouvoir vaincre. Quelques ariens joignirent de nouvelles erreurs aux anciens dogmes de la secte. Aérius, prêtre arien, est noté dans les écrits des saints peres comme l'auteur d'une nouvelle hérésie (1), pour avoir égalé la prêtrise à l'épiscopat, et avoir jugé inutiles les prieres et les oblations que toute l'église faisoit pour les morts. Une troisieme erreur de cet hérésiarque étoit de compter parmi les servitudes de la loi l'observance de certains jeûnes marqués, et de vouloir que le jeûne fût toujours libre. Il vivoit encore quand saint Epiphane se rendit célebre par son histoire des hérésies, où il est réfuté avec tous les autres. Saint Martin fut fait évêque de Tours[c], et remplit tout l'univers du bruit de sa sainteté et de ses miracles, durant sa vie et après sa mort. Valentinien mourut après un discours violent qu'il fit aux ennemis de l'empire: son impétueuse colere, qui le faisoit redouter des autres, lui fut fatale à lui-même. Son successeur Gratien vit sans envie l'élévation de son jeune frere Valentinien II, qu'on fit empereur encore qu'il n'eût que

ANS DE J. C. [a] 364 [b] 366, etc. [c] 375

(1) Epiph. hær. 75. Aug. hær. 53.

neuf ans. Sa mere Justine, protectrice des ariens, gouverna durant son bas âge.

On voit ici en peu d'années de merveilleux évènements : la révolte des Goths contre Valens[a] ; ce prince quitter les Perses pour réprimer les rebelles[b] ; Gratien accourir à lui après avoir remporté une victoire signalée sur les Allemands. Valens, qui veut vaincre seul, précipite le combat, où il est tué auprès d'Andrinople : les Goths victorieux le brûlent dans un village où il s'étoit retiré. Gratien, accablé d'affaires,[c] associe à l'empire le grand Théodose, et lui laisse l'orient. Les Goths sont vaincus : tous les barbares sont tenus en crainte ; et, ce que Théodose n'estimoit pas moins, les hérétiques macédoniens, qui nioient la divinité du Saint-Esprit, [d]sont condamnés au concile de Constantinople. Il ne s'y trouva que l'église grecque : le consentement de tout l'occident et du pape saint Damase le fit appeler second concile général.

Pendant que Théodose gouvernoit avec tant de force et tant de succès[e], Gratien, qui n'étoit pas moins vaillant ni moins pieux, abandonné de ses troupes, toutes composées d'étrangers, fut immolé au tyran Maxime. L'église et l'empire pleurerent ce bon prince. Le tyran régna dans les Gaules[f], et sembla se contenter de ce partage. L'impératrice Justine publia[aa], sous le nom de son fils, des édits en faveur de l'arianisme. Saint Ambroise, évêque de Milan, ne lui opposa que la saine doctrine, les prieres et la patience ; et sut, par de telles armes,

ANS DE J. C. [a]377 [b]378 [c]379 [d]381 [e]383 [f]386 [aa]387

non seulement conserver à l'église les basiliques que les hérétiques vouloient occuper, mais encore lui gagner le jeune empereur. Cependant Maxime remue; et Justine ne trouve rien de plus fidele que le saint évêque qu'elle traitoit de rebelle. Elle l'envoie au tyran, que ses discours ne peuvent fléchir. Le jeune Valentinien est contraint de prendre la fuite avec sa mere. Maxime se rend maître à Rome, où il rétablit les sacrifices des faux dieux par complaisance pour le sénat, presque encore tout païen. Après qu'il eut occupé tout l'occident[a], et dans le temps qu'il se croyoit le plus paisible, Théodose, assisté des Francs, le défit dans la Pannonie, l'assiégea dans Aquilée, et le laissa tuer par ses soldats.

Maître absolu des deux empires, Théodose rendit celui d'occident à Valentinien, qui ne le garda pas long-temps.[b] Ce jeune prince éleva et abaissa trop Arbogaste, un capitaine des Francs, vaillant, désintéressé, mais capable de maintenir par toutes sortes de crimes le pouvoir qu'il s'étoit acquis sur les troupes. Il éleva le tyran Eugene, qui ne savoit que discourir, et tua Valentinien, qui ne vouloit plus avoir pour maître le superbe Franc. Ce coup détestable fut fait dans les Gaules, auprès de Vienne. Saint Ambroise, que le jeune empereur avoit mandé pour recevoir de lui le baptême, déplora sa perte, et espéra bien de son salut. Sa mort ne demeura pas impunie:[c] un miracle visible donna la victoire à Théodose sur Eugene et sur les faux dieux dont ce tyran avoit rétabli le culte. Eugene fut pris: il fallut le sacrifier à la vengeance publique, et abattre la

ANS DE J. C. [a] 388 [b] 392 [c] 394

rebellion par sa mort. Le fier Arbogaste se tua lui-même, plutôt que d'avoir recours à la clémence du vainqueur, que tout le reste des rebelles venoit d'éprouver.

Théodose, seul empereur, fut la joie et l'admiration de tout l'univers. Il appuya la religion : il fit taire les hérétiques : il abolit les sacrifices impurs des païens : il corrigea la mollesse, et réprima les dépenses superflues. Il avoua humblement ses fautes[a], et il en fit pénitence. Il écouta saint Ambroise, célebre docteur de l'église, qui le reprenoit de sa colere, seul vice d'un si grand prince. Toujours victorieux, jamais il ne fit la guerre que par nécessité. Il rendit les peuples heureux, et mourut en paix[b], plus illustre par sa foi que par ses victoires.

De son temps, saint Jérôme[c], prêtre retiré dans la sainte grotte de Bethléhem,[d] entreprit des travaux immenses pour expliquer l'écriture, en lut tous les interpretes, déterra toutes les histoires saintes et profanes qui la peuvent éclaircir, et composa sur l'original hébreu la version de la bible que toute l'église a reçue sous le nom de VULGATE.

L'empire, qui paroissoit invincible sous Théodose, changea tout-à-coup sous ses deux fils. Arcade eut l'orient, et Honorius l'occident : tous deux gouvernés par leurs ministres, ils firent servir leur puissance à des intérêts particuliers. Rufin et Eutrope, successivement favoris d'Arcade[e], et aussi méchants l'un que l'autre, périrent bientôt[f]; et les affaires n'en allerent pas mieux sous un prince foi-

ANS DE J. C. [a] 390 [b] 395 [c] 386 [d] 387 [e] 395 [f] 399

ble[a]. Sa femme Eudoxe lui fit persécuter saint Jean Chrysostome[b], patriarche de Constantinople et la lumiere de l'orient. Le pape saint Innocent et tout l'occident soutinrent ce grand évêque contre Théophile, patriarche d'Alexandrie, ministre des violences de l'impératrice.

L'occident[c] étoit troublé par l'inondation des barbares : Radagaise, goth et païen, ravagea l'Italie. Les Vandales, nation gothique et arienne, occuperent une partie de la Gaule, et se répandirent dans l'Espagne. Alaric, roi des Visigoths, peuples ariens, contraignit Honorius à lui abandonner ces grandes provinces déja occupées par les Vandales. Stilicon, embarrassé de tant de barbares, les bat, les ménage, s'entend et rompt avec eux, sacrifie tout à son intérêt, et conserve néanmoins l'empire qu'il avoit dessein d'usurper.

Cependant Arcade mourut[d], et crut l'orient si dépourvu de bons sujets, qu'il mit son fils Théodose, âgé de huit ans, sous la tutele d'Isdegerde, roi de Perse : mais Pulchérie, sœur du jeune empereur, se trouva capable des grandes affaires. L'empire de Théodose se soutint par la prudence et par la piété de cette princesse.

Celui d'Honorius sembloit proche de sa ruine. Il fit mourir Stilicon, et ne sut pas remplir la place d'un si habile ministre. La révolte de Constantin, la perte entiere de la Gaule et de l'Espagne[e], la prise et le sac de Rome par les armes d'Alaric et des Visigoths[f], furent la suite de la mort de Stilicon.

ANS DE J. C. [a]403 [b]404 [c]406 et suiv. [d]408 [e]409 [f]410

Ataulphe, plus furieux qu'Alaric, pilla Rome de nouveau, et il ne songeoit qu'à abolir le nom romain: mais, pour le bonheur de l'empire, il prit Placidie, sœur de l'empereur: cette princesse captive, qu'il épousa, l'adoucit. Les Goths traiterent avec les Romains[a], et s'établirent en Espagne[b], en se réservant dans les Gaules les provinces qui tiroient vers les Pyrénées.[c] Leur roi Vallia conduisit sagement ces grands desseins. L'Espagne montra sa constance, et sa foi ne s'altéra pas sous la domination de ces ariens.

Cependant les Bourguignons, peuples germains, occuperent le voisinage du Rhin, d'où peu-à-peu ils gagnerent le pays qui porte encore leur nom. Les Francs ne s'oublierent pas:[d] résolus de faire de nouveaux efforts pour s'ouvrir les Gaules, ils éleverent à la royauté Pharamond, fils de Marcomir; et la monarchie de France, la plus ancienne et la plus noble de toutes celles qui sont au monde, commença sous lui.

Le malheureux Honorius mourut sans enfants[e], et sans pourvoir à l'empire. Théodose nomma empereur son cousin Valentinien III[f], fils de Placidie et de Constance son second mari, et le mit durant son bas âge sous la tutele de sa mere, à qui il donna le titre d'impératrice.

En ces temps Célestius et Pélage nierent le péché originel[aa], et la grace par laquelle nous sommes chrétiens[bb]. Malgré leurs dissimulations les conciles d'Afrique les condamnerent[cc]. Les papes saint Innocent

ANS DE J. C. [a]413 [b]414 [c]415 [d]420 [e]423 [f]424
[aa]412 [bb]413 [cc]416

et saint Zozime[a], que le pape saint Célestin suivit depuis, autorisèrent la condamnation, et l'étendirent par tout l'univers. Saint Augustin confondit ces dangereux hérétiques, et éclaira toute l'église par ses admirables écrits. Le même pere, secondé de saint Prosper son disciple, ferma la bouche aux demi-pélagiens, qui attribuoient le commencement de la justification et de la foi aux seules forces du libre arbitre.

Un siecle si malheureux à l'empire, et où il s'éleva tant d'hérésies, ne laissa pas d'être heureux au christianisme. Nul trouble ne l'ébranla, nulle hérésie ne le corrompit. L'église, féconde en grands hommes, confondit toutes les erreurs. Après les persécutions, Dieu se plut à faire éclater la gloire de ses martyrs : toutes les histoires et tous les écrits sont pleins des miracles que leur secours imploré et leurs tombeaux honorés opéroient par toute la terre. Vigilance[b], qui s'opposoit à des sentiments si reçus, réfuté par saint Jérôme (1), demeura sans suite. La foi chrétienne s'affermissoit, et s'étendoit tous les jours.

Mais l'empire d'occident n'en pouvoit plus : attaqué par tant d'ennemis, il fut encore affoibli par les jalousies de ses généraux. Par les artifices d'Aétius,[c] Boniface, comte d'Afrique, devint suspect à Placidie. Le comte, maltraité, fit venir d'Espagne Genséric et les Vandales que les Goths en chassoient, et se repentit trop tard de les avoir appelés. L'Afrique fut ôtée à l'empire.

ANS DE J. C. [a] 417 [b] 406 [c] 427

(1) HIERON. cont. Vigil. Gennad. descript. eccl.

L'église souffrit des maux infinis par la violence de ces ariens, et vit couronner une infinité de martyrs.[a] Deux furieuses hérésies s'éleverent : Nestorius, patriarche de Constantinople, divisa la personne de Jésus-Christ ; et vingt ans après, Eutychès, abbé, en confondit les deux natures. Saint Cyrille, patriarche d'Alexandrie, s'opposa à Nestorius,[b] qui fut condamné par le pape saint Célestin. Le concile d'Ephese[c], troisieme général, en exécution de cette sentence, déposa Nestorius, et confirma le décret de saint Célestin, que les évêques du concile (1) appellent leur pere, dans leur définition. La sainte Vierge fut reconnue pour mere de Dieu, et la doctrine de saint Cyrille fut célébrée par toute la terre. Théodose, après quelques embarras, se soumit au concile, et bannit Nestorius. Eutychès[d], qui ne put combattre cette hérésie qu'en se jetant dans un autre excès, ne fut pas moins fortement rejeté. Le pape saint Léon le grand le condamna et le réfuta tout ensemble par une lettre qui fut révérée dans tout l'univers. Le concile de Chalcédoine[e], quatrieme général, où ce grand pape tenoit la premiere place autant par sa doctrine que par l'autorité de son siege, anathématisa Eutychès, et Dioscore, patriarche d'Alexandrie, son protecteur. La lettre du concile à saint Léon (2) fait voir que ce pape y présidoit, par ses légats, comme le chef à ses membres. L'empereur Marcien assista lui-même à cette grande

ANS DE J. C. [a] 429 [b] 430 [c] 431 [d] 448 [e] 451

(1) Part. 2. conc. Eph. act. 1. Sent. dépos. Nestor.—
(2) Relat. s. syn. Chalc. ad Leon. conc. part. 3.

assemblée, à l'exemple de Constantin, et en reçut les décisions avec le même respect. Un peu auparavant, Pulchérie l'avoit élevé à l'empire en l'épousant. Elle fut reconnue pour impératrice après la mort de son frere, qui n'avoit point laissé de fils. Mais il falloit donner un maître à l'empire : la vertu de Marcien lui procura cet honneur. Durant le temps de ces deux conciles, Théodoret, évêque de Cyr, se rendit célebre ; et sa doctrine seroit sans tache, si les écrits violents qu'il publia contre saint Cyrille n'avoient eu besoin de trop grands éclaircissements. Il les donna de bonne foi, et fut compté parmi les évêques orthodoxes.

Les Gaules commençoient à reconnoître les Francs. Aétius les avoit défendues contre Pharamond et contre Clodion le chevelu : mais Mérovée fut plus heureux, et y fit un plus solide établissement, à-peu-près dans le même temps que les Anglais, peuples saxons, occuperent la grande Bretagne : ils lui donnerent leur nom, et y fonderent plusieurs royaumes.

Cependant les Huns, peuples des Palus Méotides, désolerent tout l'univers avec une armée immense, sous la conduite d'Attila leur roi, le plus affreux de tous les hommes. Aétius, qui le défit dans les Gaules[a], ne put l'empêcher de ravager l'Italie. Les isles de la mer Adriatique servirent de retraite à plusieurs contre sa fureur : Venise s'éleva au milieu des eaux. Le pape saint Léon, plus puissant qu'Aétius et que les armées romaines, se fit respecter par ce roi barbare et païen, et sauva Rome du pillage : mais elle y fut exposée bientôt après par les débau-

ches de son empereur Valentinien. Maxime[a], dont il avoit violé la femme, trouva moyen de le perdre[b] en dissimulant sa douleur, et se faisant un mérite de sa complaisance. Par ses conseils trompeurs, l'aveugle empereur fit mourir Aétius le seul rempart de l'empire. Maxime, auteur du meurtre, en inspire la vengeance aux amis d'Aétius, et fait tuer l'empereur. Il monte sur le trône par ces degrés, et contraint l'impératrice Eudoxie, fille de Théodose le jeune, à l'épouser. Pour se tirer de ses mains, elle ne craignit point de se mettre en celles de Genséric. Rome est en proie au barbare; le seul saint Léon l'empêche d'y mettre tout à feu et à sang: le peuple déchire Maxime, et ne reçoit dans ses maux que cette triste consolation.

Tout se brouille en occident: on y voit plusieurs empereurs s'élever et tomber presque en même temps. Majorien[c] fut le plus illustre. Avitus[d] soutint mal sa réputation, et se sauva par un évêché. On ne put plus défendre les Gaules contre Mérovée ni contre Childéric son fils: mais le dernier pensa périr par ses débauches. Si ses sujets le chasserent[e], un fidele ami qui lui resta[f] le fit rappeler. Sa valeur le fit craindre de ses ennemis, et ses conquêtes s'étendirent bien avant dans les Gaules. L'empire d'orient étoit paisible sous Léon[aa], thracien, successeur de Marcien, et sous Zénon[bb], gendre et successeur de Léon. La révolte de Basilisque[cc], bientôt opprimé, ne causa qu'une courte inquiétude à cet empereur. Mais l'empire d'occident périt sans res-

ANS DE J. C. [a]454 [b]455 [c]456 [d]457 [e]458 [f]465 [aa]474 [bb]475 [cc]476

source. Auguste, qu'on nomme Augustule, fils d'Oreste, fut le dernier empereur reconnu à Rome; et incontinent après il fut dépossédé par Odoacre, roi des Hérules. C'étoient des peuples venus du Pont-Euxin, dont la domination ne fut pas longue.

En orient, l'empereur Zénon entreprit de se signaler d'une maniere inouie. Il fut le premier des empereurs qui se mêla de régler les questions de la foi. Pendant que les demi-eutychiens s'opposoient au concile de Chalcédoine[a], il publia contre le concile son hénotique, c'est-à-dire son décret d'union, détesté par les catholiques,[b] et condamné par le pape Félix III. Les Hérules furent bientôt chassés de Rome par Théodoric, roi des Ostrogoths[c], c'est-à-dire Goths orientaux, qui fonda le royaume d'Italie[d], et laissa, quoique arien, un assez libre exercice à la religion catholique. L'empereur Anastase la troubloit en orient. Il marcha sur les pas de Zénon son prédécesseur[e], et appuya les hérétiques: par-là il aliéna les esprits des peuples[f], et ne put jamais les gagner, même en ôtant des impôts fâcheux. L'Italie obéissoit à Théodoric. Odoacre, pressé dans Ravenne, tâcha de se sauver par un traité que Théodoric n'observa pas; et les Hérules furent contraints de tout abandonner. Théodoric, outre l'Italie, tenoit encore la Provence. De son temps, saint Benoît[aa], retiré en Italie dans un désert, commençoit, dès ses plus tendres années, à pratiquer les saintes maximes dont il composa depuis cette belle regle que tous les moines d'occident re-

ANS DE J. C. [a]482 [b]483 [c]490 [d]491 [e]492 [f]493 [aa]494

eurent avec le même respect que les moines d'orient ont pour celle de saint Basile.

Les Romains acheverent de perdre les Gaules par les victoires de Clovis, fils de Childéric.[a] Il gagna aussi sur les Allemands la bataille de Tolbiac, par le vœu qu'il fit d'embrasser la religion chrétienne, à laquelle Clotilde sa femme ne cessoit de le porter. Elle étoit de la maison des rois de Bourgogne, et catholique zélée, encore que sa famille et sa nation fussent ariennes. Clovis, instruit par saint Vaast, fut baptisé à Reims, avec ses Français, par saint Remi, évêque de cette ancienne métropole. Seul de tous les princes du monde, il soutint la foi catholique, et mérita le titre de TRÈS CHRÉTIEN[b] à ses successeurs. Par la bataille où il tua de sa propre main Alaric[c], roi des Visigoths, Tolose et l'Aquitaine furent jointes à son royaume. Mais la victoire des Ostrogoths l'empêcha de tout prendre jusqu'aux Pyrénées, et la fin de son regne[d] ternit la gloire des commencements. Ses quatre enfants partagerent le royaume[e], et ne cesserent d'entreprendre les uns sur les autres. Anastase mourut frappé du foudre[f].

Justin, de basse naissance, mais habile et très catholique, fut fait empereur par le sénat. Il se soumit, avec tout son peuple, aux décrets du pape saint Hormisdas, et mit fin aux troubles de l'église d'orient. De son temps, Boëce[aa], homme célebre par sa doctrine aussi bien que par sa naissance, et Symmaque son beau-pere, tous deux élevés aux charges les plus éminentes, furent immolés aux jalousies

ANS DE J. C. [a]495 [b]506 [c]507 [d]508 [e]510 [f]518 [aa]526

de Théodoric, qui les soupçonna sans sujet de conspirer contre l'état. Le roi, troublé de son crime, crut voir la tête de Symmaque dans un plat qu'on lui servoit, et mourut quelque temps après. Amalasonte sa fille, et mere d'Atalaric, qui devenoit roi par la mort de son aïeul, est empêchée par les Goths de faire instruire le jeune prince comme méritoit sa naissance; et, contrainte de l'abandonner aux gens de son âge, elle voit qu'il se perd, sans pouvoir y apporter de remede.

L'année d'après[a], Justin mourut après avoir associé à l'empire son neveu Justinien, dont le long regne est célebre par les travaux de Tribonien, compilateur du droit romain, et par les exploits de Bélisaire et de l'eunuque Narsès.[b] Ces deux fameux capitaines réprimerent les Perses, défirent les Ostrogoths et les Vandales, rendirent à leur maître l'Afrique, l'Italie, et Rome; mais l'empereur, jaloux de leur gloire, sans vouloir prendre part à leurs travaux, les embarrassoit toujours plus qu'il ne leur donnoit d'assistance.

Le royaume de France s'augmentoit[c]. Après une longue guerre, Childebert et Clotaire, enfants de Clovis, conquirent le royaume de Bourgogne, et en même temps immolerent à leur ambition les enfants mineurs de leur frere Clodomir, dont ils partagerent entre eux le royaume. Quelque temps après, et pendant que Bélisaire attaquoit si vivement les Ostrogoths, ce qu'ils avoient dans les Gaules fut abandonné aux Français. La France s'étendoit alors beaucoup au-delà du Rhin; mais les partages des princes,

ANS DE J. C. [a] 527 [b] 529 à 553 [c] 532

qui faisoient autant de royaumes, l'empêchoient d'être réunie sous une même domination. Ses principales parties furent la Neustrie, c'est-à-dire la France occidentale; et l'Austrasie, c'est-à-dire la France orientale.

La même année que Rome fut reprise par Narsès[a], Justinien fit tenir à Constantinople le cinquieme concile général, qui confirma les précédents, et condamna quelques écrits favorables à Nestorius: c'est ce qu'on appeloit les trois chapitres, à cause des trois auteurs, déja morts il y avoit long-temps, dont il s'agissoit alors. On condamna la mémoire et les écrits de Théodore, évêque de Mopsueste; une lettre d'Ibas, évêque d'Edesse; et parmi les écrits de Théodoret ceux qu'il avoit composés contre saint Cyrille: les livres d'Origene, qui troubloient tout l'orient depuis un siecle, furent aussi réprouvés. Ce concile, commencé avec de mauvais desseins, eut une heureuse conclusion, et fut reçu du saint siege, qui s'y étoit opposé d'abord.

Deux ans après le concile[b], Narsès, qui avoit ôté l'Italie aux Goths, la défendit contre les Français, et remporta une pleine victoire sur Bucelin, général des troupes d'Austrasie. Malgré tous ces avantages, l'Italie ne demeura guere aux empereurs. Sous Justin II, neveu de Justinien[c], et après la mort de Narsès, le royaume de Lombardie fut fondé par Alboin. Il prit Milan et Pavie[d]: Rome et Ravenne se sauverent à peine de ses mains[e]; et les Lombards firent souffrir aux Romains des maux extrêmes. Rome fut mal secourue par ses empe-

ANS DE J. C. [a] 553 [b] 555 [c] 568 [d] 570 [e] 571

reurs[a], que les Avares, nation scythique, les Sarrasins, peuples d'Arabie, et les Perses plus que tous les autres, tourmentoient de tous côtés en orient. Justin, qui ne croyoit que lui-même et ses passions, fut toujours battu par les Perses et par leur roi Chosroès. Il se troubla de tant de pertes jusqu'à tomber en frénésie. Sa femme Sophie soutint l'empire. Le malheureux prince revint trop tard à son bon sens[b], et reconnut en mourant la malice de ses flatteurs. Après lui, Tibere II, qu'il avoit nommé empereur, réprima les ennemis, soulagea les peuples[c], et s'enrichit par ses aumônes. Les victoires de Maurice[d], cappadocien, général de ses armées, firent mourir de dépit le superbe Chosroès. Elles furent récompensées de l'empire[e], que Tibere lui donna en mourant, avec sa fille Constantine.

En ce temps l'ambitieuse Frédégonde, femme du roi Chilpéric I, mettoit toute la France en combustion, et ne cessoit d'exciter des guerres cruelles entre les rois français.

Au milieu des malheurs de l'Italie, [f]et pendant que Rome étoit affligée d'une peste épouvantable, saint Grégoire le grand fut élevé malgré lui sur le siege de saint Pierre. Ce grand pape appaise la peste par ses prieres; instruit les empereurs, et tout ensemble leur fait rendre l'obéissance qui leur est due; console l'Afrique et la fortifie; confirme en Espagne les Visigoths convertis de l'arianisme, et Récarede le catholique, qui venoit de rentrer au sein de l'église; convertit l'Angleterre; réforme la discipline dans la France, dont il exalte les rois toujours or-

ANS DE J. C. [a]574 [b]579 [c]580 [d]581 [e]583 [f]590.

thodoxes au-dessus de tous les rois de la terre; fléchit les Lombards; sauve Rome et l'Italie, que les empereurs ne pouvoient aider; réprime l'orgueil naissant des patriarches de Constantinople; éclaire toute l'église par sa doctrine; gouverne l'orient et l'occident avec autant de vigueur que d'humilité; et donne au monde un parfait modele du gouvernement ecclésiastique.

L'histoire de l'église n'a rien de plus beau que l'entrée[a] du saint moine Augustin dans le royaume de Cant, avec quarante de ses compagnons (1), qui, précédés de la croix et de l'image du grand roi notre seigneur Jésus-Christ, faisoient des vœux solennels pour la conversion de l'Angleterre. Saint Grégoire, qui les avoit envoyés, les instruisoit par des lettres véritablement apostoliques, et apprenoit à saint Augustin à trembler parmi les miracles continuels que Dieu faisoit par son ministere (2). Berthe, princesse de France, attira au christianisme le roi Edhilbert son mari. Les rois de France, et la reine Brunehault, protégerent la nouvelle mission. Les évêques de France entrerent dans cette bonne œuvre, et ce furent eux qui, par l'ordre du pape, [b]sacrerent saint Augustin. Le renfort que saint Grégoire envoya au nouvel évêque produisit de nouveaux fruits[c], et l'église anglicane prit sa forme. L'empereur Maurice, ayant éprouvé la fidélité du saint pontife, se corrigea par ses avis, et reçut de lui cette louange si digne d'un prince chrétien, que la bouche des hé-

ANS DE J. C. [a] 597 [b] 601 [c] 604

(1) Beda, lib. 1.—(2) Greg. lib. 9, ep. 58, ind. 4.

rétiques n'osoit s'ouvrir de son temps. Un si pieux empereur fit pourtant une grande faute[a]: un nombre infini de Romains périrent entre les mains des barbares, faute d'être rachetés à un écu par tête. On voit, incontinent après, les remords du bon empereur; la priere qu'il fait à Dieu de le punir en ce monde plutôt qu'en l'autre; la révolte de Phocas[b] qui égorge à ses yeux toute sa famille; Maurice, tué le dernier, et ne disant autre chose parmi tous ses maux, que ce verset du psalmiste (1): « Vous êtes juste, ô Sei-« gneur, et tous vos jugements sont droits! » Phocas, élevé à l'empire par une action si détestable, tâcha de gagner les peuples en honorant le saint siege, dont il confirma les privileges. Mais sa sentence étoit prononcée[c]. Héraclius[d], proclamé empereur par l'armée d'Afrique, marcha contre lui. Alors Phocas éprouva que souvent les débauches nuisent plus aux princes que les cruautés; et Photin, dont il avoit débauché la femme, le livra à Héraclius, qui le fit tuer.

La France vit un peu après une tragédie bien plus étrange. La reine Brunehault[e], livrée à Clotaire II, fut immolée à l'ambition de ce prince: sa mémoire fut déchirée; et sa vertu, tant louée par le pape saint Grégoire, a peine encore à se défendre.

L'empire cependant étoit desolé. Le roi de Perse Chosroès II, sous prétexte de venger Maurice, avoit entrepris de perdre Phocas. Il poussa ses conquêtes sous Héraclius. On vit l'empereur battu, et la vraie

ANS DE J. C. [a] 601 [b] 602 [c] 606 [d] 610 [e] 614

(1) Psal. 118.

croix enlevée par les infideles; [a]puis, par un retour admirable, Héraclius cinq fois vainqueur; la Perse pénétrée par les Romains, Chosroès tué par son fils, et la sainte croix reconquise.

Pendant que la puissance des Perses étoit si bien réprimée, un plus grand mal s'éleva contre l'empire et contre toute la chrétienté. Mahomet s'érigea en prophete parmi les Sarrasins[b]: il fut chassé de la Mecque par les siens. A sa fuite commence la fameuse hégyre d'où les mahométans comptent leurs années. Le faux prophete donna ses victoires pour toute marque de sa mission. Il soumit en neuf ans toute l'Arabie de gré ou de force, et jeta les fondements de l'empire des caliphes.

A ces maux se joignit l'hérésie des monothélites[c], qui, par une bizarrerie presque inconcevable, en reconnoissant deux natures en Notre Seigneur, n'y vouloient reconnoître qu'une seule volonté. L'homme, selon eux, n'y vouloit rien, et il n'y avoit en Jésus-Christ que la seule volonté du Verbe. Ces hérétiques cachoient leur venin sous des paroles ambiguës: un faux amour de la paix leur fit proposer qu'on ne parlât ni d'une ni de deux volontés. Ils imposerent[d] par ces artifices au pape Honorius I, qui entra avec eux dans un dangereux ménagement, et consentit au silence, où le mensonge et la verité furent également supprimés. Pour comble de malheur, quelque temps après[e], l'empereur Héraclius entreprit de décider la question de son autorité, et proposa son ecthese, ou exposition, favorable aux monothélites. Mais les artifices des hérétiques fu-

ANS DE J. C. [a]620 à 626 [b]622 [c]629 [d]633 [e]639

rent enfin découverts. [a]Le pape Jean IV condamna l'ecthese. Constant, petit-fils d'Héraclius, [b]soutint l'édit de son aïeul par le sien appelé type. Le saint siege et le pape Théodore s'opposent à cette entreprise[c]: le pape saint Martin I assemble le concile de Latran, où il anathématise le type et les chefs des monothélites. Saint Maxime, célebre par tout l'orient pour sa piété et pour sa doctrine, quitte la cour infectée de la nouvelle hérésie, reprend ouvertement les empereurs qui avoient osé prononcer sur les questions de la foi, [d]et souffre des maux infinis pour la religion catholique. Le pape, traîné d'exil en exil, et toujours durement traité par l'empereur, meurt[e] enfin parmi les souffrances sans se plaindre, ni se relâcher de ce qu'il doit à son ministere.

Cependant la nouvelle église anglicane, fortifiée par les soins des papes Boniface V et Honorius, se rendoit illustre par toute la terre. Les miracles y abondoient avec les vertus, comme dans les temps des apôtres; et il n'y avoit rien de plus éclatant que la sainteté de ses rois. Eduin embrassa, avec tout son peuple[f], la foi qui lui avoit donné la victoire sur ses ennemis, et convertit ses voisins. Oswalde servit d'interprete aux prédicateurs de l'évangile[aa]; et, renommé par ses conquêtes, il leur préféra la gloire d'être chrétien. Les Merciens[bb] furent convertis par le roi de Northumberland Osuin: leurs voisins et leurs successeurs suivirent leurs pas; et leurs bonnes œuvres furent immenses.

Tout périssoit en orient. Pendant que les empe-

ANS DE J. C. [a]640 [b]648 [c]649 [d]650 [e]654 [f]627 [aa]634 [bb]655

reurs se consument dans des disputes de religion[a], et inventent des hérésies, les Sarrasins pénetrent l'empire; ils occupent la Syrie et la Palestine; la sainte cité leur est assujettie; la Perse leur est ouverte par ses divisions, et ils prennent ce grand royaume sans résistance. Ils entrent en Afrique en état d'en faire bientôt une de leurs provinces[b]: l'isle de Cypre leur obéit[c]; et ils joignent en moins de trente ans toutes ces conquêtes à celles de Mahomet.

L'Italie, toujours malheureuse et abandonnée, gémissoit sous les armes des Lombards. Constant désespéra de les chasser, et se résolut à ravager ce qu'il ne put défendre. Plus cruel que les Lombards mêmes, [d]il ne vint à Rome que pour en piller les trésors: les églises ne s'en sauverent pas: il ruina la Sardaigne et la Sicile; et, devenu odieux à tout le monde, [e]il périt de la main des siens. Sous son fils Constantin Pogonat, c'est-à-dire le barbu, les Sarrasins[f] s'emparerent de la Cilicie et de la Lycie. Constantinople assiégée[aa] ne fut sauvée que par un miracle. Les Bulgares, peuples venus de l'embouchure du Volga, [bb]se joignirent à tant d'ennemis dont l'empire étoit accablé, et occuperent cette partie de la Thrace appelée depuis Bulgarie, qui étoit l'ancienne Mysie.

L'église anglicane enfantoit de nouvelles églises; et saint Wilfrid, évêque d'Yorck, chassé de son siege, convertit la Frise.

Toute l'église reçut une nouvelle lumiere par le concile de Constantinople[cc], sixieme général, où le

ANS DE J. C. [a]634 à 637 [b]647 [c]648 [d]663 [e]668 [f]671 [aa]672 [bb]678 [cc]680

pape saint Agathon présida par ses légats, et expliqua la foi catholique par une lettre admirable. Le concile frappa d'anathème un évêque célebre par sa doctrine, un patriarche d'Alexandrie, quatre patriarches de Constantinople, c'est-à-dire tous les auteurs de la secte des monothélites, sans épargner le pape Honorius qui les avoit ménagés. Après la mort d'Agathon, qui arriva durant le concile, le pape saint Léon II en confirma les décisions, et en reçut tous les anathèmes. Constantin Pogonat, imitateur du grand Constantin et de Marcien, entra au concile à leur exemple; et comme il y rendit les mêmes soumissions, il y fut honoré des mêmes titres d'orthodoxe, de religieux, de pacifique empereur, [a] et de restaurateur de la religion. Son fils Justinien II[b] lui succéda encore enfant. De son temps la foi s'étendoit et éclatoit vers le nord. [c] Saint Kilien, envoyé par le pape Conon, prêcha l'évangile dans la Franconie. Du temps du pape Serge, Céadual, un des rois d'Angleterre, vint reconnoître en personne l'église romaine, d'où la foi avoit passé en son isle; et, après avoir reçu le baptême par les mains du pape, il mourut selon qu'il l'avoit lui-même desiré.

La maison de Clovis étoit tombée dans une foiblesse déplorable : de fréquentes minorités avoient donné occasion de jeter les princes dans une mollesse dont ils ne sortoient point étant majeurs. De là sort une longue suite de rois fainéants, qui n'avoient que le nom de roi, et laissoient tout le pouvoir aux maires du palais. Sous ce titre Pépin Héristel gouverna tout[d], et éleva sa maison à de plus

ANS DE J. C. [a] 685 [b] 686 [c] 689 [d] 693

hautes espérances. Par son autorité, et après le martyre de saint Wigbert[a], la foi s'établit dans la Frise, que la France venoit d'ajouter à ses conquêtes. Saint Swibert, saint Willebrod, et d'autres hommes apostoliques, répandirent l'évangile dans les provinces voisines.

Cependant la minorité de Justinien s'étoit heureusement passée : les victoires de Léonce avoient abattu les Sarrasins, et rétabli la gloire de l'empire en orient. Mais ce vaillant capitaine, [b]arrêté injustement, et relâché mal-à-propos, coupa le nez à son maître, [c]et le chassa. Ce rebelle souffrit un pareil traitement de Tibere, nommé Absimare, qui lui-même ne dura guere. [d]Justinien rétabli fut ingrat envers ses amis; et, en se vengeant de ses ennemis, il s'en fit de plus redoutables, qui le tuerent[e]. Les images de Philippique son successeur ne furent pas reçues dans Rome, à cause qu'il favorisoit les monothélites et se déclaroit ennemi du concile sixieme. On élut[f] à Constantinople Anastase II, prince catholique; et on creva les yeux à Philippique.

En ce temps les débauches du roi Roderic, ou Rodrigue, firent livrer l'Espagne aux Maures : c'est ainsi qu'on appeloit les Sarrasins d'Afrique. Le comte Julien, pour venger sa fille dont Roderic abusoit, appela ces infideles. Ils viennent avec des troupes immenses : ce roi périt : l'Espagne est soumise; et l'empire des Goths y est éteint. L'église d'Espagne fut mise alors à une nouvelle épreuve; mais, comme elle s'étoit conservée sous les ariens, les mahométans ne purent l'abattre. Ils la laisserent

ANS DE J. C. [a]695 [b]694 [c]696 [d]702 [e]711 [f]713

d'abord avec assez de liberté : mais dans les siecles suivants il fallut soutenir de grands combats ; et la chasteté eut ses martyrs aussi bien que la foi, sous la tyrannie d'une nation aussi brutale qu'infidele.

L'empereur Anastase ne dura guere : [a]l'armée força Théodose III à prendre la pourpre. Il fallut combattre : le nouvel empereur gagna la bataille, et Anastase fut mis dans un monastere.

Les Maures, maîtres de l'Espagne, espéroient s'étendre bientôt au-delà des Pyrénées : mais Charles Martel, destiné à les réprimer, s'étoit élevé en France, et avoit succédé, quoique bâtard, au pouvoir de son pere Pépin Héristel, qui laissa l'Austrasie à sa maison comme une espece de principauté souveraine, et le commandement en Neustrie par la charge de maire du palais. Charles réunit tout par sa valeur.

Les affaires d'orient étoient brouillées. [b]Léon Isaurien, préfet d'orient, ne reconnut pas Théodose, qui quitta sans répugnance l'empire qu'il n'avoit accepté que par force, et, retiré à Ephese, ne s'occupa plus que des véritables grandeurs.

Les Sarrasins[c] recurent de grands coups durant l'empire de Léon. Ils leverent[d] honteusement le siege de Constantinople. Pélage, qui se cantonna dans les montagnes d'Asturie avec ce qu'il y avoit de plus résolu parmi les Goths, après une victoire signalée, opposa à ces infideles un nouveau royaume, par lequel ils devoient un jour être chassés de l'Espagne. Malgré les efforts et l'armée immense d'Abdérame leur général, [e]Charles Martel gagna sur eux la fameuse bataille de Tours. Il y périt un nombre infini

ANS DE J. C. [a] 715 [b] 716 [c] 718 [d] 719 [e] 725

de ces infidèles ; et Abdérame lui-même demeura sur la place. Cette victoire fut suivie d'autres avantages, par lesquels Charles arrêta les Maures, et étendit le royaume jusqu'aux Pyrénées. Alors les Gaules n'eurent presque rien qui n'obéît aux Français ; et tous reconnoissoient Charles Martel. Puissant en paix, en guerre, et maître absolu du royaume, il régna sous plusieurs rois qu'il fit et défit à sa fantaisie, sans oser prendre ce grand titre. La jalousie des seigneurs français vouloit être ainsi trompée.

La religion s'établissoit en Allemagne. [a]Le prêtre saint Boniface convertit ces peuples, et en fut fait évêque par le pape Grégoire II, qui l'y avoit envoyé.

L'empire étoit alors assez paisible ; mais Léon y mit le trouble pour long temps. [b]Il entreprit de renverser comme des idoles les images de Jésus-Christ et de ses saints. Comme il ne put attirer à ses sentiments saint Germain, patriarche de Constantinople, il agit de son autorité ; et, après une ordonnance du sénat, on lui vit d'abord briser une image de Jésus-Christ, qui étoit posée sur la grande porte de l'église de Constantinople. Ce fut par-là que commencerent les violences des iconoclastes, c'est-à-dire des brise-images. Les autres images que les empereurs, les évêques, et tous les fidèles, avoient érigées depuis la paix de l'église dans les lieux publics et particuliers, furent aussi abattues. A ce spectacle le peuple s'émut : les statues de l'empereur furent renversées en divers endroits. Il se crut outragé en sa personne : on lui reprocha un semblable outrage qu'il faisoit à Jésus-Christ et à ses saints, et que, de son aveu pro-

ANS DE J. C. [a] 723 [b] 726

pre, l'injure faite à l'image retomboit sur l'original. L'Italie passa encore plus avant : l'impiété de l'empereur fut cause qu'on lui refusa les tributs ordinaires. Luitprand, roi des Lombards, se servit du même prétexte pour prendre Ravenne, résidence des exarques : on nommoit ainsi les gouverneurs que les empereurs envoyoient en Italie. Le pape Grégoire II s'opposa au renversement des images : mais en même temps il s'opposoit aux ennemis de l'empire, et tâchoit de retenir les peuples dans l'obéissance. La paix se fit avec les Lombards[a], et l'empereur exécuta son décret contre les images plus violemment que jamais. Mais le célebre Jean de Damas lui déclara qu'en matiere de religion il ne connoissoit de décrets que ceux de l'église, et souffrit beaucoup. L'empereur chassa de son siege le patriarche saint Germain, qui mourut en exil âgé de 90 ans.

Un peu après, les Lombards reprirent les armes[b]; et, dans les maux qu'ils faisoient souffrir au peuple romain, ils ne furent retenus que par l'autorité de Charles Martel[c], dont le pape Grégoire II avoit imploré l'assistance.

Le nouveau royaume d'Espagne, qu'on appeloit dans ces premiers temps le royaume d'Orviete, s'augmentoit par les victoires et par la conduite d'Alphonse, gendre de Pélage, qui, à l'exemple de Récarede dont il étoit descendu, prit le nom de catholique.

Léon mourut[d], et laissa l'empire aussi bien que l'église dans une grande agitation. Artabase, préteur d'Arménie, se fit proclamer empereur au lieu

ANS DE J. C. [a] 730 [b] 739 [c] 740 [d] 741

de Constantin Copronyme, fils de Léon, et rétablit les images.

Après la mort de Charles Martel, Luitprand menaça Rome de nouveau : l'exarchat de Ravenne fut en péril[a], et l'Italie dut son salut à la prudence du pape saint Zacharie. Constantin[b], embarrassé dans l'orient, ne songeoit qu'à s'établir ; il battit Artabase, prit Constantinople, et la remplit de supplices.

Les deux enfants de Charles Martel, Carloman et Pépin,[c] avoient succédé à la puissance de leur pere : mais Carloman, dégoûté du siecle, au milieu de sa grandeur et de ses victoires, embrassa la vie monastique. Par ce moyen son frere Pépin réunit en sa personne toute la puissance. Il sut la soutenir par un grand mérite, et prit le dessein de s'élever à la royauté. Childéric[d], le plus misérable de tous les princes, lui en ouvrit le chemin, et joignit à la qualité de fainéant celle d'insensé. Les Français, dégoûtés de leurs fainéants, et accoutumés depuis tant de temps à la maison de Charles Martel féconde en grands hommes, n'étoient plus embarrassés que du serment qu'ils avoient prêté à Childéric. Sur la réponse du pape Zacharie, ils se crurent libres, et d'autant plus dégagés du serment qu'ils avoient prêté à leur roi, que lui et ses devanciers sembloient depuis cent ans avoir renoncé au droit qu'ils avoient de leur commander, en laissant attacher tout le pouvoir à la charge de maire du palais. Ainsi Pépin fut mis sur le trône, et le nom de roi fut réuni avec l'autorité.

ANS DE J. C. [a] 742 [b] 743 [c] 747 [d] 752

Le pape Étienne III[a] trouva dans le nouveau roi le même zele que Charles Martel avoit eu pour le saint siege contre les Lombards. Après avoir vainement imploré le secours de l'empereur, il se jeta entre les bras des Français. Le roi le reçut en France avec respect,[b] et voulut être sacré et couronné de sa main. En même temps il passa les Alpes, délivra Rome et l'exarchat de Ravenne, et réduisit Astolphe, roi des Lombards, à une paix équitable.

Cependant l'empereur faisoit la guerre aux images. Pour s'appuyer de l'autorité ecclésiastique, il assembla un nombreux concile à Constantinople (1). On n'y vit pourtant point paroître, selon la coutume, ni les légats du saint siege, ni les évêques, ou les légats des autres sieges patriarchaux (2). Dans ce concile, non seulement on condamna comme idolâtrie tout l'honneur rendu aux images en mémoire des originaux, mais encore on y condamna la sculpture et la peinture comme des arts détestables. C'étoit l'opinion des Sarrasins, dont on disoit que Léon avoit suivi les conseils quand il renversa les images. Il ne parut pourtant rien contre les reliques. Le concile de Copronyme (3) ne défendit pas de les honorer; et il frappa d'anathême ceux qui refusoient d'avoir recours aux prieres de la sainte vierge et des saints. Les catholiques, persécutés pour l'honneur qu'ils rendoient aux images, répondoient à l'empereur qu'ils aimoient mieux endurer toute sorte d'ex-

(1) Conc. Nic. II, act. 6.—(2) *Ibid.* defin. pseudosyn. C. P.—(3) *ibid.* pseudosyn. C. P. can. IX et XI.

trémités, que de ne pas honorer Jésus-Christ jusque dans son ombre.

Cependant Pépin repassa les Alpes, et châtia l'infidele Astolphe[a], qui refusoit d'exécuter le traité de paix. L'église romaine ne reçut jamais un plus beau don que celui que lui fit alors ce pieux prince. Il lui donna les villes reconquises sur les Lombards, et se moqua de Copronyme qui les redemandoit, lui qui n'avoit pu les défendre. Depuis ce temps les empereurs furent peu reconnus dans Rome : ils y devinrent méprisables par leur foiblesse, et odieux par leurs erreurs. Pépin y fut regardé comme protecteur du peuple romain et de l'église romaine. Cette qualité devint comme héréditaire à sa maison et aux rois de France.

Charlemagne, fils de Pépin, la soutint avec autant de courage que de piété. Le Pape Adrien eut recours à lui contre Didier[b], roi des Lombards, qui avoit pris plusieurs villes, et menaçoit toute l'Italie. Charlemagne[c] passa les Alpes. Tout fléchit : Didier fut livré :[d] les rois lombards, ennemis de Rome et des papes, furent détruits : Charlemagne se fit couronner roi d'Italie, et prit le titre de roi des Français et des Lombards. En même temps il exerça dans Rome même l'autorité souveraine en qualité de patrice, et confirma au saint siege les donations du roi son pere. Les empereurs avoient peine à résister aux Bulgares, et soutenoient vainement contre Charlemagne les Lombards dépossédés.

La querelle des images[e] duroit toujours. Léon IV, fils de Copronyme, sembloit d'abord s'être adouci :

ANS DE J. C. [a] 755 [b] 772 [c] 773 [d] 774 [e] 780

mais il renouvella la persécution aussitôt qu'il se crut le maître. Il mourut bientôt. Son fils Constantin, âgé de dix ans, lui succéda, et régna sous la tutele de l'impératrice Irene sa mere. Alors les choses commencerent à changer de face. [a]Paul, patriarche de Constantinople, déclara sur la fin de sa vie qu'il avoit combattu les images contre sa conscience, et se retira dans un monastere où il déplora, en présence de l'impératrice, le malheur de l'église de Constantinople séparée des quatre sieges patriarchaux, et lui proposa la célébration d'un concile universel comme l'unique remede d'un si grand mal. Taraise son successeur soutint que la question n'avoit pas été jugée dans l'ordre, parcequ'on avoit commencé par une ordonnance de l'empereur, qu'un concile tenu contre les formes avoit suivie ; au lieu qu'en matiere de religion, c'est au concile à commencer et aux empereurs à appuyer le jugement de l'église. Fondé sur cette raison, il n'accepta le patriarchat qu'à condition qu'on tiendroit le concile universel : il fut commencé à Constantinople[b], et continué à Nicée (1). Le pape y envoya ses légats : le concile des iconoclastes fut condamné; ils sont détestés comme gens qui, à l'exemple des Sarrasins, accusoient les chrétiens d'idolâtrie. On décida que les images seroient honorées en mémoire et pour l'amour des originaux, ce qui s'appelle dans le concile « culte relatif, adoration et salutation honoraire », qu'on oppose au culte suprême, et à l'adoration de

ANS DE J. C. [a] 784 [b] 787

(1) Conc. Nic. II, act. 7.

latrie ou d'entiere sujétion, que le concile réserve à Dieu seul. Outre les légats du saint siege et la présence du patriarche de Constantinople, il y parut des légats des autres sieges patriarchaux opprimés alors par les infideles. Quelques uns leur ont contesté leur mission : mais ce qui n'est pas contesté, c'est que, loin de les désavouer, tous ces sieges ont accepté le concile sans qu'il y paroisse de contradiction, et il a été reçu par toute l'église.

Les Français, environnés d'idolâtres ou de nouveaux chrétiens dont ils craignoient de brouiller les idées, et d'ailleurs embarrassés du terme équivoque d'adoration, hésiterent long-temps. Parmi toutes les images ils ne vouloient rendre d'honneur qu'à celle de la croix, absolument différente des figures que les païens croyoient pleines de divinité. Ils conserverent pourtant en lieu honorable, et même dans les églises, les autres images, et détesterent les iconoclastes. Ce qui resta de diversité ne fit aucun schisme. Les Français connurent enfin que les peres de Nicée ne demandoient pour les images que le même genre de culte, toutes proportions gardées, qu'ils rendoient eux-mêmes aux reliques, au livre de l'évangile et à la croix ; et ce concile fut honoré par toute la chrétienté sous le nom de septieme concile général.

Ainsi nous avons vu les sept conciles généraux, que l'orient et l'occident, l'église grecque et l'église latine reçoivent avec une égale révérence. Les empereurs convoquoient ces grandes assemblées par l'autorité souveraine qu'ils avoient sur tous les évêques, ou du moins sur les principaux, d'où dépen-

doient tous les autres, et qui étoient alors sujets de l'empire. Les voitures publiques leur étoient fournies par l'ordre des princes. Ils assembloient les conciles en orient, où ils faisoient leur résidence, et y envoyoient ordinairement des commissaires pour maintenir l'ordre. Les évêques ainsi assemblés portoient avec eux l'autorité du Saint-Esprit et la tradition des églises. Dès l'origine du christianisme il y avoit trois sieges principaux qui précédoient tous les autres, celui de Rome, celui d'Alexandrie, et celui d'Antioche. Le concile de Nicée (1) avoit approuvé que l'évêque de la cité sainte eût le même rang. Le second et le quatrieme concile éleverent le siege de Constantinople, et voulurent qu'il fût le second. Ainsi il se fit cinq sieges que, dans la suite des temps, on appela patriarchaux. La préséance leur étoit donnée dans le concile. Entre ces sieges, le siege de Rome étoit toujours regardé comme le premier, et le concile de Nicée (2) régla les autres sur celui-là. Il y avoit aussi des évêques métropolitains qui étoient les chefs des provinces et qui précédoient les autres évêques. On commença assez tard à les appeler archevêques; mais leur autorité n'en étoit pas moins reconnue. Quand le concile étoit formé, on proposoit l'écriture sainte; on lisoit les passages des anciens peres témoins de la tradition: c'étoit la tradition qui interprétoit l'écriture; on croyoit que son vrai sens étoit celui dont les siecles passés étoient convenus, et nul ne croyoit avoir

(1) Conc. Nic. can. 7. Conc. C. P. I, can. 3. Conc. Chalced. can. 28.—(2) Conc. Nic. can. 6.

droit de l'expliquer autrement. Ceux qui refusoient de se soumettre aux décisions du concile étoient frappés d'anathême. Après avoir expliqué la foi, on régloit la discipline ecclésiastique, et on dressoit les canons, c'est-à-dire les regles de l'église. On croyoit que la foi ne changeoit jamais, et qu'encore que la discipline pût recevoir divers changements selon les temps et selon les lieux, il falloit tendre autant qu'on pouvoit à une parfaite imitation de l'antiquité. Au reste, les papes n'assisterent que par leurs légats aux premiers conciles généraux; mais ils en approuverent expressément la doctrine, et il n'y eut dans l'église qu'une seule foi.

Constantin et Irene[a] firent religieusement exécuter les décrets du septieme concile : mais le reste de leur conduite ne se soutint pas. Le jeune prince, à qui sa mere fit épouser une femme qu'il n'aimoit point, s'emportoit à des amours déshonnêtes; et, las d'obéir aveuglément à une mere si impérieuse, il tâchoit de l'éloigner des affaires, où elle se maintenoit malgré lui.

Alphonse le chaste[b] régnoit en Espagne. La continence perpétuelle que garda ce prince lui mérita ce beau titre, et le rendit digne d'affranchir l'Espagne de l'infâme tribut de cent filles que son oncle Mauregat avoit accordé aux Maures. Soixante et dix mille de ces infideles tués dans une bataille avec Mugait leur général firent voir la valeur d'Alphonse.

Constantin tâchoit aussi de se signaler contre les Bulgares; mais les succès ne répondoient pas à son attente. Il détruisit à la fin tout le pouvoir d'Irene[c];

ANS DE J. C. [a] 787 [b] 793 [c] 795

et, incapable de se gouverner lui-même autant que de souffrir l'empire d'autrui, il répudia sa femme Marie pour épouser Théodote, qui étoit à elle. Sa mere, irritée[a], fomenta les troubles que causa un si grand scandale. Constantin[b] périt par ses artifices. Elle gagna le peuple en modérant les impôts, et mit dans ses intérêts les moines avec le clergé par une piété apparente. Enfin elle fut reconnue seule impératrice.

Les Romains mépriserent ce gouvernement, et se tournerent à Charlemagne, qui subjuguoit les Saxons, réprimoit les Sarrasins, détruisoit les hérésies, protégeoit les papes, attiroit au christianisme les nations infideles, rétablissoit les sciences et la discipline ecclésiastique, assembloit de fameux conciles où sa profonde doctrine étoit admirée, et faisoit ressentir non seulement à la France et à l'Italie, mais à l'Espagne, à l'Angleterre, à la Germanie et partout, les effets de sa piété et de sa justice.

DOUZIEME ÉPOQUE.

Charlemagne, ou l'établissement du nouvel empire.

Enfin l'an 800 de notre Seigneur, ce grand protecteur de Rome et de l'Italie, ou pour mieux dire de toute l'église et de toute la chrétienté, élu empereur par les Romains sans qu'il y pensât, et couronné par le pape Léon III, qui avoit porté le peuple romain à ce choix, devint le fondateur du nouvel empire et de la grandeur temporelle du saint siege.

ANS DE J. C. [a] 796 [b] 797

Voilà, monseigneur, les douze époques que j'ai suivies dans cet abrégé. J'ai attaché à chacune d'elles les faits principaux qui en dépendent. Vous pouvez maintenant, sans beaucoup de peine, disposer selon l'ordre des temps les grands évènements de l'histoire ancienne, et les ranger pour ainsi dire chacun sous son étendard.

Je n'ai pas oublié dans cet abrégé cette célebre division, que font les chronologistes, de la durée du monde en sept âges. Le commencement de chaque âge nous sert d'époque : si j'y en mêle quelques autres, c'est afin que les choses soient plus distinctes, et que l'ordre des temps se développe devant vous avec moins de confusion.

Quand je vous parle de l'ordre des temps, je ne prétends pas, monseigneur, que vous vous chargiez scrupuleusement de toutes les dates ; encore moins que vous entriez dans toutes les disputes des chronologistes, où le plus souvent il ne s'agit que de peu d'années. La chronologie contentieuse qui s'arrête scrupuleusement à ces minuties a son usage sans doute ; mais elle n'est pas votre objet, et sert peu à éclairer l'esprit d'un grand prince. Je n'ai point voulu raffiner sur cette discussion des temps ; et parmi les calculs déja faits, j'ai suivi celui qui m'a paru le plus vraisemblable, sans m'engager à le garantir.

Que dans la supputation qu'on fait des années depuis le temps de la création jusqu'à Abraham il faille suivre les septante qui font le monde plus vieux, ou l'hébreu qui le fait plus jeune de plusieurs siecles ; encore que l'autorité de l'original hébreu

semble devoir l'emporter, c'est une chose si indifférente en elle-même, que l'église, qui a suivi avec saint Jérôme la supputation de l'hébreu dans notre vulgate, a laissé celle des septante dans son martyrologe. En effet, qu'importe à l'histoire de diminuer ou de multiplier des siecles vides, où aussi bien l'on n'a rien à raconter ? N'est-ce pas assez que les temps où les dates sont importantes aient des caracteres fixes, et que la distribution en soit appuyée sur des fondements certains? Et quand même dans ces temps il y auroit de la dispute pour quelques années, ce ne seroit presque jamais un embarras. Par exemple, qu'il faille mettre de quelques années plutôt ou plus tard, ou la fondation de Rome, ou la naissance de Jésus-Christ, vous avez pu reconnoître que cette diversité ne fait rien à la suite des histoires ni à l'accomplissement des conseils de Dieu. Vous devez éviter les anachronismes qui brouillent l'ordre des affaires, et laisser disputer des autres entre les savants.

Je ne veux non plus charger votre mémoire du compte des olympiades, quoique les Grecs qui s'en servent les rendent nécessaires à fixer les temps. Il faut savoir ce que c'est, afin d'y avoir recours dans le besoin : mais, au reste, il suffira de vous attacher aux dates que je vous propose, comme les plus simples et les plus suivies, qui sont celles du monde jusqu'à Rome, celles de Rome jusqu'à Jésus-Christ, et celles de Jésus-Christ dans toute la suite.

FIN DE LA PREMIERE PARTIE.

SECONDE PARTIE.

LA SUITE DE LA RELIGION.

I. La création et les premiers temps.

Le vrai dessein de cet abrégé n'est pas, monseigneur, de vous expliquer l'ordre des temps, quoiqu'il soit absolument nécessaire pour lier toutes les histoires, et en montrer le rapport : je vous ai dit que mon principal objet est de vous faire considérer dans l'ordre des temps la SUITE DU PEUPLE DE DIEU et celle DES GRANDS EMPIRES.

Ces deux choses roulent ensemble dans ce grand mouvement des siecles, où elles ont, pour ainsi dire, un même cours : mais il est besoin, pour les bien entendre, de les détacher quelquefois l'une de l'autre, et de considérer tout ce qui convient à chacune d'elles.

Sur-tout la religion et la suite du peuple de Dieu considérée de cette sorte est le plus grand et le plus utile de tous les objets qu'on puisse proposer aux hommes. Il est beau de se remettre devant les yeux les états différents du peuple de Dieu sous la loi de nature et sous les patriarches ; sous Moïse et sous la loi écrite ; sous David et sous les prophetes ; depuis le retour de la captivité jusqu'à Jésus-Christ ; et enfin sous Jésus-Christ même, c'est-à-dire sous

la loi de grace et sous l'évangile : dans les siecles qui ont attendu le Messie, et dans ceux où il a paru ; dans ceux où le culte de Dieu a été réduit à un seul peuple, et dans ceux où, conformément aux anciennes prophéties, il a été répandu par toute la terre ; dans ceux enfin où les hommes, encore infirmes et grossiers, ont eu besoin d'être soutenus par des récompenses et des châtiments temporels, et dans ceux où les fideles, mieux instruits, ne doivent plus vivre que par la foi, attachés aux biens éternels, et souffrant, dans l'espérance de les posséder, tous les maux qui peuvent exercer leur patience.

Assurément, monseigneur, on ne peut rien concevoir qui soit plus digne de Dieu, que de s'être premièrement choisi un peuple qui fût un exemple palpable de son éternelle providence ; un peuple dont la bonne ou la mauvaise fortune dépendît de la piété, et dont l'état rendît témoignage à la sagesse et à la justice de celui qui le gouvernoit. C'est par où Dieu a commencé, et c'est ce qu'il a fait voir dans le peuple juif. Mais, après avoir établi par tant de preuves sensibles ce fondement immuable, que lui seul conduit à sa volonté tous les évènements de la vie présente, il étoit temps d'élever les hommes à de plus hautes pensées, et d'envoyer Jésus-Christ, à qui il étoit réservé de découvrir au nouveau peuple ramassé de tous les peuples du monde les secrets de la vie future.

Vous pourrez suivre aisément l'histoire de ces deux peuples, et remarquer comme Jésus-Christ fait l'union de l'un et de l'autre, puisque, ou at-

tendu, ou donné, il a été dans tous les temps la consolation et l'espérance des enfants de Dieu.

Voilà donc la religion toujours uniforme, ou plutôt toujours la même dès l'origine du monde : on y a toujours reconnu le même Dieu comme auteur, et le même Christ comme sauveur du genre humain.

Ainsi vous verrez qu'il n'y a rien de plus ancien parmi les hommes que la religion que vous professez, et que ce n'est pas sans raison que vos ancêtres ont mis leur plus grande gloire à en être les protecteurs.

Quel témoignage n'est-ce pas de sa vérité, de voir que, dans les temps où les histoires profanes n'ont à nous conter que des fables, ou tout au plus des faits confus et à demi oubliés, l'écriture, c'est-à-dire sans contestation le plus ancien livre qui soit au monde, nous ramene par tant d'évènements précis, et par la suite même des choses, à leur véritable principe, c'est-à-dire à Dieu, qui a tout fait; et nous marque si distinctement la création de l'univers, celle de l'homme en particulier, le bonheur de son premier état, les causes de ses miseres et de ses foiblesses, la corruption du monde et le déluge, l'origine des arts et celle des nations, la distribution des terres, enfin la propagation du genre humain, et d'autres faits de même importance dont les histoires humaines ne parlent qu'en confusion et nous obligent à chercher ailleurs les sources certaines!

Que si l'antiquité de la religion lui donne tant d'autorité, sa suite, continuée sans interruption et sans altération durant tant de siecles et malgré

tant d'obstacles survenus, fait voir manifestement que la main de Dieu la soutient.

Qu'y a-t-il de plus merveilleux que de la voir toujours subsister sur les mêmes fondements dès les commencements du monde, sans que ni l'idolâtrie et l'impiété qui l'environnoient de toutes parts, ni les tyrans qui l'ont persécutée, ni les hérétiques et les infideles qui ont tâché de la corrompre, ni les lâches qui l'ont trahie, ni ses sectateurs indignes qui l'ont déshonorée par leurs crimes, ni enfin la longueur du temps, qui seule suffit pour abattre toutes les choses humaines, aient jamais été capables, je ne dis pas de l'éteindre, mais de l'altérer?

Si maintenant nous venons à considérer quelle idée cette religion dont nous révérons l'antiquité nous donne de son objet, c'est-à-dire du premier être, nous avouerons qu'elle est au-dessus de toutes les pensées humaines, et digne d'être regardée comme venue de Dieu même.

Le Dieu qu'ont toujours servi les Hébreux et les Chrétiens, n'a rien de commun avec les divinités pleines d'imperfections et même de vices que le reste du monde adoroit. Notre Dieu est un, infini, parfait, seul digne de venger les crimes et de couronner la vertu, parcequ'il est seul la sainteté même.

Il est infiniment au-dessus de cette cause premiere et de ce premier moteur que les philosophes ont connu sans toutefois l'adorer. Ceux d'entre eux qui ont été le plus loin nous ont proposé un Dieu qui, trouvant une matiere éternelle et existante par elle-même aussi bien que lui, l'a mise en œuvre et l'a façonnée, comme un artisan vulgaire, contraint

dans son ouvrage par cette matiere et par ses dispositions qu'il n'a pas faites ; sans jamais pouvoir comprendre que si la matiere est d'elle-même, elle n'a pas dû attendre sa perfection d'une main étrangere, et que, si Dieu est infini et parfait, il n'a eu besoin, pour faire tout ce qu'il vouloit, que de lui-même et de sa volonté toute-puissante. Mais le Dieu de nos peres, le Dieu d'Abraham, le Dieu dont Moïse nous a écrit les merveilles, n'a pas seulement arrangé le monde, il l'a fait tout entier dans sa matiere et dans sa forme. Avant qu'il eût donné l'être, rien ne l'avoit que lui seul. Il nous est représenté comme celui qui fait tout, et qui fait tout par sa parole, tant à cause qu'il fait tout par raison, qu'à cause qu'il fait tout sans peine, et que pour faire de si grands ouvrages il ne lui en coûte qu'un seul mot, c'est-à-dire qu'il ne lui en coûte que de le vouloir.

Et pour suivre l'histoire de la création, puisque nous l'avons commencée, Moïse nous a enseigné que ce puissant architecte, à qui les choses coûtent si peu, a voulu les faire à plusieurs reprises, et créer l'univers en six jours, pour montrer qu'il n'agit pas avec une nécessité ou par une impétuosité aveugle, comme se le sont imaginé quelques philosophes. Le soleil jette d'un seul coup, sans se retenir, tout ce qu'il a de rayons ; mais Dieu, qui agit par intelligence et avec une souveraine liberté, applique sa vertu où il lui plaît, et autant qu'il lui plaît : et comme, en faisant le monde par sa parole, il montre que rien ne le peine ; en le faisant à plusieurs reprises, il fait voir qu'il est le maître de sa

matiere, de son action, de toute son entreprise, et qu'il n'a, en agissant, d'autre regle que sa volonté, toujours droite par elle-même.

Cette conduite de Dieu nous fait voir aussi que tout sort immédiatement de sa main. Les peuples et les philosophes qui ont cru que la terre, mêlée avec l'eau, et aidée, si vous voulez, de la chaleur du soleil, avoit produit d'elle-même, par sa propre fécondité, les plantes et les animaux, se sont trop grossièrement trompés. L'écriture nous a fait entendre que les éléments sont stériles, si la parole de Dieu ne les rend féconds. Ni la terre, ni l'eau, ni l'air, n'auroient jamais eu les plantes ni les animaux que nous y voyons, si Dieu, qui en avoit fait et préparé la matiere, ne l'avoit encore formée par sa volonté toute-puissante, et n'avoit donné à chaque chose les semences propres pour se multiplier dans tous les siecles.

Ceux qui voient les plantes prendre leur naissance et leur accroissement par la chaleur du soleil pourroient croire qu'il en est le createur. Mais l'écriture nous fait voir la terre revêtue d'herbes et de toutes sortes de plantes avant que le soleil ait été créé, afin que nous concevions que tout dépend de Dieu seul.

Il a plu à ce grand ouvrier de créer la lumiere avant même que de la réduire à la forme qu'il lui a donnée dans le soleil et dans les astres, parcequ'il vouloit nous apprendre que ces grands et magnifiques luminaires dont on nous a voulu faire des divinités, n'avoient par eux-mêmes ni la matiere précieuse et éclatante dont ils ont été composés, ni

la forme admirable à laquelle nous les voyons réduits.

Enfin le récit de la création, tel qu'il est fait par Moïse, nous découvre ce grand secret de la véritable philosophie, qu'en Dieu seul résident la fécondité et la puissance absolue. Heureux, sage, tout-puissant, seul suffisant à lui-même, il agit sans nécessité comme il agit sans besoin, jamais contraint ni embarrassé par sa matiere, dont il fait ce qu'il veut, parcequ'il lui a donné, par sa seule volonté, le fond de son être. Par ce droit souverain il la tourne, il la façonne, il la meut sans peine: tout dépend immédiatement de lui; et si, selon l'ordre établi dans la nature, une chose dépend de l'autre (par exemple, la naissance et l'accroissement des plantes de la chaleur du soleil), c'est à cause que ce même Dieu qui a fait toutes les parties de l'univers a voulu les lier les unes aux autres, et faire éclater sa sagesse par ce merveilleux enchaînement.

Mais tout ce que nous enseigne l'écriture sainte sur la création de l'univers n'est rien en comparaison de ce qu'elle dit de la création de l'homme.

Jusques ici Dieu avoit tout fait en commandant (1): « Que la lumiere soit; que le firmament « s'étende au milieu des eaux; que les eaux se re- « tirent; que la terre soit découverte, et qu'elle « germe; qu'il y ait de grands luminaires qui par- « tagent le jour et la nuit; que les oiseaux et les « poissons sortent du sein des eaux; que la terre « produise les animaux selon leurs especes diffé-

(1) Gen. I.

« rentes. » Mais quand il s'agit de produire l'homme, Moïse lui fait tenir un nouveau langage : « Faisons « l'homme à notre image et ressemblance (1). »

Ce n'est plus cette parole impérieuse et dominante; c'est une parole plus douce, quoique non moins efficace. Dieu tient conseil en lui-même, Dieu s'excite lui-même; comme pour nous faire voir que l'ouvrage qu'il va entreprendre surpasse tous les ouvrages qu'il avoit faits jusqu'alors.

Faisons l'homme. Dieu parle en lui-même; il parle à quelqu'un qui fait comme lui, à quelqu'un dont l'homme est la créature et l'image; il parle à un autre lui-même; il parle à celui par qui toutes choses ont été faites, à celui qui dit dans son évangile : « Tout ce que le Pere fait, le Fils le fait sem« blablement (2). » En parlant à son Fils, ou avec son Fils, il parle en même temps avec l'Esprit tout-puissant, égal et co-éternel à l'un et à l'autre.

C'est une chose inouie dans tout le langage de l'écriture, qu'un autre que Dieu ait parlé de lui-même en nombre pluriel : Faisons. Dieu même, dans l'écriture, ne parle ainsi que deux ou trois fois; et ce langage extraordinaire commence à paroître lorsqu'il s'agit de créer l'homme.

Quand Dieu change de langage et en quelque façon de conduite, ce n'est pas qu'il change en lui-même; mais il nous montre qu'il va commencer, suivant des conseils éternels, un nouvel ordre de choses.

Ainsi l'homme, si fort élevé au-dessus des autres

(1) Gen. XXVI.—(2) Joan, V, 19.

créatures dont Moïse nous avoit décrit la génération, est produit d'une façon toute nouvelle. La Trinité commence à se déclarer en faisant la créature raisonnable, dont les opérations intellectuelles sont une image imparfaite de ces éternelles opérations par lesquelles Dieu est fécond en lui-même.

La parole de conseil dont Dieu se sert marque que la créature qui va être faite est la seule qui peut agir par conseil et par intelligence.

Tout le reste n'est pas moins extraordinaire. Jusque-là nous n'avions point vu dans l'histoire de la Genese le doigt de Dieu appliqué sur une matiere corruptible. Pour former le corps de l'homme, lui-même prend de la terre (1); et cette terre, arrangée sous une telle main, reçoit la plus belle figure qui ait encore paru dans le monde.

Cette attention particuliere qui paroît en Dieu quand il fait l'homme nous montre qu'il a pour lui un égard particulier, quoique d'ailleurs tout soit conduit immédiatement par sa sagesse.

Mais la maniere dont il produit l'ame est beaucoup plus merveilleuse: il ne la tire point de la matiere; il l'inspire d'en-haut; c'est un souffle de vie qui vient de lui-même.

Quand il créa les bêtes, il dit, « Que l'eau pro-« duise les poissons (2); » et il créa de cette sorte les monstres marins et toute ame vivante et mouvante qui devoit remplir les eaux. Il dit encore: « Que la terre produise toute ame vivante, les bêtes « à quatre pieds et les reptiles. »

(1) Gen. II, 7.—(2) Gen. I, 20, 24.

C'est ainsi que devoient naître ces ames vivantes d'une vie brute et bestiale, à qui Dieu ne donne pour toute action que des mouvements dépendants du corps. Dieu les tire du sein des eaux et de la terre. Mais cette ame dont la vie devoit être une imitation de la sienne, qui devoit vivre comme lui de raison et d'intelligence, qui lui devoit être unie en le contemplant et en l'aimant, et qui, pour cette raison, étoit faite à son image, ne pouvoit être tirée de la matiere. Dieu, en façonnant la matiere, peut bien former un beau corps; mais, en quelque sorte qu'il la tourne et la façonne, jamais il n'y trouvera son image et sa ressemblance. L'ame, faite à son image, et qui peut être heureuse en le possédant, doit être produite par une nouvelle création: elle doit venir d'en-haut, et c'est ce que signifie ce souffle de vie (1) que Dieu tire de sa bouche.

Souvenons-nous que Moïse propose aux hommes charnels, par des images sensibles, des vérités pures et intellectuelles. Ne croyons pas que Dieu souffle à la maniere des animaux: ne croyons pas que notre ame soit un air subtil ni une vapeur déliée; le souffle que Dieu inspire, et qui porte en lui-même l'image de Dieu, n'est ni air ni vapeur: ne croyons pas que notre ame soit une portion de la nature divine, comme l'ont rêvé quelques philosophes; Dieu n'est pas un tout qui se partage. Quand Dieu auroit des parties, elles ne seroient pas faites; car le créateur, l'être incréé, ne seroit pas composé de créatures. L'ame est faite, et tellement faite, qu'elle

(1) Gen. II, 7.

n'est rien de la nature divine, mais seulement une chose faite à l'image et ressemblance de la nature divine; une chose qui doit toujours demeurer unie à celui qui l'a formée: c'est ce que veut dire ce souffle divin; c'est ce que nous représente cet esprit de vie.

Voilà donc l'homme formé. Dieu forme encore de lui la compagne qu'il lui veut donner. Tous les hommes naissent d'un seul mariage, afin d'être à jamais, quelque dispersés et multipliés qu'ils soient, une seule et même famille.

Nos premiers parents, ainsi formés, sont mis dans ce jardin délicieux qui s'appelle le paradis: Dieu se devoit à lui-même de rendre son image heureuse.

Il donne un précepte à l'homme pour lui faire sentir qu'il a un maître; un précepte attaché à une chose sensible, parceque l'homme étoit fait avec des sens; un précepte aisé, parcequ'il vouloit lui rendre la vie commode tant qu'elle seroit innocente.

L'homme ne garde pas un commandement d'une si facile observance; il écoute l'esprit tentateur, et il s'écoute lui-même au lieu d'écouter Dieu uniquement: sa perte est inévitable. Mais il la faut considérer dans son origine aussi bien que dans ses suites.

Dieu avoit fait au commencement ses anges, esprits purs et séparés de toute matière. Lui, qui ne fait rien que de bon, les avoit tous créés dans la sainteté; et ils pouvoient assurer leur félicité en se donnant volontairement à leur créateur. Mais tout ce qui est tiré du néant est défectueux: une partie de ces anges se laissa séduire à l'amour-propre. Malheur à la créature qui se plaît en elle-même, et non

pas en Dieu! elle perd en un moment tous ses dons. Etrange effet du péché! ces esprits lumineux devinrent esprits de ténèbres : ils n'eurent plus de lumières qui ne se tournassent en ruses malicieuses. Une maligne envie prit en eux la place de la charité; leur grandeur naturelle ne fut plus qu'orgueil; leur félicité fut changée en la triste consolation de se faire des compagnons dans leur misere; et leurs bienheureux exercices, au misérable emploi de tenter les hommes. Le plus parfait de tous, qui avoit aussi été le plus superbe, se trouva le plus malfaisant, comme le plus malheureux. L'homme, que Dieu avoit mis un peu au-dessous des anges (1) en l'unissant à un corps, devint à un esprit si parfait un objet de jalousie: il voulut l'entraîner dans sa rebellion, pour ensuite l'envelopper dans sa perte. Ecoutons comme il lui parle, et pénétrons le fond de ses artifices.

Il s'adresse à Eve (2) comme à la plus foible; mais, en la personne d'Eve, il parle à son mari aussi bien qu'à elle : « Pourquoi Dieu vous a-t-il fait cette dé-« fense? » S'il vous a faits raisonnables, vous devez savoir la raison de tout : ce fruit n'est pas un poison; « vous n'en mourrez pas. » Voilà par où commence l'esprit de révolte : on raisonne sur le précepte, et l'obéissance est mise en doute. « Vous serez comme « des dieux, » libres et indépendants, heureux en vous-mêmes, sages par vous-mêmes: « vous saurez « le bien et le mal; » rien ne vous sera impéné-

(1) Ps. VIII, 6.—(2) Gen. III, 1, 4, 5, 6.

trable. C'est par ces motifs que l'esprit s'éleve contre l'ordre du créateur et au-dessus de la regle.

Eve, à demi gagnée, regarda le fruit, dont la beauté promettoit un « goût excellent. » Voyant que Dieu avoit uni en l'homme l'esprit et le corps, elle crut qu'en faveur de l'homme il pourroit bien encore avoir attaché aux plantes des vertus surnaturelles, et des dons intellectuels aux objets sensibles. Après avoir mangé de ce beau fruit, elle en présenta elle-même à son mari. Le voilà dangereusement attaqué. L'exemple et la complaisance fortifient la tentation: il entre dans les sentiments du tentateur si bien secondé; une trompeuse curiosité, une flatteuse pensée d'orgueil, le secret plaisir d'agir de soi-même et selon ses propres pensées, l'attirent et l'aveuglent: il veut faire une dangereuse épreuve de sa liberté, et il goûte avec le fruit défendu la pernicieuse douceur de contenter son esprit: les sens mêlent leur attrait à ce nouveau charme; il les suit, il s'y soumet, et il s'en fait le captif, lui qui en étoit le maître.

En même temps tout change pour lui. La terre ne lui rit plus comme auparavant; il n'en aura plus rien que par un travail opiniâtre: le ciel n'a plus cet air serein: les animaux, qui lui étoient tous, jusqu'aux plus odieux et aux plus farouches, un divertissement innocent, prennent pour lui des formes hideuses: Dieu, qui avoit tout fait pour son bonheur, lui tourne en un moment tout en supplice. Il se fait peine à lui-même, lui qui s'étoit tant aimé. La rebellion de ses sens lui fait remarquer en lui je ne sais quoi de honteux. Ce n'est plus ce

premier ouvrage du créateur où tout étoit beau; le péché a fait un nouvel ouvrage qu'il faut cacher. L'homme ne peut plus supporter sa honte, et voudroit pouvoir la couvrir à ses propres yeux. Mais Dieu lui devient encore plus insupportable. Ce grand Dieu, qui l'avoit fait à sa ressemblance, et qui lui avoit donné des sens comme un secours nécessaire à son esprit, se plaisoit à se montrer à lui sous une forme sensible: l'homme ne peut plus souffrir sa présence (1); il cherche le fond des forêts pour se dérober à celui qui faisoit auparavant tout son bonheur. Sa conscience l'accuse avant que Dieu parle; ses malheureuses excuses achevent de le confondre. Il faut qu'il meure: le remede d'immortalité lui est ôté; et une mort plus affreuse, qui est celle de l'ame, lui est figurée par cette mort corporelle à laquelle il est condamné.

Mais voici notre sentence prononcée dans la sienne. Dieu, qui avoit résolu de récompenser son obéissance dans toute sa postérité, le condamne aussitôt qu'il s'est révolté, et le frappe, non seulement en sa personne, mais encore dans tous ses enfants, comme dans la plus vive et la plus chere partie de lui-même: nous sommes tous maudits dans notre principe; notre naissance est gâtée et infectée dans sa source.

N'examinons point ici ces regles terribles de la justice divine par lesquelles la race humaine est maudite dans son origine: adorons les jugements de Dieu, qui regarde tous les hommes comme un

(1) Gen. III, 8.

seul homme dans celui dont il veut tous les faire sortir : regardons-nous aussi comme dégradés dans notre pere rebelle, comme flétris à jamais par la sentence qui le condamne, comme bannis avec lui, et exclus du paradis où il devoit nous faire naître.

Les regles de la justice humaine nous peuvent aider à entrer dans les profondeurs de la justice divine dont elles sont une ombre : mais elles ne peuvent pas nous découvrir le fond de cet abyme. Croyons que la justice aussi bien que la miséricorde de Dieu ne veulent pas être mesurées sur celles des hommes, et qu'elles ont toutes deux des effets bien plus étendus et bien plus intimes.

Mais pendant que les rigueurs de Dieu sur le genre humain nous épouvantent, admirons comme il tourne nos yeux à un objet plus agréable. Sous la figure du serpent, dont le rampement tortueux étoit une vive image des dangereuses insinuations et des détours fallacieux de l'esprit malin, Dieu fait voir à Eve notre mere son ennemi vaincu, et lui montre cette semence bénite par laquelle son vainqueur devoit avoir la tête écrasée (1), c'est-à-dire devoit voir son orgueil domté, et son empire abattu par toute la terre.

Cette semence bénite étoit Jésus-Christ fils d'une vierge, ce Jésus-Christ en qui seul Adam n'avoit point péché, parcequ'il devoit sortir d'Adam d'une maniere divine, conçu non de l'homme, mais du Saint-Esprit.

Mais avant que de nous donner le Sauveur, il fal-

(1) Gen. III, 14, 15.

loit que le genre humain connût, par une longue expérience, le besoin qu'il avoit d'un tel secours. L'homme fut donc laissé à lui-même ; ses inclinations se corrompirent, ses débordements allerent à l'excès, et l'iniquité couvrit toute la face de la terre.

Alors Dieu médita une vengeance dont il voulut que le souvenir ne s'éteignît jamais parmi les hommes : c'est celle du déluge universel, dont en effet la mémoire dure encore dans toutes les nations, aussi bien que celle des crimes qui l'ont attiré.

Que les hommes ne pensent plus que le monde va tout seul, et que ce qui a été sera toujours comme de lui-même. Dieu, qui a tout fait, et par qui tout subsiste, va noyer tous les animaux avec tous les hommes, c'est-à-dire qu'il va détruire la plus belle partie de son ouvrage.

Il n'avoit besoin que de lui-même pour détruire ce qu'il avoit fait d'une parole : mais il trouve plus digne de lui de faire servir ses créatures d'instruments à sa vengeance, et il appelle les eaux pour ravager la terre couverte de crimes.

Il s'y trouva pourtant un homme juste. Dieu, avant que de le sauver du déluge des eaux, l'avoit préservé, par sa grace, du déluge de l'iniquité. Sa famille fut réservée pour repeupler la terre, qui n'alloit plus être qu'une immense solitude. Par les soins de cet homme juste, Dieu sauve les animaux, afin que l'homme entende qu'ils sont faits pour lui, et soumis à son empire par leur créateur.

Le monde se renouvelle, et la terre sort encore une fois du sein des eaux : mais, dans ce renouvellement, il demeure une impression éternelle de la

vengeance divine. Jusqu'au déluge toute la nature étoit plus forte et plus vigoureuse : par cette immense quantité d'eaux que Dieu amena sur la terre, et par le long séjour qu'elles y firent, les sucs qu'elle enfermoit furent altérés ; l'air, chargé d'une humidité excessive, fortifia les principes de la corruption, et, la premiere constitution de l'univers se trouvant affoiblie, la vie humaine, qui se poussoit jusques à près de mille ans, se diminua peu-à-peu : les herbes et les fruits n'eurent plus leur premiere force, et il fallut donner aux hommes une nourriture plus substantielle dans la chair des animaux.

Ainsi devoient disparoître et s'effacer peu-à-peu les restes de la premiere institution ; et la nature changée avertissoit l'homme que Dieu n'étoit plus le même pour lui depuis qu'il avoit été irrité par tant de crimes.

Au reste cette longue vie des premiers hommes, marquée dans les annales du peuple de Dieu, n'a pas été inconnue aux autres peuples, et leurs anciennes traditions en ont conservé la mémoire (1). La mort qui s'avançoit fit sentir aux hommes une vengeance plus prompte ; et, comme tous les jours ils s'enfonçoient de plus en plus dans le crime, il falloit qu'ils fussent aussi, pour ainsi parler, tous les jours plus enfoncés dans leur supplice.

Le seul changement des viandes leur pouvoit marquer combien leur état alloit s'empirant, puis-

(1) Maneth. Beros. Hestiæus, Nic. Damas. et al. apud Joseph. ant. I, 4. Hesiod. op. et di.

qu'en devenant plus foibles ils devenoient en même temps plus voraces et plus sanguinaires.

Avant le temps du déluge, la nourriture, que les hommes prenoient sans violence dans les fruits qui tomboient d'eux-mêmes, et dans les herbes qui aussi bien séchoient si vîte, étoit sans doute quelque reste de la premiere innocence et de la douceur à laquelle nous étions formés : maintenant pour nous nourrir il faut répandre du sang malgré l'horreur qu'il nous cause naturellement ; et tous les raffinements dont nous nous servons pour couvrir nos tables suffisent à peine à nous déguiser les cadavres qu'il nous faut manger pour nous assouvir.

Mais ce n'est là que la moindre partie de nos malheurs. La vie déja raccourcie s'abrege encore par les violences qui s'introduisent dans le genre humain. L'homme, qu'on voyoit dans les premiers temps épargner la vie des bêtes, s'est accoutumé à n'épargner plus la vie de ses semblables. C'est en vain que Dieu défendit aussitôt après le déluge de verser le sang humain ; en vain, pour sauver quelque vestige de la premiere douceur de notre nature, en permettant de manger de la chair des bêtes, il en avoit réservé le sang (1) ; les meurtres se multiplierent sans mesure (2). Il est vrai qu'avant le déluge Caïn avoit sacrifié son frere à sa jalousie (3) ; Lamech, sorti de Caïn, avoit fait le second meurtre ; et on peut croire qu'il s'en fit d'autres après ces damnables exemples : mais les guerres n'étoient pas encore inventées. Ce fut après le déluge que parurent ces

(1) Gen. IX, 4.—(2) *Ibid.* IV, 8.—(3) *Ibid.* 23.

ravageurs de provinces que l'on a nommés conquérants, qui, poussés par la seule gloire du commandement, ont exterminé tant d'innocents. Nemrod, maudit rejeton de Cham maudit par son pere, commença à faire la guerre seulement pour s'établir un empire (1). Depuis ce temps l'ambition s'est jouée sans aucune borne de la vie des hommes: ils en sont venus à ce point de s'entre-tuer sans se haïr: le comble de la gloire et le plus beau de tous les arts a été de se tuer les uns les autres.

Voilà les commencements du monde tels que l'histoire de Moïse nous les représente: commencements heureux d'abord, pleins ensuite de maux infinis; par rapport à Dieu, qui fait tout, toujours admirables; tels enfin que nous apprenons, en les repassant dans notre esprit, à considérer l'univers et le genre humain toujours sous la main du créateur, tiré du néant par sa parole, conservé par sa bonté, gouverné par sa sagesse, puni par sa justice, délivré par sa miséricorde, et toujours assujetti à sa puissance.

Ce n'est pas ici l'univers tel que l'ont conçu les philosophes, formé, selon quelques uns, par un concours fortuit des premiers corps, ou qui, selon les plus sages, a fourni sa matiere à son auteur, qui par conséquent n'en dépend, ni dans le fond de son être, ni dans son premier état, et qui l'astreint à certaines lois que lui-même ne peut violer.

Moïse et nos anciens peres, dont Moïse a recueilli les traditions, nous donnent d'autres pen-

(1) Gen X, 9.

sées. Le Dieu qu'il nous a montré a bien une autre puissance ; il peut faire et défaire ainsi qu'il lui plaît ; il donne des lois à la nature, et les renverse quand il veut.

Si, pour se faire connoître dans le temps que la plupart des hommes l'avoient oublié, il a fait des miracles étonnants, et a forcé la nature à sortir de ses lois les plus constantes, il a continué par-là à montrer qu'il en étoit le maître absolu, et que sa volonté est le seul lien qui entretient l'ordre du monde.

C'est justement ce que les hommes avoient oublié : la stabilité d'un si bel ordre ne servoit plus qu'à leur persuader que cet ordre avoit toujours été, et qu'il étoit de soi-même ; par où ils étoient portés à adorer ou le monde en général, ou les astres, les élémens, et enfin tous ces grands corps qui le composent. Dieu donc a témoigné au genre humain une bonté digne de lui, en renversant dans des occasions éclatantes cet ordre qui non seulement ne les frappoit plus parcequ'ils y étoient accoutumés, mais encore qui les portoit, tant ils étoient aveuglés, à imaginer hors de Dieu l'éternité et l'indépendance.

L'histoire du peuple de Dieu, attestée par sa propre suite, et par la religion tant de ceux qui l'ont écrite que de ceux qui l'ont conservée avec tant de soin, a gardé comme dans un fidele registre la mémoire de ces miracles, et nous donne par-là l'idée véritable de l'empire suprême de Dieu maître tout-puissant de ses créatures, soit pour les tenir sujettes aux lois générales qu'il a établies, soit pour leur en donner d'autres quand il juge qu'il est néces-

saire de réveiller par quelque coup surprenant le genre humain endormi.

Voilà le Dieu que Moïse nous a proposé dans ses écrits comme le seul qu'il falloit servir ; voilà le Dieu que les patriarches ont adoré avant Moïse ; en un mot le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob ; à qui notre pere Abraham a bien voulu immoler son fils unique ; dont Melchisedech, figure de Jésus-Christ, étoit le pontife ; à qui notre pere Noé a sacrifié en sortant de l'arche ; que le juste Abel avoit reconnu en lui offrant ce qu'il avoit de plus précieux ; que Seth, donné à Adam à la place d'Abel, avoit fait connoître à ses enfants, appelés aussi les enfants de Dieu ; qu'Adam même avoit montré à ses descendants comme celui des mains duquel il s'étoit vu récemment sorti, et qui seul pouvoit mettre fin aux maux de sa malheureuse postérité.

La belle philosophie que celle qui nous donne des idées si pures de l'auteur de notre être ! la belle tradition que celle qui nous conserve la mémoire de ses œuvres magnifiques ! Que le peuple de Dieu est saint, puisque, par une suite non interrompue depuis l'origine du monde jusqu'à nos jours, il a toujours conservé une tradition et une philosophie si sainte !

Mais comme le peuple de Dieu a pris sous le patriarche Abraham une forme plus réglée, il est nécessaire, monseigneur, de vous arrêter un peu sur ce grand homme.

II. Abraham, et les patriarches.

Abraham naquit environ trois cent cinquante ans après le déluge, dans un temps où la vie humaine, quoique réduite à des bornes plus étroites, étoit encore très longue. Noé ne faisoit que de mourir ; Sem son fils aîné vivoit encore ; et Abraham a pu passer avec lui presque toute sa vie.

Représentez-vous donc le monde encore nouveau, et encore, pour ainsi dire, tout trempé des eaux du déluge, lorsque les hommes, si près de l'origine des choses, n'avoient besoin, pour connoître l'unité de Dieu et le service qui lui étoit dû, que de la tradition qui s'en étoit conservée depuis Adam et depuis Noé : tradition d'ailleurs si conforme aux lumieres de la raison, qu'il sembloit qu'une vérité si claire et si importante ne pût jamais être obscurcie ni oubliée parmi les hommes. Tel est le premier état de la religion qui dure jusqu'à Abraham, où, pour connoître les grandeurs de Dieu, les hommes n'avoient à consulter que leur raison et leur mémoire.

Mais la raison étoit foible et corrompue ; et, à mesure qu'on s'éloignoit de l'origine des choses, les hommes brouilloient les idées qu'ils avoient reçues de leurs ancêtres : les enfants indociles ou mal appris n'en vouloient plus croire leurs grands-peres décrépits, qu'ils ne connoissoient qu'à peine après tant de générations ; le sens humain abruti ne pouvoit plus s'élever aux choses intellectuelles ; et, les hommes ne voulant plus adorer que ce qu'ils

voyoient, l'idolâtrie se répandoit par tout l'univers.

L'esprit qui avoit trompé le premier homme goûtoit alors tout le fruit de sa séduction, et voyoit l'effet entier de cette parole : Vous serez comme des dieux. Dès le moment qu'il la proféra, il songeoit à confondre en l'homme l'idée de Dieu avec celle de la créature, et à diviser un nom dont la majesté consiste à être incommunicable. Son projet lui réussissoit : les hommes ensevelis dans la chair et dans le sang avoient pourtant conservé une idée obscure de la puissance divine qui se soutenoit par sa propre force ; mais qui, brouillée avec les images venues par leurs sens, leur faisoit adorer toutes les choses où il paroissoit quelque activité et quelque puissance. Ainsi le soleil et les astres qui se faisoient sentir de si loin, le feu et les éléments dont les effets étoient si universels, furent les premiers objets de l'adoration publique. Les grands rois, les grands conquérants, qui pouvoient tout sur la terre, et les auteurs des inventions utiles à la vie humaine, eurent bientôt après les honneurs divins. Les hommes porterent la peine de s'être soumis à leurs sens : les sens déciderent de tout, et firent, malgré la raison, tous les dieux qu'on adora sur la terre.

Que l'homme parut alors éloigné de sa premiere institution, et que l'image de Dieu y étoit gâtée ! Dieu pouvoit-il l'avoir fait avec ces perverses inclinations qui se déclaroient tous les jours de plus en plus ? et cette pente prodigieuse qu'il avoit à s'assujettir à toute autre chose qu'à son Seigneur naturel ne montroit-elle pas trop visiblement la main étran-

gere par laquelle l'œuvre de Dieu avoit été si profondément altérée dans l'esprit humain, qu'à peine pouvoit-on y en reconnoître quelque trace? Poussé par cette aveugle impression qui le dominoit, il s'enfonçoit dans l'idolâtrie, sans que rien le pût retenir.

Un si grand mal faisoit des progrès étranges. De peur qu'il n'infectât tout le genre humain, et n'éteignît tout à fait la connoissance de Dieu, ce grand Dieu appela d'en haut son serviteur Abraham, dans la famille duquel il vouloit établir son culte et conserver l'ancienne croyance tant de la création de l'univers que de la providence particuliere avec laquelle il gouverne les choses humaines.

Abraham a toujours été célebre dans l'orient. Ce n'est pas seulement les Hébreux qui le regardent comme leur pere (1); les Iduméens se glorifient de la même origine: Ismaël, fils d'Abraham, est connu parmi les Arabes comme celui d'où ils sont sortis; la circoncision leur est demeurée comme la marque de leur origine, et ils l'ont reçue de tout temps, non pas au huitieme jour à la maniere des Juifs, mais à treize ans, comme l'écriture nous apprend qu'elle fut donnée à leur pere Ismael: coutume qui dure encore parmi les Mahométans. D'autres peuples arabes se ressouviennent d'Abraham et de Cetura, et ce sont les mêmes que l'écriture (2) fait sortir de ce mariage. Ce patriarche étoit chaldéen; et ces peuples, renommés pour leurs observations astro-

(1) Gen. XVI; XVII, 25. Joseph. ant. I, 13.—
(2) Gen. XXV. Alex. Polyh. apud Joseph. ant. I, 19.

nomiques (1), ont compté Abraham comme un de leurs plus savants observateurs. Les historiens de Syrie (2) l'ont fait roi de Damas, quoique étranger et venu des environs de Babylone; et ils racontent qu'il quitta le royaume de Damas pour s'établir dans le pays des Chananéens, depuis appelé Judée. Mais il vaut mieux remarquer ce que l'histoire du peuple de Dieu nous rapporte de ce grand homme.

Nous avons vu qu'Abraham suivoit le genre de vie que suivirent les anciens hommes avant que tout l'univers eût été réduit en royaumes : il régnoit dans sa famille, avec laquelle il embrassoit cette vie pastorale tant renommée pour sa simplicité et son innocence; riche en troupeaux, en esclaves et en argent (3), mais sans terres et sans domaine : et toutefois il vivoit dans un royaume étranger, respecté et indépendant comme un prince; sa piété et sa droiture, protégées de Dieu, lui attiroient ce respect. Il traitoit d'égal avec les rois qui recherchoient son alliance; et c'est de là qu'est venue l'ancienne opinion qui l'a lui-même fait roi. Quoique sa vie fût simple et pacifique, il savoit faire la guerre, mais seulement pour défendre ses alliés opprimés. Il les défendit, et les vengea par une victoire signalée : il leur rendit toutes leurs richesses reprises sur leurs ennemis sans réserver autre

---

(1) Beros. Hecat. Eup. Alex. Polyh. et al. apud Jos. ant. I, 8; et Eus. præp. ev. IX, 16, 17, 18, 19, 20; et XIII, 11.—(2) Nic. Damas. lib. 4. Hist. univ. in excerpt. Vales. p. 491; et ap. Jos. ant. I, 8; et Eus. præp. ev. IX, 16.—(3) Gen. XIII, XIV, XXI, 22, 27; XXIII, 6.

chose que la dîme qu'il offrit à Dieu, et la part qui appartenoit aux troupes auxiliaires qu'il avoit menées au combat. Au reste, après un si grand service, il refusa les présents des rois avec une magnanimité sans exemple, et ne put souffrir qu'aucun homme se vantât d'avoir enrichi Abraham. Il ne vouloit rien devoir qu'à Dieu qui le protégeoit, et qu'il suivoit seul avec une foi et une obéissance parfaite.

Guidé par cette foi, il avoit quitté sa terre natale pour venir au pays que Dieu lui montroit. Dieu, qui l'avoit appelé, et qui l'avoit rendu digne de son alliance, la conclut à ces conditions.

Il lui déclara (1) qu'il seroit le Dieu de lui et de ses enfants, c'est-à-dire, qu'il seroit leur protecteur; et qu'ils le serviroient comme le seul Dieu créateur du ciel et de la terre.

Il lui promit une terre (ce fut celle de Chanaan) pour servir de demeure fixe à sa postérité, et de siege à la religion.

Il n'avoit point d'enfants, et sa femme Sara étoit stérile. Dieu lui jura (2) par soi-même, et par son éternelle vérité, que de lui et de cette femme naîtroit une race qui égaleroit les étoiles du ciel et le sable de la mer.

Mais voici l'article le plus mémorable de la promesse divine. Tous les peuples se précipitoient dans l'idolâtrie: Dieu promit (3) au saint patriarche qu'en lui et en sa semence toutes ces nations aveugles qui oublioient leur créateur seroient bénites,

---

(1) Gen. XII, XVII.—(2) *Ibid.* XII, 2; XV, 4, 5; XVII, 19.—(3) *Ibid.* XII, 3; XVIII, 18.

c'est-à dire, rappelées à sa connoissance, où se trouve la véritable bénédiction.

Par cette parole Abraham est fait le pere de tous les croyants, et sa postérité est choisie pour être la source d'où la bénédiction doit s'étendre par toute la terre.

En cette promesse étoit enfermée la venue du Messie tant de fois prédit à nos peres, mais toujours prédit comme celui qui devoit être le Sauveur de tous les gentils et de tous les peuples du monde.

Ainsi ce germe bénit promis à Eve devint aussi le germe et le rejeton d'Abraham.

Tel est le fondement de l'alliance; telles en sont les conditions. Abraham en reçut la marque dans la circoncision (1); cérémonie dont le propre effet étoit de marquer que ce saint homme appartenoit à Dieu avec toute sa famille.

Abraham étoit sans enfants quand Dieu commença à bénir sa race (2). Dieu le laissa plusieurs années sans lui en donner. Après il eut Ismaël, qui devoit être pere d'un grand peuple, mais non pas de ce peuple élu tant promis à Abraham. Le pere du peuple élu devoit sortir de lui et de sa femme Sara, qui étoit stérile. Enfin, treize ans après Ismael, il vint cet enfant tant desiré : il fut nommé Isaac (3), c'est-a-dire, RIS, enfant de joie, enfant de miracle, enfant de promesse, qui marque par sa naissance que les vrais enfants de Dieu naissent de la grace.

Il étoit déja grand, ce bénit enfant, et dans un

---

(1) GEN. XVII.—(2) *Ibid.* XII; XV, 2; XVI, 3, 4; XVII, 20; XXI, 13.—(3) *Ibid.* XXI, 2.

âge où son pere pouvoit espérer d'en avoir d'autres enfants, quand tout à coup Dieu lui commanda de l'immoler (1). A quelles épreuves la foi est-elle exposée ! Abraham mena Isaac à la montagne que Dieu lui avoit montrée, et il alloit sacrifier ce fils en qui seul Dieu lui promettoit de le rendre pere et de son peuple et du Messie; Isaac présentoit le sein à l'épée que son pere tenoit toute prête à frapper; Dieu, content de l'obéissance du pere et du fils, n'en demande pas davantage. Après que ces deux grands hommes ont donné au monde une image si vive et si belle de l'oblation volontaire de Jésus-Christ, et qu'ils ont goûté en esprit les amertumes de sa croix, ils sont jugés vraiment dignes d'être ses ancêtres. La fidélité d'Abraham fait que Dieu lui confirme toutes ses promesses (2), et bénit de nouveau non seulement sa famille, mais encore, par sa famille, toutes les nations de l'univers.

En effet, il continua sa protection à Isaac son fils, et à Jacob son petit-fils. Ils furent ses imitateurs, attachés comme lui à la croyance ancienne, à l'ancienne maniere de vie, qui étoit la vie pastorale, à l'ancien gouvernement du genre humain où chaque pere de famille étoit prince dans sa maison. Ainsi, dans les changements qui s'introduisoient tous les jours parmi les hommes, la sainte antiquité revivoit dans la religion et dans la conduite d'Abraham et de ses enfants.

Aussi Dieu réitéra-t-il à Isaac et à Jacob les mêmes

(1) Gen. XXII.—(2) *Id. Ibid.* 28.

promesses (1) qu'il avoit faites à Abraham ; et comme il s'étoit appelé le Dieu d'Abraham, il prit encore le nom de Dieu d'Isaac, et de Dieu de Jacob.

Sous sa protection ces trois grands hommes commencerent à demeurer dans la terre de Chanaan, mais comme des étrangers, et sans y posséder un pied de terre (2), jusqu'à ce que la famine attira Jacob en Égypte, où ses enfants multipliés devinrent bientôt un grand peuple, comme Dieu l'avoit promis.

Au reste, quoique ce peuple que Dieu faisoit naître dans son alliance dût s'étendre par la génération, et que la bénédiction dût suivre le sang, ce grand Dieu ne laissa pas d'y marquer l'élection de sa grace : car après avoir choisi Abraham du milieu des nations, parmi les enfants d'Abraham il choisit Isaac, et des deux jumeaux d'Isaac il choisit Jacob, à qui il donna le nom d'Israel.

Jacob eut douze enfants, qui furent les douze patriarches auteurs des douze tribus. Tous devoient entrer dans l'alliance : mais Juda fut choisi parmi tous ses freres pour être le pere des rois d'Israel et le pere du Messie tant promis à ses ancêtres.

Le temps devoit venir que dix tribus étant retranchées du peuple de Dieu pour leur infidélité, la postérité d'Abraham ne conserveroit son ancienne bénédiction, c'est-à-dire la religion, la terre de Chanaan, et l'espérance du Messie, qu'en la seule tribu de Juda, qui devoit donner le nom au reste

(1) Gen. XXV, 11 ; XXVI, 4 ; XXVIII, 14.—(2) Act. VII, 5.

des Israélites qu'on appela Juifs, et à tout le pays qu'on nomma Judée.

Ainsi l'élection divine paroît toujours même dans ce peuple charnel, qui devoit se conserver par la propagation ordinaire.

Jacob vit en esprit le secret de cette élection (1). Comme il étoit prêt à expirer, et que ses enfants, autour de son lit, demandoient la bénédiction d'un si bon pere, Dieu lui découvrit l'état des douze tribus quand elles seroient dans la terre promise : il l'expliqua en peu de paroles, et ce peu de paroles renferme des mysteres innombrables.

Quoique tout ce qu'il dit des freres de Juda soit exprimé avec une magnificence extraordinaire, et ressente un homme transporté hors de lui-même par l'esprit de Dieu, quand il vient à Juda il s'élève encore plus haut : « Juda, dit-il, tes freres te loue-« ront ; ta main sera sur le col de tes ennemis ; les « enfants de ton pere se prosterneront devant toi. « Juda est un jeune lion. Mon fils, tu es allé au bu-« tin. Tu t'es reposé comme un lion et comme une « lionne. Qui osera le réveiller ? Le sceptre, (c'est-« à-dire l'autorité) ne sortira point de Juda ; et on « verra toujours des capitaines et des magistrats, ou « des juges, nés de sa race, jusqu'à ce que vienne « celui qui doit être envoyé, et qui sera l'attente « des peuples (2) » : où comme porte une autre leçon qui peut-être n'est pas moins ancienne et qui au fond ne differe pas de celle-ci, « jusqu'à ce que vienne

(1) Gen. XLIX.—(2) *Id. Ibid.* 8.

« celui à qui les choses sont réservées » ; et le reste comme nous venons de le rapporter.

La suite de la prophétie regarde à la lettre la contrée que la tribu de Juda devoit occuper dans la terre sainte. Mais les dernieres paroles que nous avons vues, en quelque façon qu'on les veuille prendre, ne signifient autre chose que celui qui devoit être l'envoyé de Dieu, le ministre et l'interprete de ses volontés, l'accomplissement de ses promesses, et le roi du nouveau peuple, c'est-à-dire le Messie ou l'oint du Seigneur.

Jacob n'en parle expressément qu'au seul Juda dont ce Messie devoit naître : il comprend, dans la destinée de Juda seul, la destinée de toute la nation, qui après sa dispersion devoit voir les restes des autres tribus réunis sous les étendards de Juda.

Tous les termes de la prophétie sont clairs ; il n'y a que le mot de sceptre que l'usage de notre langue nous pourroit faire prendre pour la seule royauté ; au lieu que dans la langue sainte il signifie en général la puissance, l'autorité, la magistrature. Cet usage du mot de sceptre se trouve à toutes les pages de l'écriture : il paroît même manifestement dans la prophétie de Jacob ; et le patriarche veut dire qu'aux jours du Messie toute autorité cessera dans la maison de Juda, ce qui emporte la ruine totale d'un état.

Ainsi les temps du Messie sont marqués ici par un double changement. Par le premier, le royaume de Juda et du peuple juif est menacé de sa derniere ruine. Par le second, il doit s'élever un nouveau royaume, non pas d'un seul peuple, mais de tous les peuples, dont le Messie doit être le chef et l'espérance.

Dans le style de l'écriture (1), le peuple juif est appelé en nombre singulier, et par excellence, LE PEUPLE, OU LE PEUPLE DE DIEU; et quand on trouve LES PEUPLES, ceux qui sont exercés dans les écritures entendent les autres peuples qu'on voit aussi promis au Messie dans la prophétie de Jacob.

Cette grande prophétie comprend en peu de paroles toute l'histoire du peuple juif et du Christ qui lui est promis; elle marque toute la suite du peuple de Dieu, et l'effet en dure encore.

Aussi ne prétends-je pas, monseigneur, vous en faire un commentaire : vous n'en aurez pas besoin, puisqu'en remarquant simplement la suite du peuple de Dieu, vous verrez le sens de l'oracle se développer de lui-même, et que les seuls évènements en seront les interprètes.

III. Moïse, la loi écrite, et l'introduction du peuple dans la terre promise.

APRÈS la mort de Jacob le peuple de Dieu demeura en Égypte jusqu'au temps de la mission de Moïse, c'est-à-dire environ deux cents ans.

Ainsi il se passa quatre cent trente ans avant que Dieu donnât à son peuple la terre qu'il lui avoit promise.

Il vouloit accoutumer ses élus à se fier à sa promesse, assurés qu'elle s'accomplit tôt ou tard, et

(1) Is. LXV, etc. Rom. X, 21. Is. II, 2, 3; XLIX, 6, 18; LI, 4, 5, etc.

toujours dans les temps marqués par son éternelle providence.

Les iniquités des Amorrhéens, dont il leur vouloit donner et la terre et les dépouilles (1), n'étoient pas encore, comme il le déclare à Abraham, au comble où il les attendoit pour les livrer à la dure et impitoyable vengeance qu'il vouloit exercer sur eux par les mains de son peuple élu.

Il falloit donner à ce peuple le temps de se multiplier, afin qu'il fût en état de remplir la terre qui lui étoit destinée, et de l'occuper par force, en exterminant ses habitants maudits de Dieu.

Il vouloit qu'ils éprouvassent en Égypte une dure et insupportable captivité, afin qu'étant délivrés par des prodiges inouïs, ils aimassent leur libérateur, et célébrassent éternellement ses miséricordes.

Voilà l'ordre des conseils de Dieu, tels que lui-même nous les a révélés, pour nous apprendre à le craindre, à l'adorer, à l'aimer, à l'attendre avec foi et patience.

Le temps étant arrivé, il écoute les cris de son peuple cruellement affligé par les Égyptiens, et il envoie Moïse pour délivrer ses enfants de leur tyrannie.

Il se fait connoître à ce grand homme plus qu'il n'avoit jamais fait à aucun homme vivant (2). Il lui apparoît d'une maniere également magnifique et consolante : il lui déclare qu'IL EST CELUI QUI EST. Tout ce qui est devant lui n'est qu'une ombre. JE SUIS, dit-il, CELUI QUI SUIS (3) : l'être et la perfection m'ap-

(1) GEN. XV, 16.—(2) EXOD. III.—(3) *Ibid.* 14.

partiennent à moi seul. Il prend un nouveau nom qui désigne l'être et la vie en lui comme dans leur source ; et c'est ce grand nom de Dieu, terrible, mystérieux, incommunicable, sous lequel il veut dorénavant être servi.

Je ne vous raconterai pas en particulier les plaies de l'Égypte, ni l'endurcissement de Pharaon, ni le passage de la mer rouge, ni la fumée, les éclairs, la trompette résonnante, le bruit effroyable qui parut au peuple sur le mont Sinaï. Dieu y gravoit de sa main, sur deux tables de pierre, les préceptes fondamentaux de la religion et de la société : il dictoit le reste à Moïse à haute voix.

Pour maintenir cette loi dans sa vigueur, Moïse eut ordre de former une assemblée vénérable de septante conseillers (1), qui pouvoit être appelée le sénat du peuple de Dieu, et le conseil perpétuel de la nation. Dieu parut publiquement, et fit publier sa loi en sa présence avec une démonstration étonnante de sa majesté et de sa puissance.

Jusque-là Dieu n'avoit rien donné par écrit qui pût servir de regle aux hommes. Les enfants d'Abraham avoient seulement la circoncision et les cérémonies qui l'accompagnoient, pour marque de l'alliance que Dieu avoit contractée avec cette race élue. Ils étoient séparés par cette marque des peuples qui adoroient les fausses divinités : au reste, ils se conservoient dans l'alliance de Dieu par le souvenir qu'ils avoient des promesses faites à leurs peres, et ils étoient connus comme un peuple qui servoit le

(1) Exod. XXIV ; et Num. XI.

Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob. Dieu étoit si fort oublié, qu'il falloit le discerner par le nom de ceux qui avoient été ses adorateurs, et dont il étoit aussi le protecteur déclaré.

Ce grand Dieu ne voulut point abandonner plus long-temps à la seule mémoire des hommes le mystere de la religion et de son alliance : il étoit temps de donner de plus fortes barrieres à l'idolâtrie, qui inondoit tout le genre humain et achevoit d'y éteindre les restes de la lumiere naturelle.

L'ignorance et l'aveuglement s'étoient prodigieusement accrus depuis le temps d'Abraham. De son temps, et un peu après, la connoissance de Dieu paroissoit encore dans la Palestine et dans l'Égypte. Melchisedech, roi de Salem, étoit « le pontife du « Dieu très haut qui a fait le ciel et la terre (1). » Abimelec, roi de Gerare, et son successeur de même nom, craignoient Dieu, juroient en son nom, et admiroient sa puissance ; les menaces de ce grand Dieu étoient redoutées par Pharaon, roi d'Égypte (2) : mais, dans le temps de Moïse, ces nations s'étoient perverties.

Le vrai Dieu n'étoit plus connu en Égypte comme le Dieu de tous les peuples de l'univers, mais comme le Dieu des Hébreux (3). On adoroit jusqu'aux bêtes et jusqu'aux reptiles. Tout étoit Dieu, excepté Dieu même ; et le monde, que Dieu avoit fait pour manifester sa puissance, sembloit être devenu un temple

---

(1) Gen. XIV, 18, 19. — (2) *Ibid.* XXI, 22, 23; XXVI, 28, 29; XII, 17, 18. — (3) Exod. V, 1; 2, 3; IX, 1, etc.; VIII, 26.

d'idoles. Le genre humain s'égara jusqu'à adorer ses vices et ses passions : et il ne faut pas s'en étonner ; il n'y avoit point de puissance plus inévitable ni plus tyrannique que la leur. L'homme, accoutumé à croire divin tout ce qui étoit puissant, comme il se sentoit entraîné au vice par une force invincible, crut aisément que cette force étoit hors de lui, et s'en fit bientôt un dieu. C'est par-là que l'amour impudique eut tant d'autels, et que des impuretés qui font horreur commencerent à être mêlées dans les sacrifices (1).

La cruauté y entra en même temps. L'homme coupable, qui étoit troublé par le sentiment de son crime, et regardoit la divinité comme ennemie, crut ne pouvoir l'appaiser par les victimes ordinaires : il fallut verser le sang humain avec celui des bêtes. Une aveugle frayeur poussoit les peres à immoler leurs enfants et à les brûler à leurs dieux au lieu d'encens. Ces sacrifices étoient communs dès le temps de Moïse, et ne faisoient qu'une partie de ces horribles iniquités des Amorrhéens dont Dieu commit la vengeance aux Israélites.

Mais ils n'étoient pas particuliers à ces peuples : on sait que dans tous les peuples du monde, sans en excepter aucun, les hommes ont sacrifié leurs semblables (2) ; et il n'y a point eu d'endroit sur la terre où l'on n'ait servi de ces tristes et affreuses

(1) Levit. XX, 2, 3.—(2) Herod. lib. 2. Cæs. de b. gall. 6. Diod. lib. 1, 5. Plin. lib. 30. Athen. lib. 13. Porph. de abst. lib. 2. Jorn. de reb. get. etc.

divinités dont la haine implacable pour le genre humain exigeoit de telles victimes.

Au milieu de tant d'ignorances, l'homme vint à adorer jusqu'à l'œuvre de ses mains : il crut pouvoir renfermer l'esprit divin dans des statues ; et il oublia si profondément que Dieu l'avoit fait, qu'il crut à son tour pouvoir faire un dieu. Qui le pourroit croire, si l'expérience ne nous faisoit voir qu'une erreur si stupide et si brutale n'étoit pas seulement la plus universelle, mais encore la plus enracinée et la plus incorrigible parmi les hommes? Ainsi il faut reconnoître, à la confusion du genre humain, que la premiere des vérités, celle que le monde prêche, celle dont l'impression est la plus puissante, étoit la plus éloignée de la vue des hommes. La tradition qui la conservoit dans leurs esprits, quoique claire encore et assez présente si on y eût été attentif, étoit prête à s'évanouir : des fables prodigieuses et aussi pleines d'impiété que d'extravagance prenoient sa place.

Le moment étoit venu où la vérité mal gardée dans la mémoire des hommes ne pouvoit plus se conserver sans être écrite ; et Dieu ayant résolu d'ailleurs de former son peuple à la vertu par des lois plus expresses et en plus grand nombre, il résolut en même temps de les donner par écrit.

Moïse fut appelé à cet ouvrage. Ce grand homme recueillit l'histoire des siecles passés ; celle d'Adam, celle de Noé, celle d'Abraham, celle d'Isaac, celle de Jacob, celle de Joseph, ou plutôt celle de Dieu même et de ses faits admirables.

Il ne lui fallut pas déterrer de loin les traditions de ses ancêtres. Il naquit cent ans après la mort de

Jacob. Les vieillards de son temps avoient pu converser plusieurs années avec ce saint patriarche : la mémoire de Joseph et des merveilles que Dieu avoit faites par ce grand ministre des rois d'Egypte étoit encore récente. La vie de trois ou quatre hommes remontoit jusqu'à Noé, qui avoit vu les enfants d'Adam, et touchoit, pour ainsi parler, à l'origine des choses.

Ainsi les traditions anciennes du genre humain et celles de la famille d'Abraham n'étoient pas malaisées à recueillir : la mémoire en étoit vive ; et il ne faut pas s'étonner si Moïse, dans sa Genese, parle des choses arrivées dans les premiers siecles comme de choses constantes, dont même on voyoit encore et dans les peuples voisins et dans la terre de Chanaan des monuments remarquables.

Dans le temps qu'Abraham, Isaac et Jacob, avoient habité cette terre, ils y avoient érigé par-tout des monuments des choses qui leur étoient arrivées. On y montroit encore les lieux où ils avoient habité ; les puits qu'ils avoient creusés dans ces pays secs pour abreuver leur famille et leurs troupeaux ; les montagnes où ils avoient sacrifié à Dieu, et où il leur étoit apparu ; les pierres qu'ils avoient dressées ou entassées pour servir de mémorial à la postérité ; les tombeaux où reposoient leurs cendres bénites. La mémoire de ces grands hommes étoit récente, non seulement dans tout le pays, mais encore dans tout l'orient, où plusieurs nations célebres n'ont jamais oublié qu'elles venoient de leur race.

Ainsi quand le peuple hébreu entra dans la terre promise, tout y célébroit leurs ancêtres ; et les villes,

et les montagnes, et les pierres mêmes, y parloient de ces hommes merveilleux et des visions étonnantes par lesquelles Dieu les avoit confirmés dans l'ancienne et véritable croyance.

Ceux qui connoissent tant soit peu les antiquités savent combien les premiers temps étoient curieux d'ériger et de conserver de tels monuments, et combien la postérité retenoit soigneusement les occasions qui les avoient fait dresser. C'étoit une des manieres d'écrire l'histoire : on a depuis façonné et poli les pierres ; et les statues ont succédé après les colonnes aux masses grossieres et solides que les premiers temps érigeoient.

On a même de grandes raisons de croire que, dans la lignée où s'est conservée la connoissance de Dieu, on conservoit aussi par écrit des mémoires des anciens temps : car les hommes n'ont jamais été sans ce soin. Du moins est-il assuré qu'il se faisoit des cantiques que les peres apprenoient à leurs enfants ; cantiques qui, se chantant dans les fêtes et dans les assemblées, y perpétuoient la mémoire des actions les plus éclatantes des siecles passés.

De là est née la poésie, changée dans la suite en plusieurs formes, dont la plus ancienne se conserve encore dans les odes et dans les cantiques, employés par tous les anciens, et encore à présent par les peuples qui n'ont pas l'usage des lettres, à louer la divinité et les grands hommes.

Le style de ces cantiques, hardi, extraordinaire, naturel toutefois en ce qu'il est propre à représenter la nature dans ses transports, qui marche pour cette raison par de vives et impétueuses saillies, s'han-

chi des liaisons ordinaires que recherche le discours uni, renfermé d'ailleurs dans des cadences nombreuses qui en augmentent la force, surprend l'oreille, saisit l'imagination, émeut le cœur, et s'imprime plus aisément dans la mémoire.

Parmi tous les peuples du monde, celui où de tels cantiques ont été le plus en usage, a été le peuple de Dieu. Moïse en marque un grand nombre (1), qu'il désigne par les premiers vers, parceque le peuple savoit le reste. Lui-même en a fait deux de cette nature. Le premier (2) nous met devant les yeux le passage triomphant de la mer rouge, et les ennemis du peuple de Dieu, les uns déja noyés, et les autres à demi vaincus par la terreur. Par le second (3), Moïse confond l'ingratitude du peuple, en célébrant les bontés et les merveilles de Dieu. Les siecles suivants l'ont imité : c'étoit Dieu et ses œuvres merveilleuses qui faisoient le sujet des odes qu'ils ont composées. Dieu les inspiroit lui-même, et il n'y a proprement que le peuple de Dieu où la poésie soit venue par enthousiasme.

Jacob avoit prononcé dans ce langage mystique les oracles qui contenoient la destinée de ses enfants, afin que chaque tribu retînt plus aisément ce qui la touchoit, et apprît à louer celui qui n'étoit pas moins magnifique dans ses prédictions que fidele à les accomplir.

Voilà les moyens dont Dieu s'est servi pour conserver jusqu'à Moïse la mémoire des choses passées.

---

(1) Num. XXI, 14, 17, 18, 27, etc.—(2) Exod. XV.—(3) Deut. XXXII.

Ce grand homme, instruit par tous ces moyens, et élevé au-dessus par le Saint-Esprit, a écrit les œuvres de Dieu avec une exactitude et une simplicité qui attirent la croyance et l'admiration, non pas à lui, mais à Dieu même. Il a joint aux choses passées, qui contenoient l'origine et les anciennes traditions du peuple de Dieu, les merveilles que Dieu faisoit actuellement pour sa délivrance. De cela il n'allegue point aux Israélites d'autres témoins que leurs yeux. Moïse ne leur conte point des choses qui se soient passées dans des retraites impénétrables et dans des antres profonds; il ne parle point en l'air: il particularise et circonstancie toutes choses comme un homme qui ne craint point d'être démenti. Il fonde toutes leurs lois et toute leur république sur les merveilles qu'ils ont vues. Ces merveilles n'étoient rien moins que la nature changée tout à coup, en différentes occasions, pour les délivrer et pour punir leurs ennemis: la mer séparée en deux, la terre entr'ouverte, un pain céleste, des eaux abondantes tirées des rochers par un coup de verge, le ciel qui leur donnoit un signal visible pour marquer leur marche, et d'autres miracles semblables qu'ils ont vus durer quarante ans.

Le peuple d'Israël n'étoit pas plus intelligent ni plus subtil que les autres peuples, qui, s'étant livrés à leurs sens, ne pouvoient concevoir un Dieu invisible; au contraire, il étoit grossier et rebelle autant ou plus qu'aucun autre peuple: mais ce Dieu invisible dans sa nature se rendoit tellement sensible par de continuels miracles, et Moïse les inculquoit avec tant de force, qu'à la fin ce peuple charnel se

laissa toucher de l'idée si pure d'un Dieu qui faisoit tout par sa parole, d'un Dieu qui n'étoit qu'esprit, que raison et intelligence.

De cette sorte, pendant que l'idolâtrie, si fort augmentée depuis Abraham, couvroit toute la face de la terre, la seule postérité de ce patriarche en étoit exempte : leurs ennemis leur rendoient ce témoignage ; et les peuples où la vérité de la tradition n'étoit pas encore tout-à-fait éteinte s'écrioient avec étonnement (1) : « On ne voit point d'idole en Jacob; « on n'y voit point de présages superstitieux ; on n'y « voit point de divinations, ni de sortileges : c'est « un peuple qui se fie au Seigneur son Dieu dont la « puissance est invincible. »

Pour imprimer dans les esprits l'unité de Dieu, et la parfaite uniformité qu'il demandoit dans son culte, Moïse répete souvent (2) que, dans la terre promise, ce Dieu unique choisiroit un lieu dans lequel seul se feroient les fêtes, les sacrifices, et tout le service public. En attendant ce lieu désiré, durant que le peuple erroit dans le désert, Moïse construisit le tabernacle : temple portatif, où les enfants d'Israel présentoient leurs vœux au Dieu qui avoit fait le ciel et la terre, et qui ne dédaignoit pas de voyager, pour ainsi dire, avec eux, et de les conduire.

Sur ce principe de religion, sur ce fondement sacré étoit bâtie toute la loi ; loi sainte, juste, bienfaisante, honnête, sage, prévoyante et simple, qui

(1) Num. XXIII, 21, 22, 23. — (2) Deut. XII, XIV, XV, XVI, XVII, etc.

lioit la société des hommes entre eux par la sainte société de l'homme avec Dieu.

A ces saintes institutions il ajouta des cérémonies majestueuses, des fêtes qui rappeloient la mémoire des miracles par lesquels le peuple d'Israel avoit été délivré (1), et, ce qu'aucun autre législateur n'avoit osé faire, des assurances précises que tout leur réussiroit tant qu'ils vivroient soumis à la loi ; au lieu que leur désobéissance seroit suivie d'une manifeste et inévitable vengeance. Il falloit être assuré de Dieu pour donner ce fondement à ses lois ; et l'évènement a justifié que Moïse n'avoit pas parlé de lui-même.

Quant à ce grand nombre d'observances dont il a chargé les Hébreux, encore que maintenant elles nous paroissent superflues, elles étoient alors nécessaires pour séparer le peuple de Dieu des autres peuples, et servoient comme de barriere à l'idolâtrie, de peur qu'elle n'entraînât ce peuple choisi avec tous les autres.

Pour maintenir la religion et toutes les traditions du peuple de Dieu, parmi les douze tribus une tribu est choisie, à laquelle Dieu donne en partage, avec les dîmes et les oblations, le soin des choses sacrées. Lévi et ses enfants sont eux-mêmes consacrés à Dieu comme la dîme de tout le peuple. Dans Lévi, Aaron est choisi pour être souverain pontife ; et le sacerdoce est rendu héréditaire dans sa famille.

Ainsi les autels ont leurs ministres ; la loi a ses défenseurs particuliers ; et la suite du peuple de

(1) Deut. XXVII, XXVIII, etc.

Dieu est justifiée par la succession de ses pontifes, qui va sans interruption depuis Aaron le premier de tous.

Mais ce qu'il y avoit de plus beau dans cette loi, c'est qu'elle préparoit la voie à une loi plus auguste, moins chargée de cérémonies, et plus féconde en vertus.

Moïse, pour tenir le peuple dans l'attente de cette loi, leur confirme la venue de ce grand prophete qui devoit sortir d'Abraham, d'Isaac et de Jacob. « Dieu, dit-il (1), vous suscitera, du milieu « de votre nation et du nombre de vos freres, un « prophete semblable à moi, écoutez-le. » Ce prophete semblable à Moïse, législateur comme lui, qui peut-il être sinon le Messie, dont la doctrine devoit un jour régler et sanctifier tout l'univers ?

Jusqu'à lui il ne devoit point s'élever en tout Israel un prophete semblable à Moïse (2), à qui Dieu parlât face à face, et qui donnât des lois à son peuple : aussi, jusqu'aux temps du Messie, le peuple, dans tous les temps et dans toutes les difficultés, ne se fonde que sur Moïse. Comme Rome révéroit les lois de Romulus, de Numa, et des douze tables; comme Athenes recouroit à celles de Solon; comme Lacédémone conservoit et respectoit celles de Lycurgue : le peuple hébreu alléguoit sans cesse celles de Moïse.

Au reste, le législateur y avoit si bien réglé toutes choses, que jamais on n'a eu besoin d'y rien changer. C'est pourquoi le corps du droit judaïque

(1) Deut. XVIII, 15, 18.—(2) *Ibid.* XXXIV, 10.

n'est pas un recueil de diverses lois faites dans des temps et dans des occasions différentes : Moïse, éclairé de l'esprit de Dieu, avoit tout prévu. On ne voit point d'ordonnances ni de David, ni de Salomon, ni de Josaphat, ou d'Ezéchias, quoique tous très zélés pour la justice : les bons princes n'avoient qu'à faire observer la loi de Moïse (1), et se contentoient d'en recommander l'observance à leurs successeurs : y ajouter ou en retrancher un seul article (2), étoit un attentat que le peuple eût regardé avec horreur.

On avoit besoin de la loi à chaque moment pour régler non seulement les fêtes, les sacrifices, les cérémonies, mais encore toutes les autres actions publiques et particulieres, les jugements, les contrats, les mariages, les successions, les funérailles, la forme même des habits, et en général tout ce qui regarde les mœurs. Il n'y avoit point d'autre livre où on étudiât les préceptes de la bonne vie : il falloit le feuilleter et le méditer nuit et jour, en recueillir des sentences, les avoir toujours devant les yeux. C'étoit là que les enfants apprenoient à lire : la seule regle d'éducation qui étoit donnée à leurs parents étoit de leur apprendre, de leur inculquer, de leur faire observer, cette sainte loi, qui seule pouvoit les rendre sages dès l'enfance. Ainsi elle devoit être entre les mains de tout le monde.

Outre la lecture assidue que chacun en devoit faire en particulier, on en faisoit tous les sept ans, dans l'année solennelle de la rémission et du repos,

(1) 3 Reg. II, etc.—(2) Deut. IV, 2; XII, 32, etc.

une lecture publique, et comme une nouvelle publication, à la fête des tabernacles, où tout le peuple étoit assemblé durant huit jours (1). Moïse fit déposer auprès de l'arche l'original du Deutéronome : c'étoit un abrégé de toute la loi (2). Mais, de peur que dans la suite des temps elle ne fût altérée par la malice ou par la négligence des hommes, outre les copies qui couroient parmi le peuple, on en faisoit des exemplaires authentiques, qui, soigneusement revus et gardés par les prêtres et les lévites, tenoient lieu d'originaux. Les rois (car Moïse avoit bien prévu que ce peuple voudroit enfin avoir des rois comme tous les autres); les rois, dis-je, étoient obligés, par une loi expresse du Deutéronome (3), à recevoir des mains des prêtres un de ces exemplaires si religieusement corrigés, afin qu'ils le transcrivissent, et le lussent toute leur vie. Les exemplaires ainsi revus par autorité publique étoient en singuliere vénération à tout le peuple: on les regardoit comme sortis immédiatement des mains de Moïse aussi purs et aussi entiers que Dieu les lui avoit dictés. Un ancien volume de cette sévere et religieuse correction (4) ayant été trouvé dans la maison du Seigneur, sous le regne de Josias (et peut-être étoit-ce l'original même que Moïse avoit fait mettre auprès de l'arche), excita la piété de ce saint roi, et lui fut une occasion de porter ce peuple à la pénitence.

(1) Deut. XXXI, 10. 2 Esd. VIII, 17, 18.—(2) Deut. XXX, 26.—(3) *Ibid.* XVII, 18.—(4) 4 Reg. XXII, 8, etc. 2 Par. XXXIV, 14, etc.

Les grands effets qu'a opérés dans tous les temps la lecture publique de cette loi sont innombrables. En un mot c'étoit un livre parfait, qui, étant joint par Moïse à l'histoire du peuple de Dieu, lui apprenoit tout ensemble son origine, sa religion, sa police, ses mœurs, sa philosophie, tout ce qui sert à régler la vie, tout ce qui unit et forme la société, les bons et les mauvais exemples, la récompense des uns, et les châtiments rigoureux qui avoient suivi les autres.

Par cette admirable discipline, un peuple sorti d'esclavage, et tenu quarante ans dans un désert, arrive tout formé à la terre qu'il doit occuper. Moïse le mene à la porte (1); et, averti de sa fin prochaine, il commet à Josué ce qui reste à faire. Mais avant que de mourir il composa ce long et admirable cantique qui commence par ces paroles (2) : « O cieux, « écoutez ma voix ; que la terre prête l'oreille aux « paroles de ma bouche. » Dans ce silence de toute la nature, il parle d'abord au peuple avec une force inimitable ; et prévoyant ses infidélités, il lui en découvre l'horreur. Tout d'un coup il sort de lui-même, comme trouvant tout discours humain au-dessous d'un sujet si grand ; il rapporte ce que Dieu dit, et le fait parler avec tant de hauteur et tant de bonté, qu'on ne sait ce qu'il inspire le plus ou la crainte et la confusion, ou l'amour et la confiance.

Tout le peuple apprit par cœur (3) ce divin cantique par ordre de Dieu et de Moïse. Ce grand homme

(1) Deut. XXXI.—(2) *Ib.* XXXII.—(3) *Ib.* XXXI 19, 22.

après cela mourut content, comme un homme qui n'avoit rien oublié pour conserver parmi les siens la mémoire des bienfaits et des préceptes de Dieu. Il laissa ses enfants au milieu de leurs citoyens sans aucune distinction et sans aucun établissement extraordinaire. Il a été admiré non seulement de son peuple, mais de tous les peuples du monde; et aucun législateur n'a jamais eu un si grand nom parmi les hommes.

On tient qu'il a écrit le livre de Job. La sublimité des pensées et la majesté du style rendent cette histoire digne de Moïse. De peur que les Hébreux ne s'enorgueillissent en s'attribuant à eux seuls la grace de Dieu, il étoit bon de leur faire entendre que ce grand Dieu avoit ses élus, même dans la race d'Esaü. Quelle doctrine étoit plus importante? et quel entretien plus utile pouvoit donner Moïse au peuple affligé dans le désert, que celui de la patience de Job, qui, livré entre les mains de Satan pour être exercé par toute sorte de peines, se voit privé de ses biens, de ses enfants, et de toute consolation sur la terre; incontinent après frappé d'une horrible maladie, et agité au-dedans par la tentation du blasphème et du désespoir; qui néanmoins, en demeurant ferme, fait voir qu'une ame fidele, soutenue du secours divin au milieu des épreuves les plus effroyables, et malgré les plus noires pensées que l'esprit malin puisse suggérer, sait non seulement conserver une confiance invincible, mais encore s'élever par ses propres maux à la plus haute contemplation, et reconnoître, dans les peines qu'elle endure, avec le néant de l'homme, le suprême em-

pire de Dieu, et sa sagesse infinie? Voilà ce qu'enseigne le livre de Job (1). Pour garder le caractere du temps, on voit la foi du saint homme couronnée par des prospérités temporelles : mais cependant le peuple de Dieu apprend à connoître quelle est la vertu des souffrances, et à goûter la grace qui devoit un jour être attachée à la croix.

Moïse l'avoit goûtée lorsqu'il préféra les souffrances et l'ignominie qu'il falloit subir avec son peuple, aux délices et à l'abondance de la maison du roi d'Egypte (2). Dès-lors Dieu lui fit goûter les opprobres de Jésus-Christ (3). Il les goûta encore davantage dans sa fuite précipitée, et dans son exil de quarante ans. Mais il avala jusqu'au fond le calice de Jésus-Christ lorsque, choisi pour sauver ce peuple, il lui en fallut supporter les révoltes continuelles, où sa vie étoit en péril (4). Il apprit ce qu'il en coûte à sauver les enfants de Dieu, et fit voir de loin ce qu'une plus haute délivrance devoit un jour coûter au Sauveur du monde.

Ce grand homme n'eut pas même la consolation d'entrer dans la terre promise : il la vit seulement du haut d'une montagne, et n'eut point de honte d'écrire (5) qu'il en étoit exclus par un péché qui, tout léger qu'il paroît, mérita d'être châtié si sévérement dans un homme dont la grace étoit si éminente. Moïse servit d'exemple à la sévere jalousie de Dieu, et au jugement qu'il exerce avec une si ter-

---

(1) Job. XIII, 15; XIV, 14, 15; XVI, 21; XIX, 25, etc.—(2) Exod. II, 10, 11, 15.—(3) Heb. XI, 24, 25, 26.—(4) Num. XIV, 10.—(5) *Ibid.* XX, 12.

rible exactitude sur ceux que ses dons obligent à une fidélité plus parfaite.

Mais un plus haut mystere nous est montré dans l'exclusion de Moïse. Ce sage législateur, qui ne fait par tant de merveilles que de conduire les enfants de Dieu dans le voisinage de leur terre, nous sert lui-même de preuve que sa loi ne mene rien à la perfection (1), et que sans nous pouvoir donner l'accomplissement des promesses, elle nous les fait saluer de loin (2), ou nous conduit tout au plus comme à la porte de notre héritage. C'est un Josué, c'est un Jésus, car c'étoit le vrai nom de Josué, qui, par ce nom et par son office, représentoit le Sauveur du monde; c'est cet homme si fort au-dessous de Moïse en toutes choses, et supérieur seulement par le nom qu'il porte; c'est lui, dis-je, qui doit introduire le peuple de Dieu dans la terre sainte.

Par les victoires de ce grand homme, devant qui le Jourdain retourne en arriere, les murailles de Jéricho tombent d'elles-mêmes, et le soleil s'arrête au milieu du ciel, Dieu établit ses enfants dans la terre de Chanaau, dont il chasse par même moyen des peuples abominables. Par la haine qu'il donnoit pour eux à ses fideles, il leur inspiroit un extrême éloignement de leur impiété; et le châtiment qu'il en fit par leur ministere, les remplit eux-mêmes de crainte pour la justice divine dont ils exécutoient les décrets. Une partie de ces peuples que Josué chassa de leur terre s'établirent en Afrique, où on trouva long-temps après, dans une inscription an-

(1) Heb. VII, 19.—(2) *Ibid.* XI, 13.

cienne (1), le monument de leur fuite, et des victoires de Josué.

Après que ces victoires miraculeuses eurent mis les Israélites en possession de la plus grande partie de la terre promise à leurs peres, Josué, et Eléazar souverain pontife, avec les chefs des douze tribus, leur en firent le partage (2) selon la loi de Moïse, et assignerent à la tribu de Juda le premier et le plus grand lot. Dès le temps de Moïse, elle s'étoit élevée au-dessus des autres en nombre, en courage et en dignité.

Josué mourut, et le peuple continua la conquête de la terre sainte. Dieu voulut que la tribu de Juda marchât à la tête (3), et déclara qu'il avoit livré le pays entre ses mains. En effet, elle défit les Chananéens (4), et prit Jérusalem, qui devoit être la cité sainte et la capitale du peuple de Dieu : c'étoit l'ancienne Salem, où Melchisedech avoit régné du temps d'Abraham ; Melchisedech (5), ce roi de justice (car c'est ce que veut dire son nom), et en même temps roi de paix, puisque Salem veut dire paix, qu'Abraham avoit reconnu pour le plus grand pontife qui fût au monde ; comme si Jérusalem eût été dès-lors destinée à être une ville sainte et le chef de la religion. Cette ville fut donnée d'abord aux enfants de Benjamin (6), qui, foibles et en petit nom-

(1) Procop. lib. 2 de bell. vand.—(2) Jos. XIII, XIV, et seq. Num. XXVI, 53, XXXIV, 17. Jos. XIV, XV; Num. II, 3, 9; VII, 12; X, 14. 1 Par. V, 2.—(3) Jud. I, 1, 2.—(4) *Ibid.* 4, 8.—(5) Heb. VII.—(6) Jud. I, 21.

bre, ne purent chasser les Jébuséens anciens habitants du pays, et demeurerent parmi eux.

Sous les juges, le peuple de Dieu est diversement traité selon qu'il fait bien ou mal.

Après la mort des vieillards qui avoient vu les miracles de la main de Dieu, la mémoire de ces grands ouvrages s'affoiblit, et la pente universelle du genre humain entraîne le peuple à l'idolâtrie. Autant de fois qu'il y tombe, il est puni; autant de fois qu'il se repent, il est délivré. La foi de la providence, et la vérité des promesses et des menaces de Moïse, se confirment de plus en plus dans le cœur des vrais fideles. Mais Dieu en préparoit encore de plus grands exemples. Le peuple demanda un roi, et Dieu lui donna Saül, bientôt réprouvé pour ses péchés. Il résolut enfin d'établir une famille royale, d'où le Messie sortiroit, et il la choisit dans Juda. David, un jeune berger sorti de cette tribu, le dernier des enfants de Jessé, dont son pere ni sa famille ne connoissoit pas le mérite, mais que Dieu trouva selon son cœur, fut sacré par Samuel dans Bethléhem sa patrie (1).

IV. David, les rois, et les prophetes.

Ici le peuple de Dieu prend une forme plus auguste : la royauté est affermie dans la maison de David. Cette maison commence par deux rois de caractère différent, mais admirables tous deux : David, belliqueux et conquérant, subjugue les ennemis du

(1) Reg. XVI.

peuple de Dieu, dont il fait craindre les armes par tout l'orient; et Salomon, renommé par sa sagesse au-dedans et au-dehors, rend ce peuple heureux par une paix profonde.

Mais la suite de la religion nous demande ici quelques remarques particulieres sur la vie de ces deux grands rois.

David régna d'abord sur Juda, puissant et victorieux, et ensuite il fut reconnu par tout Israel. Il prit sur les Jébuséens la forteresse de Sion, qui étoit la citadelle de Jérusalem. Maître de cette ville, il y établit par ordre de Dieu le siege de la royauté et celui de la religion (1). Sion fut sa demeure: il bâtit autour, et la nomma la cité de David (2). Joab, fils de sa sœur, bâtit le reste de la ville, et Jérusalem prit une nouvelle forme. Ceux de Juda occuperent tout le pays; et Benjamin, petit en nombre, y demeura mêlé avec eux.

L'arche d'alliance bâtie par Moïse, où Dieu reposoit sur les chérubins, et où les deux tables du décalogue étoient gardées, n'avoit point de place fixe (3). David la mena en triomphe dans Sion, qu'il avoit conquise par le tout-puissant secours de Dieu, afin que Dieu régnât dans Sion, et qu'il y fût reconnu comme le protecteur de David, de Jérusalem et de tout le royaume. Mais le tabernacle où le peuple avoit servi Dieu dans le désert étoit encore à Gabaon, et c'étoit là que s'offroient les sacrifices

(1) 2 Reg. V, 6, 7, 8, 9. 1 Par. XI, 6, 7, 8.—(2) *Ibid.* II, 16.—(3) 2 Reg. VI, 16.

sur l'autel que Moïse avoit élevé (1). Ce n'étoit qu'en attendant qu'il y eût un temple où l'autel fût réuni avec l'arche, et où se fît tout le service.

Quand David eut défait tous ses ennemis (2), et qu'il eut poussé les conquêtes du peuple de Dieu jusqu'à l'Euphrate, paisible et victorieux, il tourna toutes ses pensées à l'établissement du culte divin; et sur la même montagne où Abraham prêt à immoler son fils unique fut retenu par la main d'un ange, il désigna par ordre de Dieu le lieu du temple (3). Il en fit tous les desseins; il en amassa les riches et précieux matériaux; il y destina les dépouilles des peuples et des rois vaincus.

Mais ce temple, qui devoit être disposé par le conquérant, devoit être construit par le pacifique. Salomon le bâtit sur le modele du tabernacle. L'autel des holocaustes, l'autel des parfums, le chandelier d'or, les tables des pains de proposition, tout le reste des meubles sacrés du temple, fut pris sur des pieces semblables que Moïse avoit fait faire dans le désert (4): Salomon n'y ajouta que la magnificence et la grandeur. L'arche que l'homme de Dieu avoit construite fut posée dans le saint des saints, lieu inaccessible, symbole de l'impénétrable majesté de Dieu, et du ciel interdit aux hommes jusqu'à ce que Jésus-Christ leur en eût ouvert l'entrée par son sang. Au jour de la dédicace du temple,

(1) 1 Par. XVI, 39; XXI, 29.—(2) 2 Reg. VIII. 1 Par. XVIII.—(3) 2 Reg. XXIV, 25. 1 Par. XXI, XXII, et seq. Jos. ant. VII, 10. —(4) 3 Reg. VI, VII, VIII. 2 Par. III, IV, V, VI, VII.

Dieu y parut dans sa majesté. Il choisit ce lieu pour y établir son nom et son culte. Il y eut défense de sacrifier ailleurs : l'unité de Dieu fut démontrée par l'unité de son temple. Jérusalem devint une cité sainte, image de l'église, où Dieu devoit habiter comme dans son véritable temple, et du ciel, où il nous rendra éternellement heureux par la manifestation de sa gloire.

Après que Salomon eut bâti le temple, il bâtit encore le palais des rois, dont l'architecture étoit digne d'un si grand prince (1). Sa maison de plaisance, qu'on appela le Bois du Liban, étoit également superbe et délicieuse. Le palais qu'il éleva pour la reine fut une nouvelle décoration à Jérusalem. Tout étoit grand dans ces édifices, les salles, les vestibules, les galeries, les promenoirs, le trône du roi, et le tribunal où il rendoit la justice. Le cèdre fut le seul bois qu'il employa dans ces ouvrages : tout y reluisoit d'or et de pierreries. Les citoyens et les étrangers admiroient la majesté des rois d'Israel. Le reste répondoit à cette magnificence, les villes, les arsenaux, les chevaux, les chariots, la garde du prince. Le commerce, la navigation et le bon ordre, avec une paix profonde, avoient rendu Jérusalem la plus riche ville de l'orient (2). Le royaume étoit tranquille et abondant. Tout y représentoit la gloire céleste : dans les combats de David, on voyoit les travaux par lesquels il la falloit mériter ; et on voyoit dans le regne de Salomon combien la jouissance en étoit paisible.

(1) 3 Reg. VII, X.—(2) *Ibid.* X. 2 Par. VIII, IX.

Au reste l'élévation de ces deux grands rois et de la famille royale fut l'effet d'une élection particuliere. David célebre lui-même la merveille de cette élection par ces paroles : « Dieu a choisi les princes « dans la tribu de Juda : dans la maison de Juda, il « a choisi la maison de mon pere ; parmi les enfants « de mon pere, il lui a plu de m'élire roi sur tout « son peuple d'Israel ; et parmi mes enfants (car le « Seigneur m'en a donné plusieurs) il a choisi Salo- « mon pour être assis sur le trône du Seigneur et « régner sur Israel (1). »

Cette élection divine avoit un objet plus haut que celui qui paroit d'abord. Ce Messie, tant de fois promis comme le fils d'Abraham, devoit aussi être le fils de David et de tous les rois de Juda. Ce fut en vue du Messie et de son regne éternel, que Dieu promit à David que son trône subsisteroit éternellement. Salomon, choisi pour lui succéder, étoit destiné à représenter la personne du Messie. C'est pourquoi Dieu dit de lui (2) : « Je serai son pere, et il « séra mon fils » : chose qu'il n'a jamais dite avec cette force d'aucun roi ni d'aucun homme.

Aussi du temps de David, et sous les rois ses enfants, le mystere du Messie se déclare-t-il plus que jamais par des prophéties magnifiques et plus claires que le soleil.

David l'a vu de loin, et l'a chanté dans ses psaumes avec une magnificence que rien n'égalera jamais. Souvent il ne pensoit qu'à célébrer la gloire

(1) 1 Par. XXVIII, 4, 5. — (2) 2 Reg. VII, 14. 1 Par. XXII, 10.

de Salomon son fils; et tout d'un coup ravi hors de lui-même, et transporté bien loin au-delà, il a vu celui qui est plus que Salomon en gloire aussi bien qu'en sagesse (1). Le Messie lui a paru assis sur un trône plus durable que le soleil et que la lune (2). Il a vu à ses pieds toutes les nations vaincues, et ensemble bénites en lui, conformément à la promesse faite à Abraham. Il a élevé sa vue plus haut encore: il l'a vu dans les lumieres des saints et devant l'aurore, sortant éternellement du sein de son pere, pontife éternel et sans successeur, ne succédant aussi à personne, créé extraordinairement, non selon l'ordre d'Aaron, mais selon l'ordre de Melchisedech, ordre nouveau que la loi ne connoissoit pas. Il l'a vu assis à la droite de Dieu, regardant du plus haut des cieux ses ennemis abattus. Il est étonné d'un si grand spectacle; et, ravi de la gloire de son fils, il l'appelle son Seigneur (3).

Il l'a vu Dieu, que Dieu avoit oint pour le faire régner sur toute la terre par sa douceur, par sa vérité et par sa justice (4). Il a assisté en esprit au conseil de Dieu, et a ouï de la propre bouche du Pere éternel cette parole qu'il adresse à son Fils unique: Je t'ai engendré aujourd'hui (5), à laquelle Dieu joint la promesse d'un empire perpétuel qui s'étendra sur tous les gentils, et n'aura point d'autres bornes que celles du monde. Les peuples frémissent en vain: les rois et les princes font des

(1) Matth. VI, 29.—(2) Ps. LXXI, 5, 11, 17.—(3) Ps. CIX.—(4) Ps. XLIV, 3, 4, 5, 6, 7, 8.—(5) Ps. II, 7, 8.

complots inutiles (1). Le Seigneur se rit du haut des cieux de leurs projets insensés, et établit malgré eux l'empire de son Christ. Il l'établit sur eux-mêmes, et il faut qu'ils soient les premiers sujets de ce Christ dont ils vouloient secouer le joug.

Et encore que le regne de ce grand Messie soit souvent prédit dans les écritures sous des idées magnifiques, Dieu n'a point caché à David les ignominies de ce bénit fruit de ses entrailles. Cette instruction étoit nécessaire au peuple de Dieu. Si ce peuple encore infirme avoit besoin d'être attiré par des promesses temporelles, il ne falloit pourtant pas lui laisser regarder les grandeurs humaines comme sa souveraine félicité et comme son unique récompense : c'est pourquoi Dieu montre de loin ce Messie tant promis et tant desiré, le modele de la perfection et l'objet de ses complaisances, abymé dans la douleur. La croix paroît à David comme le trône véritable de ce nouveau roi. Il voit ses mains et ses pieds percés, tous ses os marqués sur sa peau (2) par tout le poids de son corps violemment suspendu, ses habits partagés, sa robe jetée au sort, sa langue abreuvée de fiel et de vinaigre, ses ennemis frémissant autour de lui et s'assouvissant de son sang (3). Mais il voit en même temps les glorieuses suites de ses humiliations : tous les peuples de la terre se ressouvenir de leur Dieu oublié depuis tant de siecles ; les pauvres venir les premiers à la table du

(1) Ps. II, 1, 2, 4, 9, 10, etc.—(2) Ps. XXI, 17, 18, 19.—(3) Ps. LXVIII, 22 ; XXI, 8, 13, 14, 17, 21, 22 26, 27, et seq.

Messie, et ensuite les riches et les puissants; tous l'adorer et le bénir; lui présidant dans la grande et nombreuse église, c'est-à-dire dans l'assemblée des nations converties, et y annonçant à ses freres le nom de Dieu et ses vérités éternelles.

David, qui a vu ces choses, a reconnu en les voyant que le royaume de son fils n'étoit pas de ce monde. Il ne s'en étonne pas, car il sait que le monde passe; et un prince toujours si humble sur le trône voyoit bien qu'un trône n'étoit pas un bien où se dussent terminer ses espérances.

Les autres prophetes n'ont pas moins vu le mystere du Messie : il n'y a rien de grand ni de glorieux qu'ils n'aient dit de son regne. L'un voit Bethléhem, la plus petite ville de Juda, illustrée par sa naissance; et en même temps, élevé plus haut, il voit une autre naissance par laquelle il sort de toute éternité du sein de son pere (1) : l'autre voit la virginité de sa mere; un Emmanuel, un Dieu avec nous, sortir de ce sein virginal, et un enfant admirable qu'il appelle Dieu (2). Celui-ci le voit entrer dans son temple (3); cet autre le voit glorieux dans son tombeau où la mort a été vaincue (4). En publiant ses magnificences, ils ne taisent pas ses opprobres. Ils l'ont vu vendu à son peuple; ils ont su le nombre et l'emploi des trente pieces d'argent dont il a été acheté (5). En même temps qu'ils l'ont vu grand et élevé, ils l'ont vu méprisé et méconnoissable au milieu des hommes; l'étonnement du monde,

(1) Mich. V, 2.—(2) Is. VII, 14; IX, 6.—(3) Mal. III, 1.—(4) Is. XI, 10; LIII, 9.—(5) Zach. XI, 12, 13.

autant par sa bassesse que par sa grandeur ; le dernier des hommes ; l'homme de douleurs chargé de tous nos péchés ; bienfaisant, et méconnu ; défiguré par ses plaies, et par-là guérissant les nôtres ; traité comme un criminel ; mené au supplice avec des méchants, et se livrant, comme un agneau innocent, paisiblement à la mort ; une longue postérité naîtra de lui par ce moyen, et la vengeance déployée sur son peuple incrédule (1). Afin que rien ne manquât à la prophétie, ils ont compté les années jusqu'à sa venue (2) ; et à moins que de s'aveugler, il n'y a plus moyen de le méconnoître.

Non seulement les prophetes voyoient Jésus-Christ, mais encore ils en étoient la figure, et représentoient ses mysteres, principalement celui de la croix. Presque tous, ils ont souffert persécution pour la justice, et nous ont figuré dans leurs souffrances l'innocence et la vérité persécutées en notre Seigneur. On voit Elie et Elisée toujours menacés. Combien de fois Isaïe a-t-il été la risée du peuple et des rois, qui à la fin, comme porte la tradition constante des Juifs, l'ont immolé à leur fureur ! Zacharie, fils de Joïada, est lapidé ; Ezéchiel paroit toujours dans l'affliction ; les maux de Jérémie sont continuels et inexplicables ; Daniel se voit deux fois au milieu des lions : tous ont été contredits et maltraités ; et tous nous ont fait voir par leur exemple que, si l'infirmité de l'ancien peuple demandoit en général d'être soutenue par des bénédictions temporelles, néanmoins les forts d'Israel, et les hommes

(1) Is. LII, 13; LIII.—(2) Dan. IX.

d'une sainteté extraordinaire, étoient nourris dès-lors du pain d'affliction, et buvoient par avance, pour se sanctifier, dans le calice préparé au fils de Dieu; calice d'autant plus rempli d'amertume, que la personne de Jésus-Christ étoit plus sainte.

Mais ce que les prophetes ont vu le plus clairement, et ce qu'ils ont aussi déclaré dans les termes les plus magnifiques, c'est la bénédiction répandue sur les gentils par le Messie. Ce rejeton de Jesse et de David a paru au saint prophete Isaïe comme un signe donné de Dieu aux peuples et aux gentils afin qu'ils l'invoquent (1). L'homme de douleur, dont les plaies devoient faire notre guérison, étoit choisi pour laver les gentils par une sainte aspersion (2), qu'on reconnoît dans son sang et dans le baptême. Les rois, saisis de respect en sa présence, n'osent ouvrir la bouche devant lui. Ceux qui n'ont jamais ouï parler de lui le voient; et ceux à qui il étoit inconnu sont appelés pour le contempler. C'est le témoin donné aux peuples; c'est le chef et le précepteur des gentils (3). Sous lui un peuple inconnu se joindra au peuple de Dieu, et les gentils y accourront de tous côtés. C'est le Juste de Sion, qui s'élevera comme une lumiere; c'est son Sauveur, qui sera allumé comme un flambeau. Les gentils verront ce Juste, et tous les rois connoîtront cet homme tant célébré dans les prophéties de Sion (4).

Le voici mieux décrit encore, et avec un caractere particulier: Un homme d'une douceur admi-

---

(1) Is. XI, 10.—(2) *Ibid.* LII, 13, 14, 15; LIII.—(3) *Ibid.* LV, 4, 5.—(4) *Ibid.* LXII, 1, 2.

rable, singulièrement choisi de Dieu, et l'objet de ses complaisances, déclare aux gentils leur jugement : les isles attendent sa loi (1) (c'est ainsi que les Hébreux appellent l'Europe et les pays éloignés). Il ne fera aucun bruit ; à peine l'entendra-t-on, tant il sera doux et paisible. Il ne foulera pas aux pieds un roseau brisé, ni n'éteindra un reste fumant de toile brûlée. Loin d'accabler les infirmes et les pécheurs, sa voix charitable les appellera, et sa main bienfaisante sera leur soutien. Il ouvrira les yeux des aveugles, et tirera les captifs de leur prison. Sa puissance ne sera pas moindre que sa bonté. Son caractere essentiel est de joindre ensemble la douceur avec l'efficace : c'est pourquoi cette voix si douce passera en un moment d'une extrémité du monde à l'autre ; et sans causer aucune sédition parmi les hommes, elle excitera toute la terre. Il n'est ni rebutant ni impétueux ; et celui que l'on connoissoit à peine quand il étoit dans la Judée ne sera pas seulement le fondement de l'alliance du peuple, mais encore la lumiere de tous les gentils. Sous son regne admirable, les Assyriens et les Egyptiens ne seront plus avec les Israélites qu'un même peuple de Dieu. Tout devient Israel, tout devient saint. Jérusalem n'est plus une ville particuliere ; c'est l'image d'une nouvelle société où tous les peuples se rassemblent : l'Europe, l'Afrique et l'Asie, reçoivent des prédicateurs dans lesquels Dieu a mis son signe afin qu'ils découvrent sa gloire aux gentils. Les élus, jusqu'alors appelés du nom

(1) Is. XLII, 1, 2, 3, 4, 5, 6; XLIX, 6.

d'Israel, auront un autre nom où sera marqué l'accomplissement des promesses, et un amen bienheureux. Les prêtres et les lévites, qui jusqu'alors sortoient d'Aaron, sortiront dorénavant du milieu de la gentilité (1). Un nouveau sacrifice plus pur et plus agréable que les ancien sera substitué à leur place, et on saura pourquoi David avoit célébré un pontife d'un nouvel ordre. Le Juste descendra du ciel comme une rosée, la terre produira son germe, et ce sera le Sauveur, avec lequel on verra naître la justice. Le ciel et la terre s'uniront pour produire, comme par un commun enfantement, celui qui sera tout ensemble céleste et terrestre. De nouvelles idées de vertu paroîtront au monde dans ses exemples et dans sa doctrine; et la grace qu'il répandra les imprimera dans les cœurs. Tout change par sa venue; et Dieu jure par lui-même que tout genou fléchira devant lui, et que toute langue reconnoîtra sa souveraine puissance (2).

Voilà une partie des merveilles que Dieu a montrées aux prophetes sous les rois enfants de David, et à David avant tous les autres. Tous ont écrit par avance l'histoire du fils de Dieu, qui devoit aussi être fait le fils d'Abraham et de David. C'est ainsi que tout est suivi dans l'ordre des conseils divins: ce Messie montré de loin comme le fils d'Abraham, est encore montré de plus près comme le fils de David; un empire éternel lui est promis; la con-

(1) Is. XIX, 24, 25; LX, 1, 2, 3, 4, 11; LXI, 1, 2, 3, 11; LXII, 1, 2, 11; LXV, 1, 2, 15, 16; LXVI, 19, 20, 21. — (2) Ps. CIX; Is. XLV, 8, 23, 24.

noissance de Dieu répandue par tout l'univers est marquée comme le signe certain et comme le fruit de sa venue ; la conversion des gentils, et la bénédiction de tous les peuples du monde promise depuis si long-temps à Abraham, à Isaac et à Jacob, est de nouveau confirmée, et tout le peuple de Dieu vit dans cette attente.

Cependant Dieu continue à le gouverner d'une maniere admirable. Il fait un nouveau pacte avec David, et s'oblige de le protéger lui et les rois ses descendants, s'ils marchent dans les préceptes qu'il leur a donnés par Moïse ; sinon il leur dénonce de rigoureux châtiments (1). David, qui s'oublie pour un peu de temps, les éprouve le premier (2) ; mais ayant réparé sa faute par sa pénitence, il est comblé de biens, et proposé comme le modele d'un roi accompli. Le trône est affermi dans sa maison. Tant que Salomon son fils imite sa piété, il est heureux : il s'égare dans sa vieillesse ; et Dieu, qui l'épargne pour l'amour de son serviteur David, lui dénonce qu'il le punira en la personne de son fils (3). Ainsi il fait voir aux peres que, selon l'ordre secret de ses jugements, il fait durer après leur mort leurs récompenses ou leurs châtiments ; et il les tient soumis à ses lois par leur intérêt le plus cher, c'est-à-dire, par l'intérêt de leur famille. En exécution de ses décrets, Roboam, téméraire par lui-même, est livré à un conseil insensé : son royaume est dimi-

(1) 2 Reg. VII, 8, et seq ; 3 Reg. IX, 4, et seq. 2 Par. VII, 17, et seq. — (2) 2 Reg. XI, XII, et seq. — (3) 3 Reg. XI.

nué de dix tribus (1). Pendant que ces dix tribus rebelles et schismatiques se séparent de leur Dieu et de leur roi, les enfants de Juda, fideles à Dieu et à David qu'il avoit choisi, demeurent dans l'alliance et dans la foi d'Abraham. Les lévites se joignent à eux avec Benjamin : le royaume du peuple de Dieu subsiste par leur union sous le nom de royaume de Juda ; et la loi de Moïse s'y maintient dans toutes ses observances. Malgré les idolâtries et la corruption effroyable des dix tribus séparées, Dieu se souvient de son alliance avec Abraham, Isaac et Jacob. Sa loi ne s'éteint pas parmi ces rebelles : il ne cesse de les rappeler à la pénitence par des miracles innombrables et par les continuels avertissements qu'il leur envoie par ses prophetes. Endurcis dans leur crime, il ne les peut plus supporter, et les chasse de la terre promise, sans espérance d'y être jamais rétablis (2).

Cependant l'histoire de Tobie, arrivée en ce même temps et durant les commencements de la captivité des Israélites, nous fait voir la conduite des élus de Dieu qui resterent dans les tribus séparées. Ce saint homme, en demeurant parmi eux avant la captivité, sut non seulement se conserver pur des idolâtries de ses freres, mais encore pratiquer la loi, et adorer Dieu publiquement dans le temple de Jérusalem, sans que les mauvais exemples ni la crainte l'en empêchassent (3). Captif et persécuté à Ninive, il persista dans la piété avec sa famille ; et la ma-

(1) 3 Reg. XII. — (2) 4 Reg. XVII, 6, 7, et seq. — (3) Tob. I, 5, 6, 7 ; II, 12, 21, 22.

niere admirable dont lui et son fils sont récompensés de leur foi, même sur la terre, montre que, malgré la captivité et la persécution, Dieu avoit des moyens secrets de faire sentir à ses serviteurs les bénédictions de la loi; en les élevant toutefois, par les maux qu'ils avoient à souffrir, à de plus hautes pensées.

Par les exemples de Tobie et par ses saints avertissements, ceux d'Israël étoient excités à reconnoître du moins sous la verge la main du Dieu qui les châtioit : mais presque tous demeuroient dans l'obstination. Ceux de Juda, loin de profiter des châtiments d'Israel, en imitent les mauvais exemples. Dieu ne cesse de les avertir par ses prophetes, qu'il leur envoie coup sur coup, s'éveillant la nuit et se levant dès le matin, comme il dit lui-même, pour marquer ses soins paternels. Rebuté de leur ingratitude, il s'émeut contre eux, et les menace de les traiter comme leurs freres rebelles (1).

Il n'y a rien de plus remarquable dans l'histoire du peuple de Dieu, que ce ministere des prophetes. On voit des hommes séparés du reste du peuple par une vie retirée et par un habit particulier : ils ont des demeures où on les voit vivre dans une espece de communauté sous un supérieur que Dieu leur donnoit. Leur vie pauvre et pénitente étoit la figure de la mortification qui devoit être annoncée sous l'évangile. Dieu se communiquoit à eux d'une façon particuliere, et faisoit éclater aux yeux du peuple

(1) 4 Reg. XVII, 19; XXIII, 26, 27. 2 Par. XXXVI, 15. Jer. XXIX, 19.

cette merveilleuse communication : mais jamais elle n'éclatoit avec tant de force que durant les temps de désordre où il sembloit que l'idolâtrie alloit abolir la loi de Dieu. Durant ces temps malheureux les prophetes faisoient retentir de tous côtés, et de vive voix et par écrit, les menaces de Dieu et le témoignage qu'ils rendoient à sa vérité (1). Les écrits qu'ils faisoient étoient entre les mains de tout le peuple, et soigneusement conservés en mémoire perpétuelle aux siecles futurs. Ceux du peuple qui demeuroient fideles à Dieu s'unissoient à eux ; et nous voyons même qu'en Israel, où régnoit l'idolâtrie, ce qu'il y avoit de fideles célébroit avec les prophetes le sabbat et les fêtes établies par la loi de Moïse. C'étoient eux qui encourageoient les gens de bien à demeurer fermes dans l'alliance (2). Plusieurs d'eux ont souffert la mort ; et on a vu à leur exemple, dans les temps les plus mauvais, c'est-à-dire dans le regne même de Manassès, une infinité de fideles répandre leur sang pour la vérité, en sorte qu'elle n'a pas été un seul moment sans témoignage (3).

Ainsi la société du peuple de Dieu subsistoit toujours : les prophetes y demeuroient ; un grand

---

(1) 1 Reg. XXVII, 14; 3 Reg. XIX, 19; 4 Reg. I, 8. Is. XX, 2. Zach. XIII, 5. 1 Reg. X, 10; XIX, 19, 26. 3 Reg. XVIII; 4 Reg. II, 3, 15, 18, 19, 25; IV, 10, 38; VI, 1, 2.—(2) Exod. XVII, 14. Is. XXX, 8; XXXIV, 16. Jer. XXII, 30; XXVI, 2, 11; XXXVI. 2 Par. XXXVI, 22. 1 Esd. I, 1. Dan. IX, 2. 4 Reg. IV, 23.—(3) 4 Reg. XXI, 16.

nombre de fideles persistoit hautement dans la loi de Dieu avec eux et avec « les prêtres, enfants « de Sadoc, qui (comme dit Ezéchiel), dans les « temps d'égarement, avoient toujours observé les « cérémonies du sanctuaire (1). »

Cependant, malgré les prophetes, malgré les prêtres fideles et le peuple uni avec eux dans l'observance de la loi, l'idolâtrie qui avoit ruiné Israel entraînoit souvent dans Juda même et les princes et le gros du peuple. Quoique les rois oubliassent le Dieu de leurs peres, il supporta long-temps leurs iniquités à cause de David son serviteur : David est toujours présent à ses yeux. Quand les rois enfants de David suivent les bons exemples de leur pere, Dieu fait des miracles surprenants en leur faveur; mais ils sentent, quand ils dégénerent, la force invincible de sa main qui s'appesantit sur eux. Les rois d'Egypte, les rois de Syrie, et sur-tout les rois d'Assyrie et de Babylone, servent d'instrument à sa vengeance.

L'impiété s'augmente; et Dieu suscite en orient un roi plus superbe et plus redoutable que tous ceux qui avoient paru jusqu'alors; c'est Nabuchodonosor, roi de Babylone, le plus terrible des conquerants : il le montre de loin (2) aux peuples et aux rois comme le vengeur destiné à les punir. Il approche; et la frayeur marche devant lui. Il prend une premiere fois Jérusalem, et transporte à Babylone une partie de ses habitants (3). Ni ceux

(1) Ezech. XLIV, 15. — (2) Jer. XXV, etc. Ezech. XXVI, etc. — (3) 4 Reg. XXIV, 1. 2 Par. XXXVI.

qui restent dans le pays, ni ceux qui sont transportés, quoiqu'avertis les uns par Jérémie et les autres par Ezéchiel, ne font pénitence : ils préferent à ces saints prophetes « des prophetes qui leur prê-« choient des illusions (1) » et les flattoient dans leurs crimes. Le vengeur revient en Judée, et le joug de Jérusalem est aggravé ; mais elle n'est pas tout-à-fait détruite. Enfin l'iniquité vient à son comble ; l'orgueil croît avec la foiblesse ; et Nabuchodonosor met tout en poudre (2).

Dieu n'épargna pas son sanctuaire (3). Ce beau temple, l'ornement du monde, qui devoit être éternel si les enfants d'Israel eussent persévéré dans la piété, fut consumé par le feu des Assyriens. C'étoit en vain que les Juifs disoient sans cesse : « Le tem-« ple de Dieu, le temple de Dieu, le temple de « Dieu est parmi nous (4) », comme si ce temple sacré eût dû les protéger tout seul. Dieu avoit résolu de leur faire voir qu'il n'étoit point attaché à un édifice de pierre, mais qu'il vouloit trouver des cœurs fideles. Ainsi il détruisit le temple de Jérusalem, il en donna le trésor au pillage ; et tant de riches vaisseaux consacrés par des rois pieux furent abandonnés à un roi impie.

Mais la chûte du peuple de Dieu devoit être l'instruction de tout l'univers. Nous voyons en la personne de ce roi impie, et ensemble victorieux, ce que c'est que les conquérants : ils ne sont pour la plupart que des instruments de la vengeance di-

(1) Jer. XIV, 14.—(2) 4 Reg. XXV.—(3) *Ibid.* XXI, 7, 8. (4) Jer. VII.

vine. Dieu exerce par eux sa justice; et puis il l'exerce sur eux-mêmes. Nabuchodonosor, revêtu de la puissance divine et rendu invincible par ce ministere, punit tous les ennemis du peuple de Dieu; il ravage les Iduméens, les Ammonites et les Moabites; il renverse les rois de Syrie: l'Egypte, sous le pouvoir de laquelle la Judée avoit tant de fois gémi, est la proie de ce roi superbe et lui devient tributaire (1): sa puissance n'est pas moins fatale à la Judée même, qui ne sait pas profiter des délais que Dieu lui donne. Tout tombe, tout est abattu par la justice divine, dont Nabuchodonosor est le ministre: il tombera à son tour; et Dieu, qui emploie la main de ce prince pour châtier ses enfants et abattre ses ennemis, le réserve à sa propre main toute-puissante.

Il n'a pas laissé ignorer à ses enfants la destinée de ce roi qui les châtioit, et de l'empire des Chaldéens sous lequel ils devoient être captifs. De peur qu'ils ne fussent surpris de la gloire des impies et de leur regne orgueilleux, les prophetes leur en dénonçoient la courte durée. Isaïe, qui a vu la gloire de Nabuchodonosor et son orgueil insensé long-temps avant sa naissance, a prédit sa chûte soudaine et celle de son empire (2). Babylone n'étoit presque rien quand ce prophete a vu sa puissance, et, un peu après, sa ruine. Ainsi les révolutions des villes et des empires qui tourmentoient le peuple de Dieu, ou profitoient de sa perte, étoient

(1) 4 Reg. XXIV, 7.—(2) Is. XIII, XIV, XXI, XLV, XLVI, XLVII, XLVIII.

écrites dans ses prophéties. Ces oracles étoient suivis d'une prompte exécution : et les Juifs, si rudement châtiés, virent tomber avant eux, ou avec eux, ou un peu après, selon les prédictions de leurs prophetes, non seulement Samarie, Idumée, Gaza, Ascalon, Damas, les villes des Ammonites et des Moabites leurs perpétuels ennemis, mais les capitales des grands empires, mais Tyr, la maîtresse de la mer, mais Tanis, mais Memphis, mais Thebes à cent portes avec toutes les richesses de son Sésostris, mais Ninive même, le siege des rois d'Assyrie ses persécuteurs, mais la superbe Babylone, victorieuse de toutes les autres et riche de leurs dépouilles.

Il est vrai que Jérusalem périt en même temps par ses péchés : mais Dieu ne la laissa pas sans espérance. Isaïe, qui avoit prédit sa perte, avoit vu son glorieux rétablissement, et lui avoit même nommé Cyrus son libérateur deux cents ans avant qu'il fût né (1). Jérémie, dont les prédictions avoient été si précises pour marquer à ce peuple ingrat sa perte certaine, lui avoit promis son retour après soixante et dix ans de captivité (2). Durant ces années ce peuple abattu étoit respecté dans ses prophetes : ces captifs prononçoient aux rois et aux peuples leurs terribles destinées. Nabuchodonosor, qui vouloit se faire adorer, adore lui-même Daniel, étonné des secrets divins qu'il lui découvroit : il apprend de lui sa sentence bientôt suivie de l'exécu-

(1) Is. XLIV, XLV.—(2) Jer. XXV, 11, 12; XXIX,

tion (1). Ce prince victorieux triomphoit dans Babylone, dont il fit la plus grande ville, la plus forte et la plus belle, que le soleil eût jamais vue (2) : c'étoit là que Dieu l'attendoit pour foudroyer son orgueil. Heureux et invulnérable, pour ainsi parler, à la tête de ses armées et durant tout le cours de ses conquêtes, il devoit périr dans sa maison selon l'oracle d'Ezéchiel (3). Lorsque, admirant sa grandeur et la beauté de Babylone, il s'élève au-dessus de l'humanité, Dieu le frappe, lui ôte l'esprit, et le range parmi les bêtes (4). Il revient au temps marqué par Daniel, et reconnoît le Dieu du ciel qui lui avoit fait sentir sa puissance : mais ses successeurs ne profitent pas de son exemple.

Les affaires de Babylone se brouillent, et le temps marqué par les prophéties pour le rétablissement de Juda arrive parmi tous ces troubles. Cyrus paroît à la tête des Medes et des Perses : tout cede à ce redoutable conquérant (5). Il s'avance lentement vers les Chaldéens, et sa marche est souvent interrompue. Les nouvelles de sa venue viennent de loin à loin, comme avoit prédit Jérémie (6) : enfin il se détermine. Babylone, souvent menacée par les prophetes, et toujours superbe et impénitente, voit arriver son vainqueur qu'elle méprise. Ses richesses, ses hautes murailles, son peuple innombrable, sa prodigieuse enceinte qui enfermoit tout un grand

(1) Dan. II, 46; IV, 1, 26. — (2) Jer. XXVII. — (3) Ezech. XXI, 30. — (4) Dan. IV, 31. — (5) Herod. lib. 1. Xenoph. lib. 2, 3, etc. Pædag. — (6) Jer. LI, 46. Herod. lib. 1. Xenoph. lib. 7 Pædag.

pays, comme l'attestent tous les anciens (1), et ses provisions infinies, lui enflent le cœur. Assiégée durant un long temps sans sentir aucune incommodité, elle se rit de ses ennemis et des fossés que Cyrus creusoit autour d'elle : on n'y parle que de festins et de réjonissances. Son roi Baltazar, petit-fils de Nabuchodonosor, aussi superbe que lui, mais moins habile, fait une fête solennelle à tous les seigneurs. Cette fête est célébrée avec des excès inouis. Baltazar fait apporter les vaisseaux sacrés enlevés du temple de Jérusalem, et mêle la profanation avec le luxe. La colere de Dieu se déclare : une main céleste écrit des paroles terribles sur la muraille de la salle où se faisoit le festin (2). Daniel en interprete le sens; et ce prophete, qui avoit prédit la chûte funeste de l'aieul, fait voir encore au petit-fils la foudre qui va partir pour l'accabler. En exécution du décret de Dieu, Cyrus se fait tout à coup une ouverture dans Babylone. L'Euphrate, détourné dans les fossés qu'il lui préparoit depuis si long-temps, lui découvre son lit immense : il entre par ce passage imprévu.

Ainsi fut livrée en proie aux Medes, et aux Perses, et à Cyrus, comme avoient dit les prophetes, cette superbe Babylone : ainsi périt avec elle le royaume des Chaldéens, qui avoit détruit tant d'autres royaumes; « et le marteau qui avoit brisé tout « l'univers fut brisé lui-même. » Jérémie l'avoit bien prédit; le Seigneur « rompit la verge dont il avoit

(1) Arist. III Polit. 3.—(2) Dan. V.

« frappé tant de nations (1). » Isaïe l'avoit prévu : les peuples accoutumés au joug des rois chaldéens les voient eux-mêmes sous le joug : « Vous voilà, « dirent-ils (2), blessés comme nous ; vous êtes de- « venus semblables à nous, vous qui disiez dans « votre cœur : J'éleverai mon trône au-dessus des « astres, et je serai semblable au Très-Haut. »

C'est ce qu'avoit prononcé le même Isaïe : « Elle « tombe, elle tombe (comme l'avoit dit ce prophete) « cette grande Babylone, et ses idoles sont brisées ; « Bel est renversé ; et Nabo son grand dieu, d'où « les rois prenoient leur nom, tombe par terre (3) » : car les Perses leurs ennemis, adorateurs du soleil, ne souffroient point les idoles ni les rois qu'on avoit faits dieux. Mais comment périt cette Babylone ? Comme les prophetes l'avoient déclaré : ses eaux furent desséchées, comme avoit prédit Jérémie (4), pour donner passage à son vainqueur : enivrée, endormie, trahie par sa propre joie, selon le même prophete, elle se trouva au pouvoir de ses ennemis, et prise comme dans un filet sans le savoir (5). On passe tous ses habitants au fil de l'épée : car les Medes ses vainqueurs, comme avoit dit Isaïe, ne cherchoient ni l'or ni l'argent (6), mais la vengeance, mais à assouvir leur haine par la perte d'un peuple cruel que son orgueil faisoit l'ennemi de tous les

(1) Is. XIII, 17 ; XXI, 2 ; XLV, XLVI, XLVII. Jer. LI, 11, 28. Is. XIV, 16, 17. Jer. L, 23.—(2) Is. XIV, 5, 6, 10.—(3) Is. XXI, 9 ; XLVI, 1.—(4) Jer. L, 38 ; L, 36.—(5) *Ibid.* L. 24 ; LI, 39, 57.—(6) Is. XIII, 15, 16, 17, 18. Jer. L, 35, 36, 37, 42.

peuples du monde. Les couriers venoient l'un sur l'autre annoncer au roi que l'ennemi entroit dans la ville (1) : Jérémie l'avoit ainsi marqué. Ses astrologues, en qui elle croyoit, et qui lui promettoient un empire éternel, ne purent la sauver de son vainqueur : c'est Isaïe et Jérémie qui l'annoncent d'un commun accord.

Dans cet effroyable carnage les Juifs avertis de loin échapperent seuls au glaive du victorieux. Cyrus, devenu par cette conquête le maître de tout l'orient, reconnoît dans ce peuple tant de fois vaincu je ne sais quoi de divin. Ravi des oracles qui avoient prédit ses victoires, il avoue qu'il doit son empire au Dieu du ciel que les Juifs servoient, et signale la premiere année de son regne par le rétablissement de son temple et de son peuple (2).

Qui n'admireroit ici la providence divine si évidemment déclarée sur les Juifs et sur les Chaldéens, sur Jérusalem et sur Babylone? Dieu les veut punir toutes deux; et afin qu'on n'ignore pas que c'est lui seul qui le fait, il se plaît à le déclarer par cent prophéties. Jérusalem et Babylone, toutes deux menacées dans le même temps et par les mêmes prophetes, tombent l'une après l'autre dans le temps marqué.

Mais Dieu découvre ici le grand secret des deux châtiments dont il se sert : un châtiment de rigueur

(1) Jer. LI, 31. Is. XLVII, 12, 13, 14, 15. Jer. L, 36. Is. XLVIII, 20. Jer. L, 8, 28; LI, 6, 10, 50, etc. — (2) 2 Par. XXXVI, 22. 1 Esd. I, 2.

sur les Chaldéens; un châtiment paternel sur les Juifs, qui sont ses enfants.

L'orgueil des Chaldéens (c'étoit le caractere de la nation et l'esprit de tout cet empire) est abattu sans retour. « Le superbe est tombé et ne se relevera « pas », disoit Jérémie (1); et Isaïe avant lui, « Ba- « bylone la glorieuse, dont les Chaldéens insolents « s'enorgueillissoient, a été faite comme Sodome « et comme Gomorrhe (2) », à qui Dieu n'a laissé aucune ressource.

Il n'en est pas ainsi des Juifs: Dieu les a châtiés comme des enfants désobéissants qu'il remet dans leur devoir par le châtiment; et puis, touché de leurs larmes, il oublie leurs fautes: « Ne crains « point, ô Jacob, dit le Seigneur, parceque je suis « avec toi. Je te châtierai avec justice, et ne te par- « donnerai pas comme si tu étois innocent; mais je « ne te détruirai pas comme je détruirai les nations « parmi lesquelles je t'ai dispersé (3). » C'est pourquoi Babylone, ôtée pour jamais aux Chaldéens, est livrée à un autre peuple; et Jérusalem, rétablie, par un changement merveilleux, voit revenir ses enfants de tous côtés.

Ce fut Zorobabel, de la tribu de Juda et du sang des rois, qui les ramena de captivité. Ceux de Juda reviennent en foule, et remplissent tout le pays. Les dix tribus dispersées se perdent parmi les gentils, à la réserve de ceux qui sous le nom de Juda,

(1) Jer. L, 31, 32, 40.—(2) Is. XIII, 19.—(3) Jer. XLVI, 28.

et réunis sous ses étendards, rentrent dans la terre de leurs peres.

Cependant l'autel se redresse, le temple se rebâtit, les murailles de Jérusalem sont relevées. La jalousie des peuples voisins est réprimée par les rois de Perse devenus les protecteurs du peuple de Dieu. Le pontife rentre en exercice avec tous les prêtres qui prouverent leur descendance par les registres publics : les autres sont rejetés. Esdras, prêtre lui-même et docteur de la loi, et Néhémias, gouverneur, réforment tous les abus que la captivité avoit introduits, et font garder la loi dans sa pureté (1). Le peuple pleure avec eux les transgressions qui lui avoient attiré ces grands châtiments, et reconnoît que Moïse les avoit prédits. Tous ensemble lisent dans les saints livres les menaces de l'homme de Dieu; ils en voient l'accomplissement : l'oracle de Jérémie, et le retour tant promis après les soixante et dix ans de captivité, les étonne et les console : ils adorent les jugements de Dieu, et, réconciliés avec lui, ils vivent en paix (2).

Dieu, qui fait tout en son temps, avoit choisi celui-ci pour faire cesser les voies extraordinaires, c'est-à-dire les prophéties, dans son peuple désormais assez instruit. Il restoit environ cinq cents ans jusques aux jours du Messie. Dieu donna à la majesté de son fils de faire taire les prophetes durant tout ce temps, pour tenir son peuple en attente de celui qui devoit être l'accomplissement de tous leurs oracles.

(1) 1 Esd. II, 62.—(2) 1 Esd. I, 1. 2 Esd. I, 8; VIII, IX.

Mais vers la fin des temps où Dieu avoit résolu de mettre fin aux prophéties, il sembloit qu'il vouloit répandre toutes ses lumieres, et découvrir tous les conseils de sa providence: tant il exprima clairement les secrets des temps à venir.

Durant la captivité, et sur-tout vers les temps qu'elle alloit finir, Daniel (1), révéré pour sa piété, même par les rois infideles, et employé pour sa prudence aux plus grandes affaires de leur état, vit par ordre, à diverses fois, et sous des figures différentes, quatre monarchies sous lesquelles devoient vivre les Israélites (2). Il les marque par leurs caracteres propres. On voit passer comme un torrent l'empire d'un roi des Grecs: c'étoit celui d'Alexandre (3). Par sa chûte on voit établir un autre empire moindre que le sien, et affoibli par ses divisions (4): c'est celui de ses successeurs, parmi lesquels il y en a quatre marqués dans la prophétie; Antipater, Séleucus, Ptolomée, et Antigonus sont visiblement désignés. Il est constant par l'histoire qu'ils furent plus puissants que les autres, et les seuls dont la puissance ait passé à leurs enfants. On voit leurs guerres, leurs jalousies, et leurs alliances trompeuses (5); la dureté et l'ambition des rois de Syrie; l'orgueil et les autres marques qui désignent Antiochus l'illustre, implacable ennemi du peuple de Dieu; la briéveté de son regne, et la prompte

(1) Dan. II, III, V, VIII. 27. — (2) *Ibid.* II, VII, VIII, X, XI. — (3) *Ibid.* VII, 6; VIII, 21, 22. — (4) *Ibid.* VIII, 22. — (5) *Ibid.* XI.

punition de ses excès (1). On voit naître enfin sur la fin, et comme dans le sein de ces monarchies, le regne du fils de l'homme. A ce nom vous reconnoissez Jésus-Christ; mais ce regne du fils de l'homme est encore appelé le regne des saints du Très-Haut. Tous les peuples sont soumis à ce grand et pacifique royaume: l'éternité lui est promise; et il doit être le seul dont la puissance ne passera pas à un autre empire.

Quand viendra ce fils de l'homme et ce Christ tant desiré, et comment il accomplira l'ouvrage qui lui est commis, c'est-à-dire la rédemption du genre humain; Dieu le découvre manifestement à Daniel. Pendant qu'il est occupé de la captivité de son peuple dans Babylone, et des soixante et dix ans dans lesquels Dieu avoit voulu la renfermer, au milieu des vœux qu'il fait pour la délivrance de ses freres, il est tout à coup élevé à des mysteres plus hauts; il voit un autre nombre d'années, et une autre délivrance bien plus importante. Au lieu des septante années prédites par Jérémie, il voit septante semaines, à commencer depuis l'ordonnance donnée par Artaxerxe à la longue main, la vingtieme année de son regne, pour rebâtir la ville de Jérusalem. Là est marquée en termes précis, sur la fin de ces semaines, « la rémission des péchés, le regne éternel « de la justice, l'entier accomplissement des pro« phéties, et l'onction du saint des saints. » Le Christ doit faire sa charge et paroître comme conducteur du peuple après soixante-neuf semaines. « Après

(1) Dan. II, 44, 45; VII, 13, 14, 27.

« soixante-neuf semaines (car le prophete le répete « encore) le Christ doit être mis à mort » : il doit mourir de mort violente ; il faut qu'il soit immolé pour accomplir les mysteres. Une semaine est marquée entre les autres, et c'est la derniere et la soixante et dixieme : c'est celle où le Christ sera immolé, où « l'alliance sera confirmée, et au milieu « de laquelle l'hostie et les sacrifices seront abolis » ; sans doute par la mort du Christ, car c'est ensuite de la mort du Christ que ce changement est marqué. « Après cette mort du Christ et l'abolition des « sacrifices », on ne voit plus qu'horreur et confusion : on voit « la ruine de la cité sainte et du sanc« tuaire ; un peuple et un capitaine qui vient pour « tout perdre ; l'abomination dans le temple ; la der« niere et irrémédiable désolation » du peuple ingrat envers son Sauveur (1).

Nous avons vu que ces semaines réduites en semaines d'années, selon l'usage de l'écriture, font quatre cent quatre-vingt-dix ans, et nous menent précisément depuis la vingtieme année d'Artaxerxe à la derniere semaine ; semaine pleine de mysteres, où Jésus-Christ immolé met fin par sa mort aux sacrifices de la loi, et en accomplit les figures.

Les doctes font différentes supputations pour faire quadrer ce temps au juste : celle que je vous ai proposée, monseigneur, est sans embarras. Loin d'obscurcir la suite de l'histoire des rois de Perse, elle l'éclaircit : quoiqu'il n'y auroit rien de fort surprenant quand il se trouveroit quelque incertitude dans

(1) Dan. IX, 23, 24, 25, 26, 27.

les dates de ces princes ; et huit ou neuf ans au plus dont on pourroit disputer, sur un compte de quatre cent quatre-vingt-dix ans, ne feront jamais une importante question. Mais pourquoi discourir davantage? Dieu a tranché la difficulté, s'il y en avoit, par une décision qui ne souffre aucune réplique. Un évènement manifeste nous met au-dessus de tous les raffinements des chronologistes ; et la ruine totale des Juifs, qui a suivi de si près la mort de Notre-Seigneur, fait entendre aux moins clairvoyants l'accomplissement de la prophétie.

Il ne reste plus qu'à vous en faire remarquer une circonstance. Daniel nous découvre un nouveau mystere. L'oracle de Jacob nous avoit appris que le royaume de Juda devoit cesser à la venue du Messie : mais il ne nous disoit pas que cette mort seroit la cause de la chûte de ce royaume. Dieu a révélé ce secret important à Daniel, et il lui déclare, comme vous voyez, que la ruine des Juifs sera la suite de la mort du Christ et de leur méconnoissance. Marquez, s'il vous plaît, cet endroit : la suite des évènements vous en fera bientôt un beau commentaire.

Vous voyez ce que Dieu montra au prophete Daniel un peu devant les victoires de Cyrus et le rétablissement du temple. Du temps qu'il se bâtissoit, il suscita les prophetes Aggée et Zacharie ; et incontinent après il envoya Malachie, qui devoit fermer les prophéties de l'ancien peuple.

Que n'a pas vu Zacharie! On diroit que le livre des décrets divins ait été ouvert à ce prophete, et qu'il y ait lu toute l'histoire du peuple de Dieu depuis la captivité. »

Les persécutions des rois de Syrie, et les guerres qu'ils font à Juda, lui sont découvertes dans toute leur suite (1). Il voit Jérusalem prise et saccagée; un pillage effroyable, et des désordres infinis; le peuple en fuite dans le désert, incertain de sa condition, entre la mort et la vie; à la veille de sa derniere désolation, une nouvelle lumiere lui paroître tout à coup. Les ennemis sont vaincus; les idoles sont renversées dans toute la terre sainte: on voit la paix et l'abondance dans la ville et dans le pays, et le temple est révéré dans tout l'orient.

Une circonstance mémorable de ces guerres est révélée au prophete; c'est que Jérusalem devoit être trahie par ses enfants, et que parmi ses ennemis il se trouveroit beaucoup de Juifs (2).

Quelquefois il voit une longue suite de prospérités: Juda est rempli de force; les royaumes qui l'ont oppressé sont humiliés; les voisins qui n'ont cessé de le tourmenter sont punis; quelques uns sont convertis, et incorporés au peuple de Dieu. Le prophete voit ce peuple comblé des bienfaits divins, parmi lesquels il leur conte le triomphe aussi modeste que glorieux « du roi pauvre, du roi pacifique, du roi sauveur, qui entre monté sur un « âne dans sa ville de Jérusalem (3). »

Après avoir raconté les prospérités, il reprend dès l'origine toute la suite des maux. Il voit tout d'un coup le feu dans le temple; tout le pays ruiné avec la ville capitale; des meurtres, des violences,

---

(1) Zach. XIV.—(2) *Id. ibid.* 14.—(3) *Ibid.* IX, 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8; X, 6, 11.

un roi qui les autorise. Dieu a pitié de son peuple abandonné; il s'en rend lui-même le pasteur; et sa protection le soutient. A la fin il s'allume des guerres civiles, et les affaires vont en décadence. Le temps de ce changement est désigné par un caractere certain, et trois princes dégradés en un même mois en marquent le commencement (1).

Au milieu de ces malheurs paroit encore un plus grand malheur. Un peu après ces divisions, et dans les temps de la décadence, Dieu est acheté trente deniers par son peuple ingrat; et le prophete voit tout, jusqu'au champ du potier ou du sculpteur auquel cet argent est employé (2). De là suivent d'extrêmes désordres parmi les pasteurs du peuple; enfin ils sont aveuglés et leur puissance est détruite.

Que dirai-je de la merveilleuse vision de Zacharie, qui voit le pasteur frappé et les brebis dispersées? Que dirai-je du regard que jette le peuple sur son Dieu qu'il a percé (3), et des larmes que lui fait verser une mort plus lamentable que celle d'un fils unique, et que celle de Josias? Zacharie a vu toutes ces choses: mais ce qu'il a vu de plus grand, « c'est « le Seigneur envoyé par le Seigneur pour habiter « dans Jérusalem, d'où il appelle les gentils pour « les agréger à son peuple, et demeurer au milieu « d'eux (4). »

Aggée dit moins de choses; mais ce qu'il dit est surprenant. Pendant qu'on bâtit le second temple (5),

---

(1) Zach. XI, 8.—(2) *Ibid.* 15, 16, 17.—(3) *Ibid.* XIII, 7; XII, 10. —(4) *Ibid.* II, 8, 9, 10, 11.—(5) 1 Esd. III, 12.

et que les vieillards qui avoient vu le premier fondent en larmes en comparant la pauvreté de ce dernier édifice avec la magnificence de l'autre, le prophete, qui voit plus loin, publie la gloire du second temple, et le préfere au premier (1). Il explique d'où viendra la gloire de cette nouvelle maison; c'est que le desiré des gentils arrivera : ce Messie promis depuis deux mille ans, et dès l'origine du monde, comme le Sauveur des gentils, paroîtra dans ce nouveau temple. La paix y sera établie; tout l'univers ému rendra témoignage à la venue de son Rédempteur; il n'y a plus qu'un peu de temps à l'attendre, et les temps destinés à cette attente sont dans leur dernier période.

Enfin le temple s'acheve : les victimes y sont immolées; mais les Juifs avares y offrent des hosties défectueuses. Malachie, qui les en reprend, est élevé à une plus haute considération; et à l'occasion des offrandes immondes des Juifs, il voit l'offrande toujours pure, et jamais souillée, qui sera présentée à Dieu, non plus seulement comme autrefois dans le temple de Jérusalem, mais depuis le soleil levant jusqu'au couchant; non plus par les Juifs, mais par les gentils, parmi lesquels il prédit que le nom de Dieu sera grand (2).

Il voit aussi, comme Aggée, la gloire du second temple, et le Messie qui l'honore de sa présence; mais il voit en même temps que le Messie est le Dieu à qui ce temple est dédié. « J'envoie mon ange, dit « le Seigneur, pour me préparer les voies; et incon-

(1) Agg. II, 7, 8, 9, 10.—(2) Mal. I, 11.

« tinent vous verrez arriver dans son saint temple « le Seigneur que vous cherchez, et l'ange de l'al- « liance que vous desirez (1). »

Un ange est un envoyé : mais voici un envoyé d'une dignité merveilleuse ; un envoyé qui a un temple ; un envoyé qui est Dieu, et qui entre dans le temple comme dans sa propre demeure ; un envoyé desiré par tout le peuple, qui vient faire une nouvelle alliance, et qui est appelé pour cette raison l'ange de l'alliance, ou du testament.

C'étoit donc dans le second temple que ce Dieu envoyé de Dieu devoit paroître (2) ; mais un autre envoyé précede, et lui prépare les voies. Là nous voyons le Messie précédé par son précurseur. Le caractere de ce précurseur est encore montré au prophete. Ce doit être un nouvel Elie, remarquable par sa sainteté, par l'austérité de sa vie, par son autorité et par son zele.

Ainsi le dernier prophete de l'ancien peuple marque le premier prophete qui devoit venir après lui ; c'est-à-dire cet Elie, précurseur du Seigneur, qui devoit paroître. Jusqu'à ce temps le peuple de Dieu n'avoit point à attendre de prophete ; la loi de Moise lui devoit suffire ; et c'est pourquoi Malachie finit par ces mots : « Souvenez-vous de la loi que j'ai don- « née sur le mont Horeb à Moise mon serviteur pour « tout Israel. Je vous enverrai le prophete Elie, qui « unira le cœur des peres avec le cœur des enfants (3) », qui montrera à ceux-ci ce qu'ont attendu les autres.

---

(1) Mal. III, 1. — (2) *Ibid.* 1 ; IV, 5, 6. — (3) *Ibid.* IV, 4, 5, 6.

A cette loi de Moïse Dieu avoit joint les prophetes qui avoient parlé en conformité, et l'histoire du peuple de Dieu faite par les mêmes prophetes, dans laquelle étoient confirmées par des expériences visibles les promesses et les menaces de la loi. Tout étoit soigneusement écrit ; tout étoit digéré par l'ordre des temps : et voilà ce que Dieu laissa pour l'instruction de son peuple, quand il fit cesser les prophéties.

V. Les temps du second temple.

De telles instructions firent un grand changement dans les mœurs des Israélites. Ils n'avoient plus besoin ni d'apparition, ni de prediction manifeste, ni de ces prodiges inouis que Dieu faisoit si souvent pour leur salut : les témoignages qu'ils avoient reçus leur suffisoient ; et leur incrédulité, non seulement convaincue par l'évènement, mais encore si souvent punie, les avoit enfin rendus dociles.

C'est pourquoi depuis ce temps on ne les voit plus retourner à l'idolâtrie, à laquelle ils étoient si étrangement portés. Ils s'étoient trop mal trouvés d'avoir rejeté le Dieu de leurs peres. Ils se souvenoient toujours de Nabuchodonosor, et de leur ruine si souvent prédite dans toutes ses circonstances, et toutefois plutôt arrivée qu'elle n'avoit été crue. Ils n'étoient pas moins en admiration de leur rétablissement fait contre toute apparence dans le temps et par celui qui leur avoit été marqué. Jamais ils ne voyoient le second temple sans se souvenir pourquoi le premier avoit été renversé, et comment celui-ci avoit été rétabli ; ainsi ils se confirmoient

dans la foi de leurs écritures, auxquelles tout leur état rendoit témoignage.

On ne vit plus parmi eux de faux prophetes. Ils s'étoient défaits tout ensemble de la pente qu'ils avoient à les croire, et de celle qu'ils avoient à l'idolâtrie. Zacharie avoit prédit par un même oracle que ces deux choses leur arriveroient (1). Sa prophétie eut un manifeste accomplissement. Les faux prophetes cesserent sous le second temple : le peuple, rebuté de leurs tromperies, n'étoit plus en état de les écouter. Les vrais prophetes de Dieu étoient lus et relus sans cesse : il ne leur falloit point de commentaire; et les choses qui arrivoient tous les jours en exécution de leurs prophéties en étoient de trop fideles interpretes.

En effet, tous leurs prophetes leur avoient promis une paix profonde. On lit encore avec joie la belle peinture que font Isaïe et Ezéchiel des bienheureux temps qui devoient suivre la captivité de Babylone (2). Toutes les ruines sont réparées, les villes et les bourgades sont magnifiquement rebâties, le peuple est innombrable, les ennemis sont à bas, l'abondance est dans les villes et dans la campagne; on y voit la joie, le repos, et enfin tous les fruits d'une longue paix. Dieu promet de tenir son peuple dans une durable et parfaite tranquillité (3). Ils en jouirent sous les rois de Perse. Tant que cet

(1) Zach. XIII, 2, 3, 4, 5, 6.—(2) Is. XLI, 11, 12, 13; XLIII, 18, 19; XLIX, 18, 19, 20, 21; LII, 1, 2, 7; LIV, LV, etc. LX, 15, 16, etc. Ezech. XXXVI, XXXVIII, 11, 12, 13, 14.—(3) Jer. XLVI, 27.

empire se soutint, les favorables décrets de Cyrus, qui en étoit le fondateur, assurerent le repos des Juifs. Quoiqu'ils aient été menacés de leur derniere ruine sous Assuérus, quel qu'il soit, Dieu, fléchi par leurs larmes, changea tout à coup le cœur du roi, et tira une vengeance éclatante d'Aman leur ennemi (1). Hors de cette conjoncture, qui passa si vîte, ils furent toujours sans crainte. Instruits par leurs prophetes à obéir aux rois à qui Dieu les avoit soumis (2), leur fidélité fut inviolable. Aussi furent-ils toujours doucement traités. A la faveur d'un tribut assez léger qu'ils payoient à leurs souverains, qui étoient plutôt leurs protecteurs que leurs maîtres, ils vivoient selon leurs propres lois : la puissance sacerdotale fut conservée en son entier : les pontifes conduisoient le peuple : le conseil public, établi premièrement par Moise, avoit toute son autorité; et ils exerçoient entre eux la puissance de vie et de mort, sans que personne se mêlât de leur conduite (3). Les rois l'ordonnoient ainsi.

La ruine de l'empire des Perses ne changea point leurs affaires. Alexandre respecta leur temple, admira leurs prophéties, et augmenta leurs privileges (4). Ils eurent un peu à souffrir sous ses premiers successeurs. Ptolomée, fils de Lagus, surprit Jérusalem, et en emmena en Egypte cent mille captifs : mais il cessa bientôt de les haïr. Lui-même les fit citoyens d'Alexandrie, capitale de son royaume,

---

(1) Esth. IV, V, VII, VIII, IX. — (2) Jer. XXVII, 12, 17; XL, 9. Bar. I, 11, 12.—(3) 1 Esd. VII, 25, 26.—(4) Jos. ant. XI, 8; II, cont. Ap.

ou plutôt il leur confirma le droit qu'Alexandre leur y avoit déja donné; et ne trouvant rien dans tout son état de plus fidele que les Juifs, il en remplit ses armées, et leur confia ses places les plus importantes (1). Si les Lagides les considérerent, ils furent encore mieux traités des Séleucides sous l'empire desquels ils vivoient (2). Séleucus Nicanor, chef de cette famille, les établit dans Antioche; et Antiochus le Dieu, son petit-fils, les ayant fait recevoir dans toutes les villes de l'Asie mineure, nous les avons vus se répandre dans toute la Grece, y vivre selon leur loi, et y jouir des mêmes droits que les autres citoyens, comme ils faisoient dans Alexandrie et dans Antioche.

Cependant leur loi est tournée en grec par les soins de Ptolomée Philadelphe, roi d'Egypte (3). La religion judaique est connue parmi les gentils; le temple de Jérusalem est enrichi par les dons des rois et des peuples; les Juifs vivent en paix et en liberté sous la puissance des rois de Syrie, et ils n'avoient guere goûté une telle tranquillité sous leurs propres rois.

Elle sembloit devoir être éternelle, s'ils ne l'eussent eux-mêmes troublée par leurs dissentions. Il y avoit trois cents ans qu'ils jouissoient de ce repos tant prédit par leurs prophetes, quand l'ambition et les jalousies qui se mirent parmi eux les pensèrent perdre. Quelques uns des plus puissants trahi-

(1) Jos. ant. XII, 1, 2; II cont. Ap. — (2) *Ibid.* 3; II cont. Ap. — (3) Jos. præf. ant. et lib. 12, 2; et 2 cont. Ap.

rent leur peuple pour flatter les rois (1); ils voulurent se rendre illustres à la maniere des Grecs, et préférerent cette vaine pompe à la gloire solide que leur acquéroit parmi leurs citoyens l'observance des lois de leurs ancêtres. Ils célébrerent des jeux comme les gentils. Cette nouveauté éblouit les yeux du peuple; et l'idolâtrie, revêtue de cette magnificence, parut belle à beaucoup de Juifs. A ces changements se mêlerent les disputes pour le souverain sacerdoce, qui étoit la dignité principale de la nation. Les ambitieux s'attachoient aux rois de Syrie pour y parvenir; et cette dignité sacrée fut le prix de la flatterie de ces courtisans.

Les jalousies et les divisions des particuliers ne tarderent pas à causer, selon la coutume, de grands malheurs à tout le peuple. Antiochus l'illustre, roi de Syrie, conçut le dessein de perdre ce peuple divisé, pour profiter de ses richesses. Ce prince parut alors avec tous les caracteres que Daniel avoit marqués (2): ambitieux, avare, artificieux, cruel, insolent, impie, insensé, enflé de ses victoires, et puis irrité de ses pertes. Il entre dans Jérusalem en état de tout entreprendre: les factions des Juifs, et non pas ses propres forces, l'enhardissoient; et Daniel l'avoit ainsi prévu (3). Il exerce des cruautés inouies: son orgueil l'emporte aux derniers excès, et il vo-

(1) 1 Mach. I, 12, 13, etc. 2 Mach. III, IV, 1, etc. 14, 15, 16, etc.—(2) Dan. VII, 24, 25; VIII, 9, 10, 11, 12, 23, 24, 25. Polyb. lib. 26 et 31 in excerpt. et ap. Ath. lib. 10.—(3) Dan. VIII, 24.

mit des blasphêmes contre le Très-haut, comme l'avoit prédit le même prophete (1). En exécution de ces prophéties, et à cause des péchés du peuple, la force lui est donnée contre le sacrifice perpétuel. Il profane le temple de Dieu, que les rois ses ancêtres avoient révéré : il le pille, et répare par les richesses qu'il y trouve les ruines de son trésor épuisé (2). Sous prétexte de rendre conformes les mœurs de ses sujets, et en effet pour assouvir son avarice en pillant toute la Judée, il ordonne aux Juifs d'adorer les mêmes dieux que les Grecs ; sur-tout il veut qu'on adore Jupiter Olympien, dont il place l'idole dans le temple même ; et plus impie que Nabuchodonosor, il entreprend de détruire les fêtes, la loi de Moïse, les sacrifices, la religion, et tout le peuple.

Mais les succès de ce prince avoient leurs bornes marquées par les prophéties. Mathathias s'oppose à ses violences, et réunit les gens de bien. Judas Machabée son fils, avec une poignée de gens, fait des exploits inouis, et purifie le temple de Dieu trois ans et demi après sa profanation, comme avoit prédit Daniel (3). Il poursuit les Iduméens, et tous les autres gentils qui se joignoient à Antiochus ; et leur ayant pris leurs meilleures places, il revient victorieux et humble, tel que l'avoit vu Isaïe, chantant les louanges de Dieu, qui avoit livré en ses mains les

(1) Dan. VII, 8, 11, 25 ; VIII, 11, 12, 13, 14, 25. — (2) 1 Mach. I, 43, 46, 57. 2 Mach. VI, 1, 2. — (3) Dan. VII, 25 ; XII, 7, 11. Jos. prol. lib. de bell. jud. et lib. 1, 1 ; 6, 11.

ennemis de son peuple, et encore tout rouge de leur sang (1). Il continue ses victoires, malgré les armées prodigieuses des capitaines d'Antiochus. Daniel n'avoit donné que six ans à ce prince impie pour tourmenter le peuple de Dieu (2); et voilà qu'au terme préfix il apprend à Ecbatane les faits héroïques de Juda. Il tombe dans une profonde mélancolie, et meurt, comme avoit prédit le saint prophete (3), misérable, mais non de main d'homme, après avoir reconnu, mais trop tard, la puissance du Dieu d'Israel (4).

Je n'ai plus besoin de vous raconter de quelle sorte ses successeurs poursuivirent la guerre contre la Judée, ni la mort de Judas son libérateur; ni les victoires de ses deux freres Jonathas et Simon, successivement souverains pontifes, dont la valeur rétablit la gloire ancienne du peuple de Dieu. Ces trois grands hommes virent les rois de Syrie, et tous les peuples voisins, conjurés contre eux; et, ce qui étoit de plus deplorable, ils virent a diverses fois ceux de Juda même armes contre leur patrie et contre Jérusalem; chose inouie jusqu'alors, mais expressément marquee par les prophetes (5). Au milieu de tant de maux, la confiance qu'ils eurent en Dieu les rendit intrépides et invincibles. Le peuple fut toujours heureux sous leur conduite; et enfin,

---

(1) Is. LXIII. 1 Mach. IV, 15; V, 3, 26, 28, 36, 54. —(2) Dan. VIII; 14.—(3) *Ibid.* 25.—(4) 1 Mach. VI. 2 Mach. IX. — (5) Zach. XIV, 4. 1 Mach. I, 12; IX; XI, 20, 21, 22; XVI. 2 Mach. IV, 22, et seq.

du temps de Simon, affranchi du joug des gentils, il se soumit à lui et à ses enfants, du consentement des rois de Syrie.

Mais l'acte par lequel le peuple de Dieu transporte à Simon toute la puissance publique, et lui accorde les droits royaux, est remarquable. Le décret porte « qu'il en jouira, lui et sa postérité, jusqu'à ce qu'il « vienne un fidele et véritable prophete (1). »

Le peuple, accoutumé dès son origine à un gouvernement divin, et sachant que depuis le temps que David avoit été mis sur le trône par ordre de Dieu, la souveraine puissance appartenoit à sa maison, à qui elle devoit être à la fin rendue au temps du Messie, mit expressément cette restriction au pouvoir qu'il donna à ses pontifes, et continua de vivre sous eux dans l'espérance de ce Christ tant de fois promis.

C'est ainsi que ce royaume absolument libre usa de son droit et pourvut à son gouvernement. La postérité de Jacob, par la tribu de Juda et par les restes qui se rangerent sous ses étendards, se conserva en corps d'état, et jouit indépendamment et paisiblement de la terre qui lui avoit été assignée.

En vertu du décret du peuple dont nous venons de parler, Jean Hyrcan, fils de Simon, succéda à son pere. Sous lui les Juifs s'agrandissent par des conquêtes considérables : ils soumettent Samarie (Ezéchiel et Jérémie l'avoient prédit) (2); ils dom-

(1) 1 Mach. XIV, 41. — (2) Ezech. XVI, 53, 54, 55, 61. Jer. XXXI, 5. 1 Mach. X, 30. Jos. ant. XIII, 2, 17, 18.

tent les Iduméens, les Philistins, et les Ammonites, leurs perpétuels ennemis; et ces peuples embrassent leur religion (Zacharie l'avoit marqué) (1). Enfin, malgré la haine et la jalousie des peuples qui les environnent, sous l'autorité de leurs pontifes, qui deviennent enfin leurs rois, ils fondent le nouveau royaume des Asmonéens, ou des Machabées, plus étendu que jamais, si on excepte les temps de David et de Salomon.

Voilà en quelle maniere le peuple de Dieu subsista toujours parmi tant de changements; et ce peuple tantôt châtié, et tantôt consolé dans ses disgraces, par les différents traitements qu'il reçoit selon ses mérites, rend un témoignage public à la providence qui régit le monde.

Mais, en quelque état qu'il fût, il vivoit toujours en attente des temps du Messie, où il attendoit de nouvelles graces plus grandes que toutes celles qu'il avoit reçues: et il n'y a personne qui ne voie que cette foi du Messie et de ses merveilles, qui dure encore aujourd'hui parmi les Juifs, leur est venue de leurs patriarches et de leurs prophetes dès l'origine de leur nation (2); car dans cette longue suite d'années où eux-mêmes reconnoissoient que, par un conseil de la providence, il ne s'élevoit plus parmi eux aucun prophete, et que Dieu ne leur faisoit point de nouvelles prédictions ni de nouvelles promesses, cette foi du Messie qui devoit venir étoit plus vive que jamais. Elle se trouva si bien

(1) Zach. IX, 1, 2, et seq.—(2) Jos. I cont. Ap.

établie quand le second temple fut bâti, qu'il n'a plus fallu de prophete pour y confirmer le peuple. Ils vivoient sous la foi des anciennes prophéties qu'ils avoient vues s'accomplir si précisément à leurs yeux en tant de chefs : le reste, depuis ce temps, ne leur a jamais paru douteux ; et ils n'avoient point de peine à croire que Dieu, si fidele en tout, n'accomplît encore en son temps ce qui regardoit le Messie ; c'est-à-dire la principale de ses promesses, et le fondement de toutes les autres.

En effet, toute leur histoire, tout ce qui leur arrivoit de jour en jour, n'étoit qu'un perpétuel développement des oracles que le Saint-Esprit leur avoit laissés. Si, rétablis dans leur terre après la captivité, ils jouirent durant trois cents ans d'une paix profonde ; si leur temple fut révéré, et leur religion honorée dans tout l'orient ; si enfin leur paix fut troublée par leurs dissentions ; si ce superbe roi de Syrie fit des efforts inouis pour les détruire ; s'il prévalut quelque temps ; si un peu après il fut puni ; si la religion judaïque et tout le peuple de Dieu fut relevé avec un éclat plus merveilleux que jamais, et le royaume de Juda accru sur la fin des temps par de nouvelles conquêtes : vous avez vu, monseigneur, que tout cela se trouvoit écrit dans leurs prophetes. Oui, tout y étoit marqué, jusqu'au temps que devoient durer les persécutions, jusqu'aux lieux où se donnerent les combats, jusqu'aux terres qui devoient être conquises.

Je vous ai rapporté en gros quelque chose de ces prophéties : le détail seroit la matiere d'un plus

long discours. Je ne veux vous donner ici qu'une premiere teinture de ces vérités importantes, qu'on reconnoît d'autant plus qu'on entre plus avant dans le particulier. Je remarquerai seulement ici que les prophéties du peuple de Dieu ont eu, durant tous ces temps, un accomplissement si manifeste, que depuis, quand les païens mêmes, quand un Porphyre, quand un Julien l'apostat, ennemis d'ailleurs des écritures, ont voulu donner des exemples de prédictions prophétiques, ils les ont été chercher parmi les Juifs (1).

Et je puis même vous dire avec vérité que, si durant cinq cents ans le peuple de Dieu fut sans prophete, tout l'état de ce temps étoit prophétique: l'œuvre de Dieu s'acheminoit, et les voies se préparoient insensiblement à l'entier accomplissement des anciens oracles.

Le retour de la captivité de Babylone n'étoit qu'une ombre de la liberté et plus grande et plus nécessaire que le Messie devoit apporter aux hommes captifs du péché. Le peuple, dispersé en divers endroits dans la haute Asie, dans l'Asie mineure, dans l'Egypte, dans la Grece même, commençoit à faire éclater parmi les gentils le nom et la gloire du Dieu d'Israel. Les écritures, qui devoient un jour être la lumiere du monde, furent mises dans la langue la plus connue de l'univers: leur antiquité est reconnue. Pendant que le temple est révéré et les

(1) Porph. de abstin. lib. 4. *Id.* Porph. et Jul. apud Cyr. lib. 5 et 6, in Julian.

écritures répandues parmi les gentils, Dieu donne quelque idée de leur conversion future, et en jette de loin les fondements.

Ce qui se passoit même parmi les Grecs étoit une espece de préparation à la connoissance de la vérité. Leurs philosophes connurent que le monde étoit régi par un Dieu bien différent de ceux que le vulgaire adoroit, et qu'ils servoient eux-mêmes avec le vulgaire. Les histoires grecques font foi que cette belle philosophie venoit d'orient et des endroits où les Juifs avoient été dispersés: mais, de quelque endroit qu'elle soit venue, une vérité si importante répandue parmi les gentils, quoique combattue, quoique mal suivie même par ceux qui l'enseignoient, commençoit à réveiller le genre humain, et fournissoit par avance des preuves certaines à ceux qui devoient un jour le tirer de son ignorance.

Comme toutefois la conversion de la gentilité étoit une œuvre réservée au Messie et le propre caractere de sa venue, l'erreur et l'impiété prévaloient par-tout. Les nations les plus éclairées et les plus sages, les Chaldéens, les Egyptiens, les Phéniciens, les Grecs, les Romains, étoient les plus ignorants et les plus aveugles sur la religion: tant il est vrai qu'il y faut être élevé par une grace particuliere et par une sagesse plus qu'humaine. Qui oseroit raconter les cérémonies des dieux immortels et leurs mysteres impurs? Leurs amours, leurs cruautés, leurs jalousies, et tous leurs autres excès, étoient le sujet de leurs fêtes, de leurs sacrifices, des hymnes qu'on leur chantoit, et des peintures

que l'on consacroit dans leurs temples. Ainsi le crime étoit adoré et reconnu nécessaire au culte des dieux. Le plus grave des philosophes (1) défend de boire avec excès, si ce n'étoit dans les fêtes de Bacchus et à l'honneur de ce dieu. Un autre (2), après avoir sévèrement blâmé toutes les images malhonnêtes, en excepte celles des dieux qui vouloient être honorés par ces infamies. On ne peut lire sans étonnement les honneurs qu'il falloit rendre à Vénus, et les prostitutions qui étoient établies pour l'adorer (3). La Grece, toute polie et toute sage qu'elle étoit, avoit reçu ces mysteres abominables. Dans les affaires pressantes, les particuliers et les républiques vouoient à Vénus des courtisanes, et la Grece ne rougissoit pas d'attribuer son salut aux prieres qu'elles faisoient à leur déesse. Après la défaite de Xerxès et de ses formidables armées, on mit dans le temple un tableau où étoient représentés leurs vœux et leurs processions, avec cette inscription de Simonides, poëte fameux : « Celles-ci ont prié « la déesse Vénus, qui, pour l'amour d'elles, a sauvé « la Grece (4). »

S'il falloit adorer l'amour, ce devoit être du moins l'amour honnête : mais il n'en étoit pas ainsi. Solon (qui le pourroit croire, et qui attendroit d'un si grand nom une si grande infamie?), Solon, dis-je, établit à Athenes le temple de Vénus

(1) Plat. de leg. VI. — (2) Arist. VII Polit. — (3) Baruch, VI, 10, 42, 43. Herod. lib. 1. Strab. lib. 15. (4) Athen. lib. 13.

la prostituée ou de l'amour impudique (1). Toute la Grece étoit pleine de temples consacrés à ce dieu, et l'amour conjugal n'en avoit pas un dans tout le pays.

Cependant ils détestoient l'adultere dans les hommes et dans les femmes : la société conjugale étoit sacrée parmi eux. Mais, quand ils s'appliquoient à la religion, ils paroissoient comme possédés par un esprit étranger, et leur lumiere naturelle les abandonnoit.

La gravité romaine n'a pas traité la religion plus sérieusement, puisqu'elle consacroit à l'honneur des dieux les impuretés du théâtre et les sanglants spectacles des gladiateurs, c'est-à-dire tout ce qu'on pouvoit imaginer de plus corrompu et de plus barbare.

Mais je ne sais si les folies ridicules qu'on mêloit dans la religion n'étoient pas encore plus pernicieuses, puisqu'elles lui attiroient tant de mépris. Pouvoit-on garder le respect qui est dû aux choses divines, au milieu des impertinences que coutoient les fables dont la représentation ou le souvenir faisoit une si grande partie du culte divin? Tout le service public n'étoit qu'une continuelle profanation, ou plutôt une dérision du nom de Dieu ; et il falloit bien qu'il y eût quelque puissance ennemie de ce nom sacré, qui, ayant entrepris de le ravilir, poussât les hommes à l'employer dans des choses si méprisables, et même à le prodiguer à des sujets si indignes.

(1) Athen. lib. 13.

Il est vrai que les philosophes avoient à la fin reconnu qu'il y avoit un autre Dieu que ceux que le vulgaire adoroit; mais ils n'osoient l'avouer. Au contraire, Socrate donnoit pour maxime qu'il falloit que chacun suivît la religion de son pays (1). Platon son disciple, qui voyoit la Grece et tous les pays du monde remplis d'un culte insensé et scandaleux, ne laisse pas de poser comme un fondement de sa république, « qu'il ne faut jamais rien « changer dans la religion qu'on trouve établie, et « que c'est avoir perdu le sens que d'y penser (2). » Des philosophes si graves, et qui ont dit de si belles choses sur la nature divine, n'ont osé s'opposer à l'erreur publique, et ont désespéré de la pouvoir vaincre. Quand Socrate fut accusé de nier les dieux que le public adoroit, il s'en defendit comme d'un crime (3); et Platon, en parlant du Dieu qui avoit formé l'univers, dit qu'il est difficile de le trouver, et qu'il est défendu de le déclarer au peuple (4). Il proteste de n'en parler jamais qu'en énigme, de peur d'exposer une si grande vérité à la moquerie.

Dans quel abyme étoit le genre humain, qui ne pouvoit supporter la moindre idée du vrai Dieu! Athenes, la plus polie et la plus savante de toutes les villes grecques, prenoit pour athées ceux qui parloient des choses intellectuelles; et c'est une des raisons qui avoient fait condamner Socrate (5). Si

(1) Xénoph. mem. lib. 1. — (2) Plat. de leg. V. — (3) Apol. Soc. apud. Plat. et Xenoph. — (4) Ep. II ad Diouys. — (5) Diog. Laërt. lib. 2. Soc. III. Plat.

quelques philosophes osoient enseigner que les statues n'étoient pas des dieux comme l'entendoit le vulgaire, ils se voyoient contraints de s'en dédire (1): encore après cela étoient-ils bannis, comme des impies, par sentence de l'aréopage. Toute la terre étoit possédée de la même erreur: la vérité n'y osoit paroître. Ce grand Dieu créateur du monde n'avoit de temple ni de culte qu'en Jérusalem. Quand les gentils y envoyoient leurs offrandes, ils ne faisoient autre honneur au Dieu d'Israel, que de le joindre aux autres dieux. La seule Judée connoissoit sa sainte et sévere jalousie, et savoit que partager la religion entre lui et les autres dieux, étoit la détruire.

Cependant, à la fin des temps, les Juifs mêmes qui le connoissoient, et qui étoient les dépositaires de la religion, commencerent, tant les hommes vont toujours affoiblissant la vérité, non point à oublier le Dieu de leurs peres, mais à mêler dans la religion des superstitions indignes de lui. Sous le regne des Asmonéens, et dès le temps de Jonathas, la secte des pharisiens commença parmi les Juifs. Ils s'acquirent d'abord un grand crédit par la pureté de leur doctrine, et par l'observance exacte de la loi: point que leur conduite étoit douce, quoique réguliere, et qu'ils vivoient entre eux en grande union. Les récompenses et les châtiments de la vie future, qu'ils soutenoient avec zele, leur attiroient beau-

(1) Diog. Laërt. lib. 2. Stilp.

coup d'honneur (1). A la fin, l'ambition se mit parmi eux. Ils voulurent gouverner, et en effet ils se donnerent un pouvoir absolu sur le peuple : ils se rendirent les arbitres de la doctrine et de la religion, qu'ils tournerent insensiblement à des pratiques superstitieuses, utiles à leur intérêt et à la domination qu'ils vouloient établir sur les consciences ; et le vrai esprit de la loi étoit près de se perdre.

A ces maux se joignit un plus grand mal, l'orgueil et la présomption, mais une présomption qui alloit à s'attribuer à soi-même le don de Dieu. Les Juifs, accoutumés à ses bienfaits et éclairés depuis tant de siecles de sa connoissance, oublierent que sa bonté seule les avoit séparés des autres peuples, et regarderent sa grace comme une dette. Race élue et toujours bénie depuis deux mille ans, ils se jugerent les seuls dignes de connoître Dieu, et se crurent d'une autre espece que les autres hommes qu'ils voyoient privés de sa connoissance. Sur ce fondement, ils regarderent les gentils avec un insupportable dédain. Etre sorti d'Abraham selon la chair leur paroissoit une distinction qui les mettoit naturellement au-dessus de tous les autres ; et, enflés d'une si belle origine, ils se croyoient saints par nature et non par grace : erreur qui dure encore parmi eux. Ce fut les pharisiens qui, cherchant à se glorifier de leurs lumieres et de l'exacte observance des cérémonies de la loi, introduisirent cette opinion vers la fin des temps. Comme ils ne son-

(1) Jos. ant. XIII, 9, 18 ; lib. 2 de bell. jud. 7.

geoient qu'à se distinguer des autres hommes, ils multiplièrent sans bornes les pratiques extérieures, et débiterent toutes leurs pensées, quelque contraires qu'elles fussent à la loi de Dieu, comme des traditions authentiques.

Encore que ces sentiments n'eussent point passé par décret public en dogme de la synagogue, ils se couloient insensiblement parmi le peuple, qui devenoit inquiet, turbulent, et séditieux. Enfin les divisions qui devoient être, selon leurs prophetes (1), le commencement de leur décadence, éclaterent à l'occasion des bronilleries survennes dans la maison des Asmonéens. Il y avoit à peine soixante ans jusqu'à Jésus-Christ, quand Hyrcan et Aristobule, enfants d'Alexandre Jannée, eurent guerre pour le sacerdoce, auquel la royauté étoit annexée. C'est ici le moment fatal (2) où l'histoire marque la premiere cause de la ruine des Juifs. Pompée, que les deux freres appelerent pour les régler, les assujettit tous deux, en même temps qu'il dépossèda Antiochus surnommé l'Asiatique, dernier roi de Syrie. Ces trois princes, dégradés ensemble et comme par un seul coup, furent le signal de la décadence marquée en termes précis par le prophete Zacharie (3). Il est certain par l'histoire que ce changement des affaires de la Syrie et de la Judée fut fait en même temps par Pompée, lorsqu'après avoir achevé la guerre de Mithridate, prêt à retourner à

(1) Zach. XI, 6, 7, 8, etc.—(2) Jos. Ant. XIV, 8; XX, 8. I bell. Jud. 4, 5. Appian. bell. Syr. Mithrid. et Liv. lib. 5.—(3) Zach. XI, 8.

Rome, il régla les affaires d'orient. Le prophete n'a remarqué que ce qui faisoit à la ruine des Juifs, qui, de deux freres qu'ils avoient vus rois, en virent l'un prisonnier servir au triomphe de Pompée, et l'autre (c'est le foible Hyrcan, à qui le même Pompée ôta avec le diadême une grande partie de son domaine) ne retenir plus qu'un vain titre d'autorité qu'il perdit bientôt.

Ce fut alors que les Juifs furent faits tributaires des Romains, et la ruine de la Syrie attira la leur, parceque ce grand royaume, réduit en province dans leur voisinage, y augmenta tellement la puissance des Romains, qu'il n'y avoit plus de salut qu'à leur obéir. Les gouverneurs de Syrie firent de continuelles entreprises sur la Judée : les Romains s'y rendirent maîtres absolus, et en affoiblirent le gouvernement en beaucoup de choses. Par eux enfin le royaume de Juda passa des mains des Asmonéens, à qui il s'étoit soumis, en celles d'Hérode, étranger et iduméen. La politique cruelle et ambitieuse de ce roi, qui ne professoit qu'en apparence la religion judaïque, changea les maximes du gouvernement ancien. Ce ne sont plus ces Juifs maîtres de leur sort sous le vaste empire des Perses et des premiers Séleucides, où ils n'avoient qu'à vivre en paix : Hérode, qui les tient de près asservis sous sa puissance, brouille toutes choses, confond à son gré la succession des pontifes, affoiblit le pontificat qu'il rend arbitraire, énerve l'autorité du conseil de la nation qui ne peut plus rien : toute la puissance publique passe entre les mains

d'Hérode et des Romains dont il est l'esclave, et il ébranle les fondements de la république judaïque.

Les pharisiens, et le peuple qui n'écoutoit que leurs sentiments, souffroient cet état avec impatience. Plus ils se sentoient pressés du joug des gentils, plus ils conçurent pour eux de dédain et de haine. Ils ne voulurent plus de Messie qui ne fût guerrier et redoutable aux puissances qui les captivoient : ainsi, oubliant tant de prophéties qui leur parloient si expressément de ses humiliations, ils n'eurent plus d'yeux ni d'oreilles que pour celles qui leur annoncent des triomphes, quoique bien différents de ceux qu'ils vouloient.

FIN DU PREMIER VOLUME.

647[illegible]

BIBLIOTECA